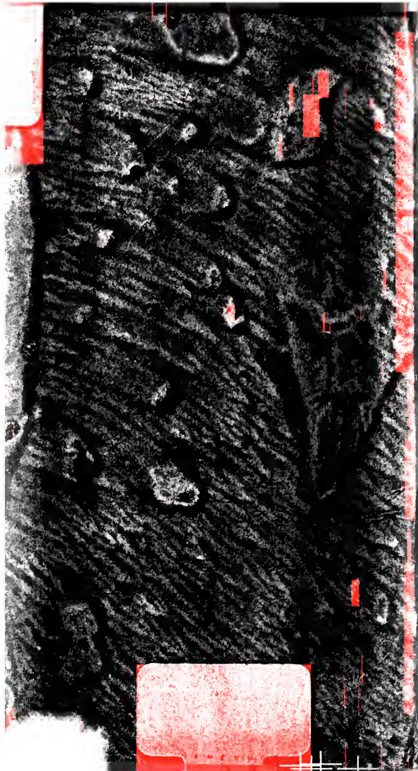

A. C.





BIBLIOTHEQUE
DE COUR, DE VILLE, ET DE CAMPAGNE,

CONTENANT

LES BONS MOTS DE PLUSIEURS Rois, Princes, Seigneurs de la Cour, & autres Personnes Illustres,

AVEC

Un choix des meilleures Piéces de Poësie des Poëtes célébres, Latins & François, tant Anciens que Modernes; de pensées ingénieuses propres à orner l'esprit; d'Anecdoctes singulieres, & de Remarques critiques sur differens Ouvrages.

On y trouve aussi un assemblage de Traits naïfs, Gascons & Comiques, des Traits d'histoire les plus curieux & une collection exacte des Bons mots & des Apophthegmes des Anciens.

Nouvelle Edition considérablement augmentée.

TOME QUATRIEME.





A PARIS, AU PALAIS,

Chez Theodore Le Gras, au troisiéme Pilier de la Grand-Sale, à l'L couronnée.

M. DCC. XLVI.

[illegible]



BIBLIOTHEQUE DE COUR, DE VILLE ET DE CAMPAGNE.



DANS le douziéme Chapitre de l'Ecclesiaste, il y a une allegorie qui fait une belle peinture de la vieillesse. *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ, antequam veniat tempus afflictionis, & appropinquent anni de quibus dicas, Non mihi placent; antequam tenebrescat Sol & Lumen, & Luna & Stellæ, & revertantur nubes post pluviam, quando commovebuntur Custodes Domini, & nutabunt viri fortissimi, & otiosæ erunt molentes in minuto numero, & tenebrescent videntes per foramina; & claudent ostia in plateâ, in humilitate vocis molentis, & consurgent*

Belle peinture de la vieillesse, tirée de l'Ecriture sainte.

ad vocem volucris, & obsurdescent omnes filiæ carminis. Excelsa quoque timebunt, & formidabunt in viâ. Florebit amygdalus, impinguabitur locusta, & dissipabitur caparis, quoniam ibit homo in domum æternitatis suæ, & circuibunt in plateâ plangentes. Antequam rumpatur funiculus argenteus, & recurrat vitta aurea, & conteratur Hydria super fontem, & confringatur Rota super cisternam; & revertatur pulvis in terram unde erat; & spiritus redeat ad eum qui dedit illum.

Voici la Traduction avec le Commentaire.

Souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de votre jeunesse, avant que le tems de l'affliction soit arrivé; & que vous vous approchiez des années dont vous direz: Ce tems me déplaît. Voilà d'abord les premiers traits du Tableau de la Vieillesse.

Avant que le Soleil, la Lumiere, la Lune, les Etoiles s'obscurcissent; c'est-à-dire, avant que les yeux, qui sont le soleil & la lumiere de l'homme, & les autres sens s'obscurcissent.

Que les nuées retournent après la pluie; cela signifie les vapeurs qui montent au cerveau du Vieillard, &

les larmes qu'il répand dans l'affliction de son âge.

Lorsque les Gardes de la maison commencent à trembler. Ce sont les mains qui tremblent dans le Vieillard ; il les appèlle les Gardes de la maison, parce qu'elles sont toujours prêtes à la défendre : *& que les hommes les plus forts s'ébranleront.* Ce sont les jambes, dont la force soutient la maison ; elles s'ébranlent dans le Vieillard.

Lorsque celles qui avoient accoutumé de moudre ; ce sont les dents ; *seront réduites en petit nombre, & deviendront oisives ; & que ceux qui regardoient par des trous ;* ce sont les yeux ; *seront couverts de ténébres.* Voilà les tristes accidens de la Vieillesse.

Quand on fermera les portes de la rue ; le Vieillard sédentaire ne sort point de sa maison. *Quand la voix de celle qui avoit accoutumé de moudre, sera basse.* Voilà la voix foible & tremblante, mal articulée de l'homme âgé.

Qu'on s'éveillera au chant de l'Oiseau. Le corps desseché par l'âge, ne dort gueres ; il s'éveille non-seulement au

chant du Coq, mais au moindre bruit d'un petit Oiseau.

Lorsque les filles de l'Harmonie deviendront sourdes. Ce sont les oreilles qui s'affoiblissent; l'expression est très-poëtique.

Ils auront même peur des lieux élevés; parce que les Vieillards, pour y arriver, ou pour en descendre, se défient de la foiblesse de leurs jambes.

Ils craindront dans le chemin; ils appréhenderont de se lasser dans le chemin le plus uni.

L'Amandier fleurira; leur tête sera couverte de cheveux blancs, comme les fleurs de l'Amandier. *La Sauterelle s'engraissera.* Voici une autre image de leurs jambes, qui deviendront grosses & pesantes.

Les Capres se dissiperont; c'est-à-dire, les desirs de la chair, figurés par cette herbe qui a beaucoup de chaleur. *Parce que l'homme s'en ira dans la maison de son éternité.* Voilà une belle expression de l'autre monde. *Et qu'on marchera en pleurant autour des rues.* Voilà la figure des funerailles.

Avant que la chaîne d'argent soit rompue. Il faut reprendre ici les premieres paroles du Chapitre : *Souve-*

nez-vous de votre Créateur. Cette chaîne d'argent, c'est le lien précieux qui unit le corps avec l'ame.

Avant que la Bandelette d'or se retire. C'est la figure de l'ame ; l'ame comme une bandelette, lie & unit toutes les parties du corps.

Avant que la cruche se brise sur la Fontaine, & que la roue se brise sur la citerne. Figure de la séparation de l'ame ; la cruche & la roue brisées, on ne peut plus tirer de l'eau ; l'ame séparée, le corps est inutile.

Avant que la poussiere, c'est-à-dire, le corps, *rentre en la terre, d'où elle avoit été tirée ; & que l'esprit*, c'est-à-dire, l'ame, *retourne à Dieu qui l'avoit donné.* Voilà l'immortalité de l'ame : le corps se réduit en poussiere ; l'ame retourne vers Dieu.

Le divin, le naturel, le poëtique, tout est rassemblé dans cette Allegorie.

¶ Damon fit un petit Mémoire pour justifier le Sieur D... qu'on accusoit d'être fille, & dont on attaquoit les mœurs.

Plaidoyer pour un homme accusé d'être fille.

Quand on a toujours mesuré ses actions au niveau de la plus exacte probité, & qu'on a, sur l'honneur, une

délicateſſe exceſſive, il eſt bien triſte d'être obligé de ſe juſtifier. L'innocence fût-elle aidée de l'éloquence elle-même, ne peut jamais effacer toutes les impreſſions de la calomnie : ſe défendre, c'eſt mettre pendant quelque-tems ſon honneur en compromis, & le laiſſer dans le doute. Le beſoin d'une apologie ſuppoſe notre honneur bleſſé. Si l'eſtime dont nous jouiſſons, eſt cette vie précieuſe dont nous vivons dans l'imagination des hommes, c'eſt reconnoître que cette vie eſt en danger, & que nous ſomme menacés de la perdre. Que cette reconnoiſſance eſt humiliante ! Voilà où ſont réduites, graces à la malignité humaine, les perſonnes les plus irréprochables, dès qu'il plaît à la calomnie de les attaquer.

La reſſource de l'innocent, dans cette triſte conjoncture, eſt dans l'eſprit de la ſaine partie du monde ; dans ces ames fortes qui réſiſtent au torrent, qui ne donnent point entrée dans leur eſprit à des diſcours injurieux, qui ſont dénués de preuves, & qui n'ont d'autre appui que la malignité même.

Ainſi le Sieur D... ne prétend plai-

der qu'au Tribunal des ames de ce caractere, gardant un souverain mépris pour les opinions du vulgaire, si inconstant dans ses jugemens.

On a attaqué son état & ses mœurs; la censure qu'on a faite de ses mœurs, n'est fondée que sur le doute qu'on a voulu jetter sur son état; mais quand il fera connoître ce qu'il est, il confondra la calomnie.

La nature s'écarte quelquefois de ses regles ordinaires, elle ne rend pas toujours sensibles, extérieurement, les distinctions qu'elle fait des sexes. Parmi les hommes, il y a des sexes cachés, envelopés qui ne se produisent que dans de certains tems. L'homme est recelé sous les dehors d'une fille; mais ces dehors, cette écorce extérieure ne donnent point l'état d'une fille. Un diamant couvert de sable * est toujours un diamant. Le Sieur D... a le caractere & le sceau d'un homme; si ce caractere & ce sceau sont voilés, ils ne laissent pas

* La terre où viennent les diamans est sablonneuse: il y a plusieurs roches d'où les Mineurs avec des fers crochus tirent le sable, parmi lequel se trouve le diamant quand on l'a bien lavé.

de lui assurer son état, & de le mettre à l'abri de la haine de ses ennemis qui le lui disputent.

D'ailleurs, son cœur, dès qu'il l'a senti, a eu toutes les inclinations d'un homme. Le mépris des dangers, la force de la complexion, l'amour du travail, la facilité à s'exposer aux fatigues des voyages les plus pénibles, & à toutes celles qui se présentent dans le cours de la vie, le distinguent du Sexe. Il pense, il agit, il se comporte comme un homme qui a tout le mérite & les qualités de son sexe.

Il est constant que le cœur & l'esprit d'un homme, on parle d'un homme qui fait honneur à son sexe, sont differens du cœur & de l'esprit d'une femme qui fait honneur au sien. Leurs principes, leurs sentimens sont differens. Il n'est pas jusqu'aux regles de l'honneur qui conduisent les deux sexes, qui ne soient la plupart opposées entr'elles.

La vie dure & laborieuse est le partage de l'homme, la vie douce & tranquille est le sort de la femme. La timidité qui deshonore l'homme, ne deshonore point la femme. Les plus petits détails, les plus legeres minu-

ties de l'œconomie, font faits pour la fphere de l'efprit de la femme; cette occupation aviliroit l'homme. En deux mots, l'Ecriture Sainte met le fufeau entre les mains de la femme, & l'épée entre les mains de l'homme: *Digiti ejus apprehenderunt fufum, accingere gladio tuo fuper femur tuum, potentiffime.* Ces deux armes, l'une du ménage, l'autre de la guerre fuffifent pour marquer leur caractere oppofé, fans les fuivre davantage dans leurs paffions & leur conduite, où ils penfent & agiffent fi diverfement.

Le Sieur D... a toujours eu en horreur le fufeau, & a toujours eu de grands attraits pour l'épée; il convient que pendant qu'il ignoroit fon véritable fexe, qui étant enfeveli, l'étoit encore davantage pendant l'enfance, on lui faifoit porter un habit de fille; mais fuivant le fentiment des perfonnes les plus éclairées & les plus pieufes, dès qu'il eft parvenu à un âge mur, & que fon état, arrivé à fa perfection, s'eft fait fentir, il a pris l'habit d'un homme.

Mais, dira-t-on, il laiffe douter qu'il eft homme, puifqu'il fe dérobe à la vifite que le Juge a ordonnée

de sa personne : il répond, qu'il n'a pas cru, qu'en violant la pudeur, il dût se donner en spectacle à la Justice.

Quoique l'état qu'il prend soit certain, comme il est voilé sous des dehors qui sont trompeurs du premier coup d'œil, il ne peut le vérifier que par une épreuve qui altereroit sa constitution ; parce qu'on seroit obligé de le faire souffrir, en allant chercher ce que la nature a caché, & en voulant sonder le trésor qu'elle a enfoui. Il se seroit exposé à devenir la fable du Public, & il auroit servi de matiere aux entretiens de tout le monde, c'est ce qui ne lui a pas permis de subir la visite de sa personne.

Soit l'indécence d'une pareille visite, soit son état extraordinaire, qui le feroit envisager comme un homme d'une espece singuliere, quoiqu'il soit réellement homme. Voilà les principaux motifs qui l'ont retenu, & qui l'ont empêché de s'offrir aux Médecins & aux Chirurgiens qui le vouloient visiter.

Au fond, la nature lui a donné la réalité d'un homme, il en a le sceau essentiel ; si elle le dérobe extérieu-

rement, ce voile ne rend point son état douteux, & n'empèche point qu'il ne soit marqué au coin de l'homme.

Fermeté de M. Phelipeaux, Ambassadeur de France.

¶ On n'a jamais soutenu avec plus de dignité le caractere d'Ambassadeur de France, que M. Phelipeaux. Il avoit cette qualité à la Cour du Duc de Savoye. Ce Prince étoit dans ce tems-là lié avec nos ennemis; & comme il ne goûta pas certains discours menaçans que lui fit M. Phelipeaux, il lui dit : Sçavez-vous bien qu'Amedée mon aïeul donna un coup de pied à l'Ambassadeur de Venise, qui lui avoit parlé avec hauteur. Il falloit, répondit M. Phelipeaux, que dans ce tems-là les Ambassadeurs ne portassent point d'épée.

Demande spirituelle.

¶ Vous demandez, Iris, Chanson & chansonnete,
Et votre ordre est exprès; vous m'avez dit, Je veux;
Mais point d'argent, point de Poëte,
Y songez-vous? Tout Rimeur est un Gueux.
Pour un Vers, Alexandre, ainsi le dit l'Histoire,
Payoit d'un bel écu son Poëte comptant;
Tel fait n'est pas difficile à croire.
Roi paye en Roi, chacun selon son rang;
Donc étant belle, Iris, devez payer en belle;

Or des beautés, baisers sont des écus,
Simples baisers, c'est une bagatelle,
Qui dit baisers, dit baisers & rien plus;
Si pour des Vers, Iris, faisiez telle dépense,
Ah! que les Vers, chez moi, viendroient en abondance.

Sur une Tante éternelle.

M. de Senecé.

Que Pernelle est contredisante,
Qu'il faut cherement acheter
Cinq ou six cens écus de rente,
Que d'elle j'espere heriter?
A toute heure elle fait la moue,
Et controlle ce que je dis;
Quand je plaisante, je médis;
Je suis un flateur, quand je loue;
Un évaporé, quand je ris;
Un dissipateur, quand je joue;
Si je suis gai, je suis un fou;
Si je suis triste, un loup-garou;
Elle me tourne en ridicule,
Si j'ai par fois bon appetit;
Si j'en manque, la Vieille dit,
Que c'est un reste de crapule.
Vais-je à l'Eglise fréquemment,
Je suis taxé d'hypocrisie;
Si je n'y vais que rarement,
Je suis entiché d'hérésie:
Pour moi j'y perds l'entendement.
Un jour je lui disois: Ma Tante,
Tout vous déplait, tout vous tourmente;
Quand aurez-vous contentement?
Quand? reprit-elle, au monument,
Et pour moi la mort est trop lente.
Lors lui prit un éternument,

Sur quoi je lui dis bonnement,
Mais de grand cœur, Dieu vous contente.

¶ M. de Camus, Evêque de Bellay, prêchant à Notre-Dame, dit, avant que de commencer son Sermon : Messieurs, on recommande à vos charités une Demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté. Bon mot de M. de Camus Evêque.

¶ M. de Sachot, Curé de S. Gervais, chantoit une Messe de *Requiem*, pour un homme qui étoit mort riche ; lorsqu'il vit qu'on lui apportoit, à l'offrande, un cierge chargé d'écus d'or, il dit, en se tournant vers le Diacre, Il faut avouer que les cérémonies de l'Eglise sont bonnes. Bon mot d'un Curé.

FABLE.

Jolie Fable de Du Freny.

Dans l'âge d'or, que l'Amour vante tant,
Où l'on aimoit sans loix & sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un regne éclatant ;
C'est une erreur ; il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte :
J'ai des Sujets, mais ils sont trop soumis,
Dit-il ; je regne, & je n'ai point de gloire,
J'aimerois mieux domter des ennemis.
Je ne veux plus d'Empire sans victoire.
A ce discours Jupin rêve & produit
L'austere honneur, l'épouvantail des belles ;
Rival d'Amour, & chef de ses rebelles,

Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considere en face,
De près, de loin, & puis faisant un saut,
Pere des Dieux, dit-il, je te rens grace,
Tu m'as fait le monstre qu'il me faut.

¶ Une Chanson que tout Paris a chantée, & qui est très-ingénieuse dans le caractere de Paysan, est : *Ton hymeur, Cathereine.* Ce qui fait le mérite de cet ouvrage, c'est qu'on y trouve une naïveté singuliere, & que le rolle de Paysan y est gardé à merveilles. L'Auteur est le sieur Annier, qui a la verve chansonniere.

Chanson ingénieuse.

Ton hymeur est, Cathereine,
Plus aigre qu'un citron vard,
On ne sçait qui te chagreine,
Ni qui gagne, ni qui pard;
Qu'on soit sage, ou qu'on badeine,
Avec toi c'est choux pour choux;
Comme un vrai fagot d'épeine,
Tu piques par les deux bouts.



Si je parle, tu t'offenses,
Tu grognes, si je me tais,
Lorsque je me plains, tu danses,
Si je ris, je te déplais;
A ton oreille mal-faite
Mes Chansons ne valent rien,

Et ma tant douce musette
N'est qu'un instrument de chien.



D'un pot plein de marjolaine,
Quand je t'ai fait un présent,
Aussi-tôt pour mon étrenne,
Tu le cassis, moi présent;
Si j'en eus cru mon courage,
Après ce biau grand-merci,
Ma main qui bouilloit de rage
T'eût cassé la gueule aussi.



L'autre jour d'un air honnête,
Quand je t'ôtis mon chapiau,
Plus vîte qu'un arbalête
Tu le fis sauter dans l'iau;
Et pis d'un ton d'arrogance,
Sans dire ni qui, ni quoi,
Tu me baillis l'ordonnance
De m'approcher loin de toi.



Cependant, quoi que tu dises,
Je ne puis quitter ces lieux,
Et quoique tu me méprises,
Je suivrai par tout tes yeux;
Je m'en veux mal à moi-même,
Mais quand on est amoureux,
Un cheveu de ce qu'on aime,
Tire plus que quatre Bœufs.



Pour te mettre en oubliance,
A d'autres je fais la cour,
Mais par cette manigance,
Tu m'as baillé plus d'amour;
Je crois que tu m'enſorcelles,
Car à mes yeux ébaubis
Auprès de toi les plus belles
Me paroiſſent du pain bis.



Chacune de tes deux joues
Semble une pomme d'apis,
Comme deux morciaux de roue
Sont tout à point tes ſourcis;
Tes yeux plus noirs que des marles
Semblent mouches dans du lait,
Et tes dents un rang de parles
Bien égales, & tout complet.



Pour la bouche al eſt plus rouge
Que n'eſt la crête d'un Coq,
Et ta gorge qui ne bouge
Paroît plus ferme qu'un roc:
Pour le corps, il m'en faut taire,
Je ne l'ai jamais pu voir;
Devien notre menagere,
Je le verrons blanc, ou noir.



Par là morguai quel dommage,
Que tant de belles biautés
Deviennent pour mon partage,
Un ſac plein de duretés;

Quand ſur ton himeur revêche,
Je rumine en mon cerviau,
Tu me ſemble être une pêche
Dont ton cœur eſt le noyau.



Le Soleil qui fend la glace,
N'eſt pas plus ardent que moi,
Comme un gueux de ſa beſace;
Je me ſens jaloux de toi;
Au grand Colas qui te lorgne,
Je veux pocher les deux yeux,
Ou du moins en faire un borgne
Si je ne puis faire mieux.



Avec lui dans nos prairies
Tu t'en vas batifoler,
Vous jaſez comme deux pies,
Et moi je n'oſe parler;
Il te magne, il te chatouille,
Et il te baiſe le grouin;
Et moi d'abord que je grouille,
Tu me flanque un coup de poing.



Sangué vois-tu, Cathereine,
Je n'y ſçaurois plus tenir,
Je creve dans ma poitreine,
Il faut changer ou finir;
Tu me prens pour une buche,
Parce que j'ai l'air benin;
Mais tant à l'iau va la cruche,
Qu'al ſe briſe à la fin.

¶ Le portrait qu'on a fait d'un Abbé, eſt d'un pinceau fort leger, qui ſaiſit bien ce qui caracteriſe ſon ſujet.

Portrait des Abbés.

Aujourd'hui que le ſexe aiſément s'accommode
Des gens qui ſçavent badiner,
On ne doit pas s'étonner
Si les Abbés ſont à la mode.
Car qu'eſt-ce qu'un Abbé dans le tems d'apreſent ?
C'eſt un ſurtout de bagatelles,
Un tiſſu de Chanſons nouvelles,
Un petit Coquet tout plaiſant.
Qui ſçait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiere;
Careſſer ſon petit collet,
Tourner ſon caſtor de maniere
Qu'il faſſe toujours le goder,
Entendant ſurtout à merveille
A laiſſer entrevoir un petit bout d'oreille;
A ſe mordre de tems en tems,
Par maniere de paſſe-tems,
Une levre, voulant la rendre plus vermeille;
Affectant de rire de tout,
Pour montrer qu'il a les dents belles,
Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelle,
Pour avoir le plaiſir de la pouſſer à bout.
En garde dans les Tuilleries,
Pour éviter un pied prêt à crotter le ſien,
Faiſant ſon cours aux Comédies,
En ſoutenant à l'aiſe un doucereux maintien,
Son œil voltige autour des Actrices jolies;

Et les ah ne lui coutent rien.
Voilà de legers traits de la délicatesse
Où nos petits Collets sont presque tous tombés ;
Avouons donc que la molesse
Est l'appanage des Abbés.

¶ Quoique je n'aime pas le burlesque, j'en trouve pourtant quelquefois qui me déride le front, sur-tout quand j'y trouve certains coups de pinceaux hardis, qui me représentent bien l'objet auquel le Peintre grotesque s'attache.

Contre un Apothicaire.

Traits contre un Apothicaire.

Toi qui d'un pied pique Mulet,
Oses monter sur le Parnasse,
Et d'une main infuse casse,
Prendre Apollon par le collet.
Ignorant & fou pile drogue,
Qui fait des Vers comme un vrai dogue,
Sçaches qu'au séjour d'Hélicon,
On déteste la Médecine,
Que jamais Muse en sa poitrine
Ne fourra du Catholicon.
Que jamais goutte de rhubarbe
Ne mouilla la sçavante barbe
Du Sérénissime Apollon.
Sans l'aide d'un Apothicaire,
Dont le visage est mortuaire,
Sans le secours d'un lavement,
Les Muses ont le ventre libre.

Le canon à petit calibre,
Ne fit jamais son logement
Dans leur modeste croupiere;
Et leur virginal fondement
Abhorre l'ombre d'un clystere.
Que ton arboriste cerveau,
Ne songe donc qu'à des régimes;
Ne vas plus au séjour des rimes,
Montrer ton droguiste museau,
Retire-toi dans ta boutique,
Attendant que quelque pratique,
T'oblige, avec un peu de lait,
Et de l'herbe sale & puante,
A faire un coup de pistolet,
Qu'on reçoive sans épouvante.

A l'Amour.

Déclaration d'Amour.

D'Iris je connois les attraits,
Mon cœur, en la voyant, s'est enflammé pour elle,
Ses beaux yeux m'ont promis une ardeur nouvelle,
Cesse, Amour, de lancer tes traits,
Si tu veux m'être favorable,
Evite ce carquois redoutable,
Qui fait peur aux parens d'Iris;
Prens le flambeau d'Hymen, son maintien & son geste,
Et va de mon amour leur demander le prix.
D'un ton naïf, d'un ton modeste,
Di que j'ai voulu, comme Amant,
Prétendre à son cœur seulement,
Et pour oser prétendre au reste,
Que j'espere leur agrément.
Mais si l'avare parentelle,

Ayant oui le compliment,
Alloit te dire impoliment,
Combien a-t-il, combien a-t-elle ;
Répondre à cela dextrement,
Rendroit ton Ambassade belle.
Mais que répondre ? En vérité,
Je n'en sçais rien : Amour, c'est ton affaire,
Au pis aller, si tu ne peux mieux faire,
Demande-la par charité.
Presse tant le pere & la mere,
Que l'on me donne Iris, il n'importe comment,
Sinon, je fais mon testament.



¶ Je vois d'illustres Cavaliers, Liniere.
Avec Laquais, carrosse & Pages,
Mais ils doivent leurs équipages,
Et je ne dois pas mes souliers.

Epitaphe sur un Guerrier.

On a semé dans cette terre
Les os du Pere de la guerre,
Si le terroir est bon de sorte,
Que pour un grain, cent il rapporte ;
Grand Dieu, grêlez sur la moisson,
Et nous privez de la récolte.



¶ Constamment la justice a toujours la balance,
Et c'est la même qu'autrefois ;

Mais prenez-y bien garde, & vous verrez
qu'en France,
Elle n'a pas le même poids.

Tems du regne d'Auguste, & de Louis XIV.

¶ Auguste a été cinquante-six ans Empereur, aucun de ses successeurs n'a regné si long-tems.

Louis XIV. a regné plus long-tems, puisqu'il a regné soixante-dix-sept ans. Il a vu renouveller plus d'une fois sa Cour & le Clergé.

Nul Pape n'a tant regné que S. Pierre.

¶ S. Pierre a été trente-six ans Pape, aucun de ses successeurs n'a encore gouverné l'Eglise pendant un si long espace de tems; aussi, dit-on, à tous les nouveauxPapes : *Non videbis annos Petri.*

Pierre Seguier fut Chancelier vingt-six ans : on dit aussi à ses successeurs : *Non videbis annos Petri.*

Réponse adroite des Courtisans de Cambise.

¶ Cambise, Roi des Perses, voulant épouser sa sœur, consulta ceux qui dispensoient la justice, & leur demanda s'il n'y avoit point de Loi qui permît au frere d'épouser sa sœur. Ils apprehenderent de ressentir sa colere, s'ils lui opposoient les Loix qui qui défendoient un pareil mariage. Ils lui dirent, qu'il y avoit une Loi qui permettoit aux Rois de faire ce

ce qu'ils jugeoient à propos. Ils répondirent au gré des desirs du Prince, & par-là ils trouverent le secret de n'être pas accusés d'avoir conseillé au Roi de violer les Loix du Royaume.

¶ Les Samiens envoyerent à Sparte des Ambassadeurs, qui furent très-longs dans leurs harangues. Les Lacédémoniens leur répondirent : Nous n'avons point entendu la fin de votre harangue, parce que nous en avons oublié le commencement. Réponse des Lacédémoniens aux Samiens.

¶ Periades, Lacédémonien, ne voulut pas rendre un faux témoignage en faveur de son ami Il dit : Je suis à mon ami jusqu'aux Autels : *Amicus usque ad Aras.* Voilà l'origine de ce Proverbe. Origine d'un Proverbe.

¶ Henri VIII. voulut charger un Evêque Anglois d'aller porter à François I. un discours vif & piquant. L'Evêque lui représenta le danger de sa commission, qui pouvoit lui faire perdre la tête. Ne craignez rien, lui dit Henri VIII. si François I. vous fait trancher la tête, j'userai de représailles sur plusieurs Seigneurs François qui sont en ma Cour. Fort bien, répondit l'Evêque, mais aucune de Réponse sensée faite à Henri VIII.

ces têtes, que vous feriez abattre, ne s'ajusteroit sur mon cou ; ainsi, souffrez, Seigneur, que je conserve la mienne.

Trait d'avarice.

¶ Athenée fait mention d'un avare, qui, à l'heure de la mort, avala plusieurs pieces d'or, & se fit coudre dans son suaire, où il fit mettre toutes ses autres pieces de même métal, commandant qu'on les enterrât avec lui.

L'envieux est incurable.

¶ Afin qu'un envieux se corrigeât, il faudroit qu'il diminuât la bonne opinion qu'il a de lui-même, & augmentât celle qu'il a du mérite des autres : deux points qu'il n'obtiendra pas de son amour propre : donc il est incurable.

Bonne opinion que Sixte V. avoit de lui-même.

¶ Sixte V. disoit qu'il ne connoissoit que trois personnes capables de regner. Lui, car il se mettoit sans façon, dans le premier rang, Henri IV. & la Reine Elisabeth. Il disoit que s'il avoit épousé cette Reine, il auroit fait de grands Princes.

¶ Boursaut méritoit bien d'être inseré dans le Recueil des Epigrammatistes. Voici des Ouvrages qui déposent en sa faveur.

Climene,

[1] Climene, pour qui je tremble, Boursaut.
Avec mon piteux Rival,
Quand ils sont tous deux ensemble,
Disent de moi bien du mal.
Mais moi, de quoi qu'ils devisent,
N'ayant peur d'aucun affront,
Je ne crains pas ce qu'ils disent,
Je ne crains que ce qu'ils font.

Sur un petit Homme.

[*] Quoique Ragot soit petit,
Et du corps, & de l'esprit,
Mon ame en est peu surprise;
Dieu qui fait tout ce qu'il veut,
Nous donne le moins qu'il peut
De méchante marchandise.



On m'avoit peint l'Amour un enfant plein de charmes, Madrigal.
Et soudain chez Iris j'allai rendre les armes,
A ce Tyran des cœurs, qui la suit en tous lieux,
Hélas! qui l'auroit cru, quand je pris tant de flâme,
Le sentant si doux dans mon ame,
Qu'il fût si cruel dans ses yeux.

¶ Voiture fait un Rondeau, en disant qu'il ne le peut pas faire.

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau Joli Rondeau de Voiture.
M'a conjuré de lui faire un Rondeau,
Cela me met en une peine extrême,

Quoi ! treize Vers, huit en *eau*, cinq en *éme*.
Je lui ferois aussi-tôt un batteau.

En voilà cinq pourtant en un monceau,
Faisons-en huit en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratagême,
Ma foi c'est fait.

Si je pouvois encore de mon cerveau
Tirer cinq Vers, l'Ouvrage feroit beau;
Mais cependant je suis dedans l'onziéme,
Et si je crois que je fais le douziéme,
En voilà treize ajusté au niveau,
Ma foi c'est fait.

On a imité ce badinage dans le Rondeau suivant.

Imitation du Rondeau précédent.

Ma foi c'est fait, je ne suis plus moi-même;
Depuis trois jours que la belle que j'aime,
En me lisant le Rondeau d'Isabeau,
M'a défié d'en faire un aussi beau;
Ce qui me met dans une peine extrême.

Comment fournir à tant de Vers en *éme*,
Mais cependant étant sur le septiéme,
Plus qu'à demi déja de ce Rondeau,
Ma foi c'est fait.

Si je pouvois faire encore le neuviéme,
Je pourrois bien passer outre au dixiéme.
Car je conçois l'onziéme en mon cerveau,
Si le douziéme y revient au niveau;
Je ne suis plus en peine du treiziéme,
Ma foi c'est fait.

¶ Ces Vers de Bertaud, Poëte du tems de Marot, ont une grace infinie.

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir. Bertaud.

¶ Quoique Boileau, en parlant d'un Sonnet parfait, dise :

Et cet heureux Phénix est encore à trouver ;

On peut en citer quelques-uns, où l'on ne voit que quelques legeres taches, comme l'on en trouve dans le Soleil.

Beau Sonnet de Desbarreaux.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité,
Toujours tu prens plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai fait tant de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera, sans blesser ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse en ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,

Et ta clémence même attend que je périsse.



Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux,
Tonne, frappe, il est tems, rend-moi guerre pour guerre.



J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit:
Mais dessus quel endroit tombera le tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du Sang de Jesus-Christ,

¶ Voici un Sonnet qui a une noble simplicité, & dont la morale renferme ce que notre Religion a de plus sublime.

Sur le Sacrifice de la Croix.

Sonnet sur le Sacrifice de la Croix.

Vous qui, pour expier nos ingrates malices,
Immolez au Seigneur des Agneaux innocens,
Et qui, sur les Autels, faites fumer l'encens;
Prêtres de l'Eternel, quittez ces saints Offices.



Venez voir votre Dieu dans de honteux supplices,
Qui pousse vers le Ciel d'adorables accens;
Et par un Sacrifice au-dessus de nos sens,
Met une heureuse fin à tous les Sacrifices.

Célébrez, ô pécheurs! en ce merveilleux jour,
L'excès de ses bontés, l'ardeur de son amour,
Connoissez en ses maux la grandeur de vos crimes;

Mais la Croix où Jesus meurt pour votre péché,
Au lieu de vos discours, vous veut pour ses victimes,
Et l'art de le louer est d'y vivre attaché. *

¶ Le Sonnet suivant, qui est sur le Saint Sacrement, a une beauté qui s'est fait sentir même à un Poëte Calviniste. C'est à celui qui a fait un Recueil d'Epigrammes imprimées en Hol-

* Saint Augustin dit, que de même qu'Eve sortit du côté d'Adam pendant qu'il dormoit; l'Eglise, épouse du Sauveur du monde, tire son origine du côté du Seigneur, qui fut percé après sa mort. Il ajoute, que le sang & l'eau qui sortirent de ce divin côté, signifient le Baptême, l'Eucharistie, & le Sacrement de la Pénitence.

lande. Je souhaiterois qu'il eût plus de foi au Mystere, & qu'il en eût moins à la beauté du Sonnet, qui n'est pas sans défauts.

Sonnet de Gomberville sur le S. Sacrement.

Tel qu'aux jours de ta chair, tu parus sur la terre,
Tel montre-toi, mon Dieu, dans ce siécle effronté,
Où des hommes armés contre ta vérité,
Osent impudemment te déclarer la guerre.



Tu t'ouvris un chemin au travers de la pierre,
Pour porter dans les Cieux ton Corps ressuscité,
Romps cet autre tombeau, reprens ta Majesté,
Et sors comme un Soleil, de cette urne de verre.



Illumine la terre, aussi-bien que les Cieux,
En m'échauffant le cœur, éclaire moi les yeux,
Et ne sépares plus ta clarté de ta flâme.



Mais que dis-je! Seigneur, pardonne à mes transports,
C'est assez que la Foi montre aux yeux de mon ame;

Ce qu'un peu de blancheur cache aux yeux
de mon corps.



¶ Le Ciel, après avoir ôté
A l'infortuné Job, ses biens & sa santé,
Ne lui laissa seulement que sa femme,
Pour mieux éprouver de son ame
La constance & la fermeté.

Job éprouvé.

¶ Un Cavalier fit une vente simulée d'une belle Terre, à une Dame galante fort aimable, qui avoit fixé son cœur. Il usa de cet artifice pour lui faire une liberalité solide. Après sa mort la vente fut disputée par un jeune homme, héritier du défunt ; la Dame gagna son procès. Le jeune homme, la raillant, lui dit : Avouez, Madame, que vous avez eu cette Terre à bon marché. La Dame lui répondit : Je vous l'offre au même prix.

Bon mot d'une Coquette.

¶ La Reine Elisabeth avoit les vertus d'un grand Roi. Le Roi Jacques I. avoit le courage mol comme une femme.

Caractere d'Elisabeth, & de Jacques I.

Rex fuit Elisabeth, sed nunc Regina Jacobus,
Error naturæ, sic in utroque fuit.

Elisabeth fut Roi, Jacques Premier fut
Reine.

Cette erreur de nature est un beau phénomène.

¶ Lorsqu'on défendit de siffler aux Spectacles, un Siffleur fit ce Rondeau.

Rondeau sur les sifflets de la Comédie.

Le sifflet défendu, quelle horrible injustice,
Quoi donc impunément un Poëte novice,
Un Musicien fade, un Danseur éclopé,
Attraperont l'argent de tout Paris duppé,
Et je ne pourrai pas contenter mon caprice.
Ah! si je siffle à tort, je veux qu'on me punisse,
Mais siffler à propos ne fut jamais un vice.
Non, non, je sifflerai, on ne m'a pas coupé le sifflet.

Un Garde à mes côtés, planté comme un Jocrisse,
M'empêche-t-il de voir ces danses d'écrevice,
D'oüir ces sots couplets, & ces airs de Jubé;
Dûssai-je être, ma foi, sur le fait atrapé,
Je le ferai jouer, à la barbe du Suisse,
le sifflet.

PLACET

Présenté par Pascariel, à Monseigneur Boucherat, Chancelier, pour avoir des Lettres de naturalité.

Placet de Pascariel.

Le risible Pascariel enté présentement sur défunt Scaramouche, & par-

dessus cela, Grimacier du Roi, en titre d'office, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, remontre à votre Grandeur, en termes sérieusement ridicules, que depuis six-vingt ans, de pere en fils, sa famille a grimacé sans interruption, & fait rire à crédit presque tous les Princes de l'Europe, sans que les gambades & postures accoutumées de ses aïeux ayent grossi leurs inventaires. Lassé d'une si longue & si infructueuse généalogie de contorsions, il s'est venu réfugier en France, où, graces au Ciel, ses plaisanteries ont été mieux payées, & lui ont produit de quoi assurer du pain à quatre enfans bien étoffés, qu'il doit aux soins de sa femme, sans parler de ceux que la peur de mourir sans héritier, lui fera encore entreprendre dans la suite. Ce sont, Monseigneur, ces nombreux héritiers qui font toute l'encloueure de mon Placet. Car s'il est vrai, comme on le dit, qu'un Italien à Paris ne peut laisser de bien à ses enfans, à moins qu'il ne meure à la Françoise, en prenant des Lettres de naturalité; je vous conjure, suplie, & resuplie, Monseigneur, très-humblement, de me prêter la main à cette

métamorphose, & de m'accorder autant de cire qu'il en faut pour la sureté des abeilles de ma ruche, vous assurant, à la caution de mon bonnet, de mes grimaces & de ma guitarre, que je porterai en votre Hôtel un amas de plaisanteries si bien concertées, qu'elles interrompront, malgré vous, votre sérieux, & vous feront convenir que vous ne pouviez faire tomber vos graces sur un plus badin, plus folâtre, plus risible, plus facétieux, & plus bouffon personnage que Pascariel.

Anagramme.

¶ Un ami du sçavant Pere Menestrier fit cette Anagramme sur son nom.

Claude Menetrier,
Miracle de nature.

Ce Religieux lui répondit ainsi:

Réponse du Pere Menetrier.

Je ne prens pas pour un oracle
Ce que mon nom vous a fait prononcer,
Puisque, pour en faire un miracle,
Il a fallu le renverser.

Devise.

¶ Un Soleil qui darde ses rayons sur un marais d'où il sort. Une Couleuvre, avec ces mots: *Ex Sole & luto.*

J'ai le Soleil pour pere, & la fange pour
mere.

Cette devise fut faite pour un Partisan qui fit une grande fortune.

¶ Charleval a parlé fort naturellement, lorsqu'il a dit :

Madrigal.

Bien souvent l'amitié s'enflamme,
Et je sens qu'il est mal-aisé,
Que l'ami d'une belle Dame,
Ne soit un Amant déguisé.

Traits de la Reine Anne d'Autriche.

¶ On disoit à Anne d'Autriche, mere de Louis XIV. que les Suisses avoient forcé une petite Ville en Allemagne, & étoient entrés dans un Couvent de Religieuses. Elle dit : Les charmes de ces filles ne les auront pas tentés ; ce sont des Suisses, ils seront allés plutôt à la cave qu'au dortoir.

¶ Louis XIV. disoit à cette Princesse, que Louis XIII. auroit dû ne pas se laisser gouverner par son Ministre. Elle lui répondit : Louis XIII. étoit gouverné, il le sentoit bien ; mais plusieurs Princes sont gouvernés, sans s'en appercevoir.

Cor ubi difluerit, vitâ fugiente peribit.

Sur l'Amour.

L'Amour semblable au cœur, périt s'il se divise.

Sic quoque divisus vivere nescit amor.

¶ On a dit des Hollandois, qui habitent un Pays où la nature semble leur refuser tout :

Et cependant ces bonnes gens
Ont tant fait par leur industrie;
Qu'ils ont abondamment les besoins de la vie,
En dépit des quatre élémens.

¶ Pasquier, fameux par son érudition, épousa trois femmes : il a apporté dans une Epigramme les raisons de ces trois mariages.

Epigramme latine de Pasquier, traduite.

Trina mihi nupsit variis ætatibus uxor,
Hæc juveni, illa viro, tertia deinde seni:
Propter opus prima è teneris mihi jungitur annis,
Altera propter opes, tertia propter opem.

J'ai pris en divers tems, en dépit de l'envie,
Pour differens besoins, trois femmes en ma vie.
J'épousai la premiere en l'âge des plaisirs,
Où la jeunesse veut contenter ses desirs;
La seconde, pour qui j'eus la même tendresse,

Avec moins de beauté, me plut par sa richesse ;
Et la derniere enfin me donna le secours
Si nécessaire à l'homme à la fin de ses jours.

Les jeux de mots ont de la grace en latin, & n'en ont point dans notre langue, où l'on n'aime que les vraies & solides beautés.

¶ M. le Noble, qui sera placé dans la posterité, parmi les beaux esprits infortunés, presenta ce Placet à Madame de Maintenon.

Quand l'Ange Messager de la grace divine, Placet de M. le Noble.
Sur l'onde salutaire épancha ses trésors,
Tour à tour le malade étendu sur ses bords,
Sûr de sa guérison, entroit dans la Piscine.

En vain pour s'y plonger, le seul perclus s'obstine,
Quoi qu'il fasse, il ne peut, malgré tous ses efforts,
De ses nerfs engourdis animer les ressorts.
Rien ne peut ébranler l'immobile machine.

Seigneur, s'écria-t-il au Sauveur qui parut ;
Je perds, dans ma langueur, tout espoir de salut,
Et c'est faute d'un bras qui me pousse dans l'onde.

Ce perclus c'est moi-même, & la faveur du Roi,
C'est l'heureuse piscine, en miracles féconde ;
Mais, Madame, il me faut un bras, prêtez-le moi.

¶ Lorsque Madame de la Valiere entra aux Carmelites, un Poëte s'exerça sur cette belle conversion.

Vers sur la conversion de Mad. la Valiere.

Deux grands Rois, pour m'avoir, se sont faits une guerre,
L'un est le Roi du Ciel, & l'autre de la terre.
Le Roi du Ciel vainqueur, me conduit en ce lieu,
Quel bonheur est plus grand sur la terre & sur l'onde,
Que de me voir enfin l'épouse d'un grand Dieu,
D'Amante que j'étois du plus grand Roi du monde !

¶ On a dit du Bal :

Sur le Bal.

A de cruels assauts il met Iris en butte,
Et par pas mesurés la conduit à sa chûte,
La dérégle au-dedans, en réglant le dehors,
Et dérange l'esprit, en composant le corps.

¶ Voici un portrait bien sensible de la misere de l'homme.

Que l'homme est composé d'une nature étrange ! Juste idée de la misere de l'homme.
Ce n'est qu'un pur mélange
De l'être & du néant, qui vit & ne vit pas,
Il n'est jamais content, & le veut toujours être,
Si tôt qu'il vient à naître,
Il court à tout moment de la vie au trépas.

¶ Anagramme de Frere Jacques Clement, Jacobin, l'assassin d'Henri III. Anagramme.

C'est l'Enfer qui t'a créé.

Regia, Rex, Regnum, tria sunt miracula mundi, Merveilles du monde.
Rex animo, Regnum viribus, arte domus.

Le Roi par sa valeur, la France sans seconde,
Le Louvre par son art, trois merveilles du monde.

¶ Ces Vers, que l'on a faits sur le Tombeau distingué de M. de Turenne, lui font autant d'honneur que le Tombeau même.

Turenne a son Tombeau parmi ceux de nos Rois, Sur M. de Turenne.
C'est le fruit glorieux de ses fameux exploits,
C'est par-là qu'on voulut couronner sa vaillance,

Afin qu'aux fiécles à venir,
On ne fît plus la difference
De porter la Couronne, ou de la foutenir.

¶ Voici un Sonnet fatyrique contre les femmes : on doit le regarder comme un jeu d'efprit.

Sonnet fur la femme.

Lorfque le Créateur, finiffant fon Ouvrage,
De fes rares beautés fit le portrait vivant,
L'homme étoit trop heureux au fortir du néant,
De porter fur fon front cette divine Image.



Le monde tout entier étoit fon appanage,
Sur tous les animaux fon pouvoir étoit grand;
Le fort ne put fouffrir qu'il vécût fi content,
Il lui ravit bientôt un fi doux avantage.



Sous ombre de calmer fes chagrins, fes ennuis,
On lui fit une femme, on ne put faire pis,
Le malheureux dormoit, il ne put s'en défendre.



Il vit, en s'éveillant, la caufe de fes maux;
Il la prit, mais hélas! il devoit s'aller pendre,

Car son premier sommeil fut son dernier
repos.



¶ Persécuteurs du genre humain, Epigramme.
Qui sonnez sans miséricorde,
Que n'avez-vous au cou la corde
Que vous tenez dedans la main.



Pour son époux mourant, une femme éperdue,
Veut mourir : la mort vint, & la femme pâlit.
C'est pour lui, non pour moi, que vous êtes venue,
Lui dit-elle, en tremblant, le voilà dans son lit.



Un Noble débonnaire, & d'esprit peu guerrier, Furetiere.
Voulut sçavoir d'un Usurier,
Quel plaisir on avoit d'avoir l'ame occupée
A gagner des écus, & ne s'en servir pas.
L'Usurier lui répond : J'y trouve autant d'appas,
Comme vous à porter l'épée.



¶ Qu'un honnête-homme, une fois en sa vie, Chanson de l'Abbé Regnier.
Fasse un Sonnet, une Ode, une Elegie,
Je le crois bien.
Mais que l'on ait la tête bien rassise,

Quand on en fait métier & marchandise ;
Je n'en crois rien.



Qu'en public, plus qu'un autre, un Medecin éclate,
Quand il sçait mieux citer Galien, Hipocrate,
Je le crois bien.
Mais qu'il soit en son Art plus expert, plus habille,
Si de deuil, plus qu'un autre, il n'a rempli la Ville,
Je n'en crois rien.



Qu'un zele de dévotion
Cloître Iris en Religion,
Je le crois bien ;
Mais que trois mois passés dans ce dur esclavage,
Ne la fassent pleurer d'avoir été trop sage,
Je n'en crois rien.



Epitaphe. Furetiere.

Ici dessous repose en paix
Le corps muet d'une Picarde,
Autrefois grande babillarde,
Qui dort & se taît pour jamais :
Mais quoiqu'un éternel silence
Succede à son dernier hoquet,
Je ne crois pas, en conscience,
Qu'il puisse égaler son caquet.

§ L'on a gravé en lettres d'or, ce

Distique de Santeul, sur la porte de l'Amphithéâtre anatomique qu'ont fait élever les Chirurgiens de Paris.

Ad cædes hominum prisca Amphitheatra patebant,
Ut discant longum vivere nostra patent. Distique latin traduit.

Monsieur Bochard Saron a traduit ainsi ces Vers :

Dans ces Cirques ouverts, l'Antiquité barbare
Enseignoit aux mortels l'art d'abreger ses jours ;
Ici par un secret, & plus doux, & plus rare,
On apprend le moyen d'en prolonger le cours.

¶ On a fait ce Sonnet sur un célébre Hermite du Mont-Valerien.

Passant, si ton esprit est assez curieux Sur un Hermite.
Pour voir ce que la Grace a pu sur la nature,
Arrête, je te prie, & voi la sépulture
Qu'un homme vif & mort a choisi dans ces lieux.



Il est vif, & la mort n'a pas fermé ses yeux.
Il est mort, ne voyant aucune créature.
Il est vif, car son corps prend quelque nourriture
Il est mort, car son ame est toujours dans les Cieux.

S'il est vif, que fait-il dans cette nuit profonde ?
S'il est mort, que n'est-il tout-à-fait hors du monde ?
Qui poutra démêler un si merveilleux sort ?



Il est vif, il est mort, son ame ensevelie,
Conservant, par devoir, les causes de la vie,
Souffre, par sa vertu, les effets de la mort.

Je serois du nombre de ces gens délicats, qui ne s'accommodent pas de cette fréquente répétition : *Il est vif, il est mort.*

Sur une Montre.

¶ *Omnia metitur tempus, sedmetior ipsum,*
Artificis fragili machina facta manu.

Le tems mesure tout, vous êtes sa mesure,
Ressorts industrieux d'une main foible & sûre.

¶ Nul Auteur n'a suivi Moliere de plus près que Renard ; le jeu de ses piéces est excellent, il entend parfaitement ce qu'on appelle *Vis comica.* Il paroît s'éloigner quelquefois de la nature, pour vouloir rendre ses personnages trop plaisans, il charge trop leur ridicule ; ce défaut, si c'en est un, lui est commun avec la plupart des Auteurs comiques. L'esprit

de cet Auteur éclate par-tout ; il l'avoit naturel, aisé, & brillant. Je soutiens que c'est louer un Auteur, que dire qu'il a de l'esprit. Un nombre infini d'Auteurs n'en ont point ; ils composent machinalement, ils y sont si accoutumés, qu'ils le pourroient faire en dormant. C'est une des grandes erreurs du Vulgaire, que de penser qu'un homme qui compose a plus d'esprit qu'un autre, il est fort souvent plus sot qu'un autre. Clearque, livres sur livres, *desserre*, & n'a pas le sens commun. Mais pour revenir à Renard, son Vers est plein, nourri, pur & coulant. Dans toutes ses Comédies, il y a des caracteres frapans, qui jouent admirablement bien, ils sont faits exprès pour le Théâtre ; il en tire tout ce qu'on en peut tirer. Sa Satyre des maris, qu'il opposa à la Satyre de Despréaux, sur les femmes, est une digne rivale de cette Piece. Comme elle n'a été imprimée qu'en feuille volante, j'ai cru qu'on seroit bien aise de la trouver ici.

SATYRE DES MARIS.

PREFACE.

Quelque chose que je dise contre le Mariage, mon dessein n'est pas d'en détourner ceux qui y sont portés par une inclination naturelle ; mais seulement de faire voir que les chagrins & les dégoûts qui en sont inséparables, viennent pour l'ordinaire plûtôt du côté des maris, que de celui des femmes, contre le sentiment de M. Despréaux. J'espere qu'en faveur de la Cause que j'entreprens, on excusera les défauts qui se trouvent dans cette Satyre. Je me flate, du moins, que les Dames seront pour moi ; & à l'abri d'une si illustre protection, je ne crains point les traits de la critique la plus envenimée.

Non, chere Eudoxe, non, je ne puis plus me taire,
Je veux te détourner d'un Hymen téméraire ;
D'autres filles, sans toi, vendant leur liberté,
Se chargeront du soin de la posterité.
Mais toi, voyant l'écueil, sans quitter le rivage
D'une mer orageuse & célebre en naufrage,

Tu n'iras point, esclave asservie à l'Amour,
Sous le joug d'un époux t'engager pour toujour,
Ni d'un servile usage approuvant l'injustice,
De tes biens, de ton cœur lui faire un sacrifice;
Abandonner ton ame à mille soins divers,
Et toi-même, à jamais, forger tes propres fers.
Ne t'imagine pas que l'ardeur de médire,
Arme aujourd'hui ma main des traits de la satyre,
Ni que par un Censeur, le beau Sexe outragé,
Ait besoin de mes vers pour en être vengé.
Ce sexe plein d'attraits, sans secours & sans armes,
Peut assez se défendre avec ses propres charmes;
Et les traits d'un Critique, affoibli par les ans,
Sont tombés de ses mains, sans force & languissans.
Mon esprit autrefois enchanté de ses rimes,
Lui contoit, pour vertu, ses satyriques crimes,
Et livroit avec joie à ses nobles fureurs,
Un tas infortuné d'insipides Auteurs.
Mais je n'ai pû souffrir qu'une indiscrette veine
Le forçât, vieux athlete, à rentrer dans l'arene,
Et que laissant en paix tant de mauvais écrits,
Nouveau Predicateur, il vînt en cheveux gris,
D'un esprit peu chrétien, blâmer de chastes flâmes,
Et par des vers malins, nous faire horreur des femmes.
Si l'Hymen après soi traîne tant de dégoûts,

On n'en doit imputer la faute qu'aux époux;
Les femmes sont toujours d'innocentes victimes,
Que des loix d'interêt, que de fausses maximes
Immolent lâchement à des maris trompeurs.
On ne s'informe plus ni du sang, ni des mœurs.
Crispin, roux & Manceau, vient d'épouser Julie,
Il est du genre humain & l'opprobre, & la lie,
On trouveroit encore à quelque vieux pilier,
Son dernier habit verd pendu chez le Fripier.
Par ses concussions, fatales à la France,
Il a déja vingt fois affronté la potence :
Mais cent vases d'argent parent ses longs buffets ;
Avec peine un Milan traverse ses guerets.
Que faut-il davantage ? Aujourd'hui la richesse
Ne tient-elle pas lieu de vertu, de noblesse ?
Et pour faire un Epoux, que voudroit-on de plus,
Que dix Terres en Beausse, avec cent mille écus ?
Regarde Dorilas, cet échapé d'Esope,
Qu'on ne peut discerner qu'avec le microscope,
Dont le corps de travers, & l'esprit plus mal fait,
D'un Thersite à nos yeux retrace le portrait.
Que t'en semble, dis-moi, pense-tu qu'une fille,
Qui n'a vu cet amant qu'à travers une grille,
Et qui depuis dix ans, nourrie au Port-Royal,
A passé du parloir dans le lit nuptial,

Puisse

Puisse garder long-tems une forte tendresse
Pour ce mari grotesque, & rare en son espece ?
Quand la Ville & la Cour présentent à ses yeux
Des flots d'adorateurs, qui la méritent mieux.
Mais je veux que du ciel une heureuse influence
Rassemble en ton époux, & mérite & naissance,
Infortuné joueur, il perdra tous tes biens,
Qu'un contrat malheureux confond avec les siens.
Entre dans un brelan, où s'arrête à la porte
Des Laquais mal payés la maligne cohorte,
Voi les cornets en l'air, jettés avec transport,
Qu'on veut rendre garants des caprices du sort.
Voi ces pâles joueurs, qui pleins d'extravagance,
D'un destin insolent affrontent l'inconstance,
Et sur trois dez maudits, lisent l'Arrêt fatal,
Qui les condamne enfin d'aller à l'Hôpital.
Pénetre plus avant, voi cette table ronde,
Autel que l'avarice éleva dans le monde,
Où tous ces forcenés semblent avoir fait vœu
De se sacrifier au Démon du jeu;
Voi-tu sur cette carte un contrat disparoître;
Sur cette autre un Château prêt à changer de maître ?
Quel soudain désespoir saisit ce malheureux,
Que vient d'assassiner un coupe-gorge affreux ?
Mais fuyons, sous ses pieds tous ces parquets gémissent,

De ſermens tous nouveaux les plafonds re-
tentiſſent,
Et par le ſort cruel d'une fatale nuit,
Je vois enfin Galet à l'aumône réduit.
Sa femme cependant de cent frayeurs at-
teinte,
Boit chez elle à longs traits, & le fiel & l'ab-
ſynte,
Ou traînant après ſoi d'infortunés enfans,
Va chercher un aſile auprès de ſes parens.
Harpagon eſt atteint de toute autre folie,
Le Ciel l'avantagea d'une femme accomplie;
Il reçut pour ſa dot plus d'écus à la fois,
Qu'un balancier n'en peut réformer en ſix
mois:
Sa femme ſe flattoit de la douce eſpérance
De voir fleurir chez elle une heureuſe abon-
dance;
Elle croyoit, au moins, que deux ou trois
amis
Pourroient, ſoir & matin, à ſa table être
admis:
Mais Harpagon avare, & preſque diaphane,
Par les jeûnes cruels auſquels il ſe condamne,
Ne reçoit point d'amis aux dépens de ſon
pain,
Tout ſe reſſent chez lui des rigueurs de la
faim;
Et pour fournir aux frais d'un habit néceſ-
ſaire,
Sa femme lui demande une ſomme légere,
Son viſage ſoudain prend une autre couleur,
Ses valets ſont en butte à ſa mauvaiſe hu-
meur.
L'Avarice bientôt, au teint livide & blême,
Sur ſon coffre de fer va s'aſſeoir elle-même,

Pour ne le point ouvrir, il abonde en
raisons ;
Ses hôtes, sans payer, ont vuidé ses maisons,
D'un vent venu du Nord la maligne influence
A moissonné ses fruits, avec son espérance ;
Ou de fougueux torrens, inondant ses vallons,
Ont noyé, sans pitié, l'honneur de ses sillons.
Ainsi toujours rétif, rien ne fléchit son ame,
Pour avoir un habit, il faudra que sa femme
Attende que la mort, le mettant au cercueil,
Lui fasse enfin porter un salutaire deuil.
Mais pourquoi, diras-tu, cette injuste querelle ?
Les époux sont-ils faits sur le même modelle ?
Alcipe n'est-il pas exemt de ces défauts,
Que tu viens de tracer dans tes piquans tableaux ?
D'accord, il est bien fait, généreux, noble & sage ;
Mais à se ruiner, son propre honneur l'engage.
Si-tôt que la Victoire, le laurier à la main,
Appellera Louis sur les rives du Rhin,
Que des Zéphirs nouveaux les fécondes haleines
Feront verdir nos bois, & refleurir nos plaines,
Ses mulets importuns, bizarrement ornés,
Et d'un airain bruyant par-tout environnés,
Sous des tapis brodés, se suivant à la file,
A pas majestueux traverseront la Ville.
Tout le peuple attentif au bruit de ces mulets,
Verra passer au loin, surtout, fourgons, valets,

Chevaux de main fringans, insultant à la terre,
Pompe digne en effet des enfans de la guerre;
Mais pour donner l'essor à ce noble embarras,
Combien chez le Notaire a-t-il fait de contrats?
Les joyaux de sa femme ont été mis en gage,
D'un somptueux buffet le pompeux étalage,
Que du débris commun il n'a pu garantir,
Rentre chez le Marchand dont on l'a vu sortir.
Pour assembler un fond de cinq mille pistoles,
Combien, nouveau Protée, a-t-il joué de rolles?
Combien a-t-il fait voir que le plus fier Guerrier
Est bien humble aujourd'hui devant un Usurier?
Il part enfin, & mene avec lui l'abondance;
Tout le camp se ressent de sa noble dépense,
Des Cuisiniers fameux, pour lui fournir des mets,
Epuisent tous les jours les mers & les forêts.
Que fait sa femme alors dans le fond d'un Village?
Elle va, sans argent, déplorer son veuvage;
Dans ses jardins déserts promener sa douleur,
Et des champs paresseux exciter la lenteur.
On voit, six mois après, tout ce train magnifique
Réduit à la moitié, revenir foible, étique;

On voit sur les chemins l'équipage en lambeaux,
Des mulets décharnés, des ombres de chevaux,
Qui, dans ce triste état, n'osant presque paroître,
S'en vont droit au marché chercher un nouveau maître.
Cependant au printems il faut recommencer,
Il faut sur nouveaux frais emprunter, dépenser.
Mais nous verrons bien-tôt une liste cruelle,
Du trépas de l'époux apporter la nouvelle;
Et pour payer enfin de tristes créanciers,
Il ne laisse après lui qu'un tas de vains lauriers.
Il est d'autres maris volages, infideles;
Fatigans damerets, tirans nés des ruelles,
Qu'on voit, malgré l'Hymen, & ses sacrés flambeaux,
S'enroller chaque jour sous de nouveaux drapeaux,
Qui, d'un cœur plein de feu, à leur devoirs contraires,
Encensent follement des beautés étrangeres;
Le soin toujours pressant de leurs galants exploits
En vingt lieux differens les appelle à la fois.
Agaton, dans Paris, court à bride abbatue,
Malheur à qui pour lors est à pied dans la rue;
D'un & d'autre côté ses chevaux bondissans,
D'un déluge de boue inondent les passans.
Tout fuit aux environs, chacun cherche un asyle.
Avec plus de vitesse il traverse la Ville,

Que ces Couriers poudreux, que l'on vit les premiers
Du combat de Nervinde aporter les lauriers,
Et qui de la Victoire emprunterent les ailes,
Pour en donner au Roi les premieres nouvelles.
De cet empressement le sujet inconnu,
Quel est-il en effet ? Hé quoi l'ignores-tu ?
Il va, fade amoureux, de théatre en théatre,
Exposer un habit dont il est idolâtre.
Dans le même moment on le retrouve au Cours,
Hors la file, au grand trot, il y fait plusieurs tours ;
Tout hors d'haleine enfin, il entre aux Tuilleries,
Cherchant par tout matiere à ses galanteries;
Il reçoit tous les jours mille tendre billets,
Ses bras sont jusqu'au coude entourés de portraits.
On voit briller dans l'or des blondes & des brunes,
Qu'il porte, pour garans de ses bonnes fortunes ;
Aux yeux de son épouse il en fait vanité,
Il prétend qu'en dépit des loix de l'équité,
Sa femme lui conserve une amour éternelle,
Tandis qu'il aime ailleurs, & court de belle en belle.
D'autres amours encor... mais non d'un tel discours.
Il ne m'est pas permis de prolonger le cours,
Ma plume se refuse à ma timide veine.
Eût-on cru que le Tibre eût coulé dans la Seine ?

Et qu'il eût corrompu l'humeur de nos François,
Pour consoler le Rhin de leurs fameux exploits ?
Je voudrois bien Eudoxe, abrégeant la matiere,
Calmer ici ma bile, & finir ma carriere.
Mais puis-je supprimer le portrait d'un époux,
Qui sans cesse agité de mouvemens jaloux,
Et paré des desirs d'une tendresse vaine,
Aime, mais d'un amour qui ressemble à la haine.
Alidor vient ici s'offrir à mon pinceau,
Il est de sa moitié l'amant & le bourreau,
Par-tout il la poursuit, sans cesse il la querelle,
Il ne peut la quitter, ni demeurer près d'elle,
L'erreur au double front, le devorant ennui,
Les funestes soupçons volent autour de lui.
Un geste indifférent, un regard sans étude,
A de son cœur jaloux aigri l'inquiétude.
Sans cesse il se consume en regrets superflus;
Il voit, il entend tout, il en croit encor plus,
Il est, malgré ses soins, & ses constantes veilles,
Aveugle avec cent yeux, sourd avec cent oreilles;
Chaque objet de son cœur vient arracher la paix,
Marbres, bronzes, tableaux, Portiers, Cochers, Laquais;
Ceux mêmes qu'aux déserts de l'ardente Guinée,
Le Soleil a couvert d'une peau basanée,
Tout lui paroît amant, fatal à son honneur,

Il craint des héritiers de plus d'une couleur.
Qu'un folâtre Zéphir, avec trop de licence,
Des cheveux de sa femme ait détruit l'ordonnance,
Sa main s'arme aussi tôt du fer & du poison,
D'un prétendu rival il veut tirer raison.
Si la crainte des Loix suspend sa frénesie,
Pour l'immoler cent fois, il lui laisse la vie;
Dans quelque affreux Château, retraite des hiboux,
Dont quelque jour, peut-être, il deviendra jaloux,
Il la traîne en exil, comme une criminelle,
Et, pour la tourmenter, il s'enferme avec elle,
Dans ce sauvage lieu, des vivans ignoré,
D'un fossé large & creux doublement entouré.
Cette triste victime affligée, éperdue,
Sur les funestes bords croit être descendue,
Lorsque la Parque enfin, répondant à ses vœux,
Vient terminer le cours de ses jours malheureux.
Nomme-moi, si tu peux, quelque mari sans vice,
Ma Muse est toute prête à lui rendre justice.
Sera-ce Licidas, qui met, avec éclat,
Sa femme en un Couvent, par Arrêt du Sénat.
Et qui, trois mois après, devenu doux & sage,
Celebre, en un Parloir, un second mariage?
Sera-ce Lisimon, qui toujours entêté,
Convoque, avec grand bruit, toute la Faculté:

Et, sur son sort douteux, consultant Hypocrate,
Fait qu'aux yeux du Public son deshonneur éclate ?
Quel champ ! si je parlois d'un époux furieux,
Qui, profanant sans cesse un chef-d'œuvre des Dieux,
Ose, dans ses transports de sa rage cruelle,
Porter sur son épouse une main criminelle.
Mais je te veux encore ébaucher un tableau,
Remontons sur la scéne, & levons le rideau,
Dieux, que vois-je ? en dépit d'une épaisse fumée,
Qu'exhale dans les airs mainte pipe enflamée,
Parmi des flots de vin en tous lieux répandu,
J'aperçois Trasimon sur le ventre étendu,
Qui, tout pâle & défait, rejette sous sa table,
Les rebuts odieux d'un repas qui l'accable ;
Il fait pour se lever, des efforts violens,
La terre se dérobe à ses pas chancelans ;
De mortelles vapeurs sa tête toujours pleine,
Sous de honteux débris de nouveau le r'entraîne.
Il retombe, & bientôt l'Aurore, en ce réduit,
Viendra nous reveler les excès de la nuit.
Bientôt, avec le jour, nous allons voir paroître
Quatre insolens Laquais, aussi sous que leur maître,
Qui, charmés dans leur cœur de ce honteux fracas,
Près de sa femme au lit le portent sous les bras.

Quel charme, quel plaisir pour cette triste
femme,
De se voir le témoin de ce spectacle infâme;
De sentir des vapeurs de vin & de tabac,
Qu'exhale à ses côtés un perfide estomac.
Je frémis; toutefois dans le siécle où nous
sommes,
Chere Eudoxe, voilà comme sont faits les
hommes.
Quel mérite, après tout, quels titres souve-
rains,
Rendent donc les maris & si fiers, & si vains?
Osent-ils se flatter qu'un contrat authentique
Leur donne sur les cœurs un pouvoir tyran-
nique?
Pensent-ils que brutaux, peu complaisans,
fâcheux,
Avares, négligés, débauchés, ombrageux,
Parés du nom d'époux, ils seront sûrs de
plaire,
Au mépris d'un amant soumis, tendre &
sincere:
Complaisant, liberal, qui se fait nuit & jour,
Un soin toujours nouveau de prouver son
amour.
Non, non, c'est se flatter d'une erreur con-
damnable,
Et pour se faire aimer, il faut se rendre ai-
mable.
Après tous ces portraits, bien ou mal
ébauchés,
Et tant d'autres encor que je n'ai pas tou-
chés,
Iras-tu, me traitant d'ennuyeux Pédagogue,
Des Martyrs de l'Hymen grossir le ca-
talogue?

Non, dans un plein repos arrête ton destin,
C'est le premier des biens de vivre sans chagrin.
Si dans des vers piquants, Juvenal en furie,
A fait passer pour fou celui qui se marie,
D'un esprit plus sensé, concluons aujourd'hui,
Que celle qui l'épouse est plus folle que lui.

Voilà deux Auteurs, Renard & Despreaux, qui soutiennent chacun leur these, non pas par des raisons, mais par des exemples; & encore quels exemples! Ce sont des portraits de fantaisie, qu'ils ajustent à leur cause, & ausquels ils ont donné les coups de pinceau qu'ils ont voulu: sont-ce là des preuves? Ils ont, dit-on, suivi les traces de Juvenal. Mais cet ancien a-t-il pu s'écarter impunément des véritables régles, qui veulent qu'on démontre ce qu'on veut prouver, non pas par des exemples, qui sont sujets à mille & mille répliques, mais par des raisons solides & concluantes? Renard a si bien senti la foiblesse de sa méthode, qu'il conclut également pour sa these, & contre sa these, en disant, que les femmes & les hommes qui se marient sont fous. Dira-t-on que la Poësie ne s'as-

ſujettit pas à des raiſonnemens exacts?
Dès qu'on eſt Poëte, on eſt donc diſpenſé de la juſteſſe de l'eſprit, & on a droit de s'affranchir des regles de l'art de raiſonner? Beau privilege! Vous verrez que S. Evremont aura encore raiſon, lorſqu'il a dit, que la Poëſie eſt le langage des Dieux, & ſouvent le langage des fous, & jamais celui des honnêtes gens. Arlequin penſe encore plus juſte, quand il dit, qu'elle eſt le langage des gueux, car elle n'a encore enrichi perſonne. Revenons à Renard, je ne ſçaurois le quitter. De tous ſes portraits, celui qui n'eſt pas le plus mal deſſiné, c'eſt celui du Joueur. Pourquoi cela? C'eſt qu'il étoit Joueur lui-même; auſſi a-t-il fait une excellente Comédie, dont un Joueur eſt le Héros. Renard avoit un grand uſage du monde, qu'il connoiſſoit parfaitement. Voilà où il a puiſé ces grands traits, dont ſes Pieces ſont animées. Il donne dans la Satyre des maris quelques coups d'aiguillon à Deſpréaux, qu'il avoit loué magnifiquement, en lui dédiant ſa Comédie des Menecmes.

Renard parle ainſi à Deſpréaux,

en lui dédiant sa Comédie des Menecmes.

Là il l'appelle,

Favori des neuf Sœurs, qui sur le Mont Parnasse,
De l'Aveu d'Apollon, marche si près d'Horace,
O toi, qui comme lui, maître en l'art des bons vers,
As joui de ton nom, & mis l'envie aux fers.

Il lui dit plus bas:

Le bon sens est par-tout à son aise en tes vers.

Il lui dit encore, en parlant des Auteurs:

De tous ces beaux lauriers, qu'ils ont cherchés en vain,
Je ne veux qu'une feuille offerte de ta main:
Si je l'ai méritée, & que tu me la donnes,
Ce présent, sur mon front, vaudra mille Couronnes:
Et pour disciple enfin si tu veux m'avouer,
C'est par ce seul endroit qu'on pourra me louer.

Sur deux Religieux, de different caractere.

¶ Le Pere Gourdan, Chanoine de Saint Victor, étoit un de ces Religieux à canoniser pendant leur vie. Santeul

qui étoit du même Ordre, n'étoit pas dans la même odeur de sainteté. On a gravé les Portraits de l'un & de l'autre.

Proh! quàm dissimiles, & vultu, & moribus ambo,
Versibus hic Sanctos, moribus ille refert.

Ah! quelle différence, & d'air, & de mérite,
Santeul chante les Saints, & Gourdan les imite.

L'air dévot du Pere Gourdan, & l'air effaré de Santeul, que le Graveur avoit exprimé, inspirerent une plaisante pensée à un Poëte.

Pour voir des deux Larrons une parfaite image,
Un Crucifix suffit entre ces deux Portraits;
Et pour en deviner le bon & le mauvais,
Il ne faut qu'observer l'un & l'autre visage.

Jeu de mots. ¶ Un Anglois trouvoit à dire que les Espagnols ne sacrassent point leurs Rois, c'est une cérémonie inconnue en Espagne. L'Espagnol lui répondit, Nous ne sacrons ni ne massacrons nos Rois.

Capucin généreux. ¶ Les Capucins sont dévoués aux Jésuites, on avoit representé un Christ entre un Jésuite & un Capucin; le

Christ offroit une bourse à ce dernier, qui se défendoit de la recevoir, & disoit, en montrant le Jésuite, ces paroles de David :

Non nobis, sed nomini tuo da.
Ne donnez pas à nous, mais à votre nom.

¶ Quand je vois dans les lettres de Bussi ce commerce d'une amitié vive & tendre, entre lui & Madame de Sévigné, je ne comprens pas comment elle avoit si peu de fiel, que de lui avoir pardonné, après qu'il l'avoit si fort maltraitée dans une histoire galante, où il dit qu'elle n'a pas bon air, que son discernement étoit médiocre, qu'elle préferoit un sot éveillé à un honnête homme sérieux, qu'elle aimoit généralement tous les hommes, que tout lui étoit bon, depuis le Manteau royal, jusqu'à la Soutanne, depuis le Sceptre jusqu'à l'Ecritoire; qu'elle s'étoit deshonorée par son ingratitude, qu'elle s'étudioit à paroître tout ce qu'elle n'étoit point; que tout étoit inégal dans elle, jusqu'à la prunelle de ses yeux ; que ses bras n'étoient pas beaux, & qu'elle les laissoit baiser facilement, parce qu'elle croyoit qu'il n'y avoit point Dame sans fiel.

de péché de baiser des bras si laids.

Bon mot de M. de Toureil.

¶ On annonça à M. de Toureil, qu'un Religieux, qui avoit de grandes intrigues à la Cour, étoit mort. Il dit, avec emportement, & damné qui plus est.

¶ On ne peut pas presenter une image plus vive du bonheur passager de l'impie, que celle que David nous offre dans le Pseaume XXXVI. v. 35. 36.

Vidi impium superexaltatum, & elevatum, sicut cedros Libani, & transivi, & ecce non erat; quæsivi eum, & non est inventus locus ejus.

J'ai vu l'impie au comble de la gloire, il étoit élevé au-dessus des cédres du Liban. J'ai passé, il n'y étoit plus; je l'ai cherché, je n'ai pas même trouvé la place qu'il occupoit.

La consternation de Baltazar, Roi de Babylone, qui vit une main miraculeuse qui traçoit sur la muraille des mots mysterieux, est dépeinte dans l'Ecriture-sainte avec des traits fort vifs; rien n'est plus expressif.

Daniel c. 5. v. 6.

Tunc facies Regis immutata, & cogitationes conturbabant eum, compages renum ejus solvebantur, & genua ejus ad se invicem collidebantur. Pour lors sa face fut toute changée, ses pen-

sées en foule l'agiterent & le troublerent ; la force de ses reins se rompit ; ses genoux, dans un mouvement continuel, se choquoient l'un l'autre avec violence.

Sur la Faculté de Medecine.

¶ L'Auteur des amusemens sérieux & comiques, dit fort agréablement, que la Faculté de Médecine est située sur le passage de ce monde à l'autre.

¶ Peut-on faire une peinture plus vive d'une extrême affliction, que celle que fait David dans le Pseaume LXVIII. v. 2. 3. 4. 5.

Passage de l'Ecriture sainte.

Salvum me fac Deus : quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam. Infixus sum in limo profundi : & non est substantia. Veni in altitudinem maris : & tempestas demersit me ; laboravi clamans, raucæ factæ sunt voces meæ : defecerunt oculi mei, dum spero in Deum meum.

Sauvez-moi, mon Dieu, les eaux ont pénétré mon ame. Je suis enfoncé dans le limon qui est au fond de la mer, ma substance est presque éteinte, je suis dans la profondeur de la mer, la tempête m'a submergé. J'ai crié avec un grand effort, ma voix s'en est enrouée, mes yeux ne me sont d'aucun usage. C'est dans cet état que

j'ai recours à mon Dieu. Qui ne feroit frappé de la vivacité de ces images !

Sur l'âge parfait.

¶ La perfection de l'âge, dit saint Ambroise, se trouve quand la vertu la couronne.

Belle action d'un Legislateur.

¶ Zeleuque établit une loi qui condamnoit ceux qui seroient convaincus d'adultere, à la peine d'avoir les yeux crevés. Son fils fut surpris dans ce crime. Il se fit un combat entre l'amour paternel, qui inspiroit l'indulgence à Zeleuque, & l'amour de sa propre loi ; ou, pour parler plus juste, le Pere du peuple combattoit dans le cœur de Zeleuque contre le pere du criminel. Pour concilier ces deux passions, il fit crever un œil à son fils, & se fit crever un œil à lui-même. Qui auroit osé, après cela, enfreindre cette Loi ?

Traits de Montagne.

¶ Montagne avoit accoutumé de dire, Puisque nous ne pouvons parvenir à la grandeur, il faut en médire, afin de se venger par-là de notre impuissance.

Ce même Auteur dit, en parlant d'une Chate qui divertissoit son Maître : Que sçavons-nous si cette bête ne s'imagine pas que son Maître est fait pour la divertir ?

¶ Alexandre fut honteux de son ambition, quand il sçut que la Terre n'étoit qu'un point qui marquoit le milieu du cercle où il étoit renfermé. Ce grand Prince cherchoit un autre monde, après avoir conquis presque tout celui-ci. Ayant ouï-dire qu'il y avoit une infinité de mondes, il en versa des larmes, en s'écriant : Hélas ! je ne suis pas encore le maître d'un seul monde. Quel excès d'ambition !

Corneille a dit : Sur l'ambition.

L'Ambition déplaît, quand elle est assouvie.

Voiture donne une haute idée de Gustave Adolfe, en disant, que sa moindre qualité étoit celle de Roi, & qu'ayant toutes les vertus d'Alexandre, il n'avoit de ses vices que l'ambition.

L'Esclave n'a qu'un Maître, & l'Ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

Quand l'homme sçait borner tous ses vastes desirs,
Il se rend souverain arbitre des plaisirs.

Les ambitieux sont les victimes de la vanité, ils ont ce malheur dans leur

plus haute fortune, qu'ils sont travaillés d'une double envie ; car ils ne peuvent souffrir leurs égaux, & leurs superieurs ; ils méprisent les honneurs dès qu'ils les possedent, & ils n'estiment que ceux qui leur manquent. Ils mêlent leur inquiétude à leur jouissance, & le violent désir d'un bonheur incertain leur empoisonne le goût du bonheur où ils sont parvenus.

Tacite & Machiavel disent, qu'il n'y a que le sang des rebelles ambitieux qui puisse laver leurs fautes.

M. Dacier, sur Horace, dit, que l'ambition est la plus louable de toutes les maladies de l'ame.

On a comparé l'ambition des Conquerans à la mer, qui n'a ni fond ni rive.

Un ambitieux n'aime personne, & rarement en est aimé. *Manus ejus contra omnes, manus omnes contra eum.*

Quoique l'ambition soit un vice, elle a été néanmoins la base de bien des vertus.

Pline le jeune a dit, que la seule ambition convenable à un honnête-homme, c'étoit, ou de faire des cho-

ses dignes d'être écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être lues.

¶ L'homme est né pour aspirer à tout dans ce monde, & pour n'y jouir de rien; pour marcher toujours, & n'arriver nulle part. Réflexion sur l'homme.

L'homme craint tout comme mortel, mais en désirant tout, il se croit immortel. Selon Aristote, l'ame est plus où elle aime, que là où elle anime.

Les plaies de l'ame sont plus difficiles à guérir que celles du corps.

La santé de l'ame vient du repos de la conscience.

L'ame a ses plaisirs, aussi-bien que le corps.

L'amour du corps est toujours funeste à l'ame.

¶ Les personnes de petite taille ont ordinairement plus de feu que les autres, le sang circule plus vîte, les esprits animaux étant dans un plus petit espace, sont plus vifs, parce qu'ils sont plus resserrés. Alexandre logeoit une grande ame dans un petit corps. Sur les personnes de petite taille.

Magnus Alexander corpore parvus erat.

Voiture dit que dans les plus petits vases on renferme les essences les

plus exquises ; il se louoit, car il étoit petit.

Sur les amis.

¶ La mauvaise fortune est la pierre de touche de l'amitié, de même que le feu sépare le bon or du mauvais ; ainsi les malheurs qui nous arrivent, séparent nos faux amis des véritables.

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon,
Il en faut éprouver cinquante
Avant que d'en trouver un bon.

Nous devons avoir trois choses ouvertes pour nos amis, la bourse, le visage & le cœur.

Un ancien ami, dit le proverbe Italien, est quelque chose de nouveau. *Amico vechio e cuosa nova.*

M. de Senecé dit à un nouvel ami qu'il avoit fait, Je vous offre une amitié nouvelle, propre à vieillir.

Belles reparties de M. du Châtelet.

¶ M. du Châtelet, Conseiller d'Etat, sollicitant vivement la grace de M. de Montmorency, Louis XIII. lui dit : Je pense que vous voudriez avoir perdu votre bras, pour sauver M. de Montmorency. Je voudrois, dit-il à ce Prince, en avoir perdu deux, comme étant inutiles au service de votre Majesté, & pouvoir en

ſauver un qui vous a gagné tant de batailles ; ce n'eſt pas l'intérêt, Sire, c'eſt l'amitié qui implore votre miſericorde.

Comme on faiſoit le procès à M. de Bouteville, M. du Châtelet fit un Factum pour la défenſe de cet accuſé. Le Cardinal de Richelieu irrité de l'uſage que M. du Châtelet avoit fait de ſon éloquence, lui reprocha qu'il l'employoit à condamner la juſtice du Roi. Pardonnez-moi, lui dit M. du Châtelet, j'ai voulu juſtifier la miſéricorde du Roi, s'il a la bonté d'en uſer envers un des plus vaillans hommes de ſon Royaume.

Voici l'Epitaphe de Didon :

¶Didon dont l'Univers connoît aſſez le rang, Boileau l'aîné.
N'eſt plus, & cet Enée illuſtre en perfidie,
Qui par ſon peu d'amour lui fit haïr la vie,
Lui prêta ſon épée à répandre ſon ſang.

¶ L'Art de l'Amour eſt l'art des arts. Sur l'Amour.
Non bene conveniunt, nec in unâ ſede morantur Majeſtas & amor, dit Ovide. *Ubi amatur non laboratur, aut ſi laboratur, labor amatur*, dit S. Cyprien.

L'Amour, & la Majesté n'habitent point ensemble,
Une peine en amour au vrai plaisir ressemble.

Regreter ce que l'on aime, est un bien en comparaison de vivre avec ce qu'on hait.

Non amo te Sabidi, non possum dicere quare ;
Hoc tantum possum dicere, non amo te.

Je te hais, Sabidus, sans en sçavoir la cause,
Je te hais, & mon cœur ne peut dire autre chose.

On a dit de la jalousie, qu'elle est fille de l'Amour, & fait croître son pere.

Un Sage a dit : Voulez-vous un Philtre innocent, aimez & vous serez aimé.

Sur la Chymie. ¶ Les Poëtes ont feint que Vulcain ayant forcé Minerve, il en naquit Erictonius, qui étoit une espece de monstre ; de même lesChymistes voulant forcer la nature, avec le feu de leurs fourneaux, ne produisent que des monstres.

Un Turc ayant oüi-dire qu'un nommé Magnuma avoit le secret de faire de l'or. Si cela est, dit-il, mon Maître

tre ne peut pas éviter le sort de devenir son valet.

Après la mort du Duc de Veymar, M. des Noyers, écrivant à M. de Choisy, Intendant d'Armée, lui manda, que pour tirer le serment des Directeurs de l'Armée de ce Duc, en faveur de la France, il falloit commencer le compliment, en leur payant leur montre. Il faut fixer, dit-il, le Mercure Germanique, par une projection d'or & d'argent.

¶ Louis XII. voulant faire la guerre au Duc de Milan, demanda à Jacques Trivulce, grand Capitaine de son tems, quelles provisions il falloit. Trois choses, dit Trivulce, sont absolument nécessaires; premierement, de l'argent, secondement de l'argent, troisiémement de l'argent. L'argent est le nerf de la guerre.

¶ L'avarice est une hydropisie insatiable. Sur l'avarice.

On trouve d'illustres scélérats, mais on ne vit jamais d'illustres avares.

L'intérêt est un grand maître des cérémonies du monde.

Jean Maria, Duc de Milan, informé qu'un Curé avoit refusé d'inhumer un mort, dont la veuve n'avoit pas dequoi payer les frais d'enterre-

ment, ordonna qu'on fît le convoi; il fit lier le Prêtre avec le mort, & ils furent ensevelis tous deux dans la même fosse.

Tous les vices vieillissent dans l'homme avec l'âge, il n'y a que l'avarice qui acquiere de nouvelles forces.

Un Ancien disoit, que pour la félicité du genre humain, il faudroit bannir cinq sortes de personnes, les Usuriers de la Place du Change, les Juges venaux du Tribunal, les Prêtres avares du Temple, les Flateurs de la Cour, & les Courtisans des lieux de débauche.

Sur les bienfaits.

¶ L'homme est ingrat qui fait attendre,
Ce que d'abord il doit répandre.

Celui qui a inventé les bienfaits, a trouvé l'art de faire des chaînes que le tems ne sçauroit user, & que la force ne peut rompre.

Un refus obligeant gagne plus le cœur qu'une grace accordée à force de prieres; aussi on a dit que les Princes qui ne gagnent pas les cœurs ont bien tort; puisqu'ils les peuvent gagner même par leurs refus.

Le Cardinal de Richelieu dit, dans ſon Teſtament politique, qu'il n'y a pas de gens moins reconnoiſſans des bienfaits, que ceux qui les meritent peu; que les mêmes qualités qui rendent dignes des graces, ſe trouvent dans un cœur reconnoiſſant.

Ciceron dit dans l'Oraiſon *pro Ligario. Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt, quam ſalutem hominibus dando.* L'homme ne peut s'approcher davantage de la nature divine, que lorſqu'il ſauve les hommes de la mort.

Montagne diſoit, les Princes donnent aſſez, quand ils n'ôtent rien; & font aſſez de bien, quand ils ne font point de mal.

Il eſt difficile de vanter le bien qu'on a fait, ſans donner lieu de juger qu'on ne s'en vante pas, parce qu'on l'a fait; mais qu'on l'a fait pour s'en vanter.

Vous détruiſez vos premiers bienfaits, ſi vous ne les ſoutenez par des ſeconds; obligez cent fois, refuſez une, on ne ſe ſouviendra que du refus.

¶ On a toujours regardé une grande dignité comme une grande ſervitude. Sur les grandes dignités.

Le Pape Adrien interrogé, quel mal il souhaiteroit à son ennemi ; ce seroit d'être Pape, dit-il, c'est une merveilleuse affliction d'esprit.

Sur Lucrece.

¶ S. Augustin a dit de Lucrece : *Si adultera, cur laudata ? Si pudica, cur occisa ?* Si elle est adultere, pourquoi la loue-t-on ? Si elle a été exemte de crime, pourquoi s'est-elle tuée ?

Belle pensée de l'Evêque de Bellay.

¶ M. de Camus, Evêque de Bellay, dit, que les belles femmes doivent, à quarante ans, avoir l'art de changer le titre de belles en bonnes.

Gascon confondu.

¶ Un Gascon, qui n'avoit qu'une fausse bravoure, disoit dans une compagnie de plusieurs Demoiselles, qu'il donneroit dix pistoles pour chaque pucelle qu'on lui montreroit dans l'Assemblée. Une Demoiselle pour venger de cette insulte ses compagnes, dit au Gascon, je vous en montrerai une pour rien. Que je serois curieux, dit-il de la connoître, Hé bien, répondit la Demoiselle, regardez votre épée.

Sur la chasteté.

¶ Vivre dans la chasteté, dit Tertullien, est quelque chose de plus grand que de mourir pour elle.

Beau sentiment de Ca-

¶ Des soldats, proche du carrosse où étoit Catherine de Medicis, di-

soient de cette Reine mille indignités. Le Cardinal de Lorraine dit qu'il alloit les faire arrêter, afin qu'on les envoyât au dernier supplice. Non, dit cette Princesse, je veux apprendre aujourd'hui à la posterité, qu'une femme, une Reine & une Italienne, ont sçu dans une même personne, commander à la colere. therine de Medicis.

¶ On presenta à Alfonse, Roi de Castille, le mémoire de ses domestiques nécessaires & inutiles. Il les garda tous, en disant : J'ai besoin de ceux-ci, & ceux-là ont besoin de moi. Le Duc de Lesdiguieres imita cet exemple. Beau sentiment d'Alfonse Roi de Castille.

¶ La clemence emprunte ses beautés de trois de ses compagnes, elle doit sa conduite à la prudence, sa douceur à la misericorde, & sa gloire à la générosité. Sur la clemence.

On ne peut trop loüer un Roi Arabe, qui disoit : Je serois au désespoir si quelqu'un pouvoit se vanter que ses offenses pussent aller plus loin que ma clemence.

Saint Ambroise dit : Que, quoique le Seigneur ait la volonté de nous pardonner, il en veut néanmoins être

prié. *Dominus etsi vult ignoscere, vult rogari.*

¶ Charles-Quint ayant accordé une amnistie générale à une Ville rebelle, à l'exception de quelques personnes, un Courtisan l'avertit du lieu où s'étoit caché un Gentilhomme qui n'étoit pas compris dans l'amnistie : Vous feriez mieux, lui dit ce Prince, de lui aller dire que je suis ici, que de me dire le lieu où il est.

¶ Le Poëte Hainaut, qui a eu une illustre éleve dans la personne de Madame Deshoulieres, fit un Sonnet contre M. Colbert. Ce Ministre demanda s'il n'y avoit rien dans cet ouvrage contre le Roi. Quand on lui eut dit que non : Hé bien, dit-il, je lui pardonne. Cette action est autant au-dessus du Sonnet, que la vertu est au-dessus de la Poësie.

¶ C'est condamner les bons, que d'absoudre un méchant.

¶ Ciceron donne à César une louange bien délicate, en lui disant : qu'il n'a accoutumé de rien oublier que les injures : *Nihil oblivisci soles, nisi injuriarum.*

¶ Henri IV. après avoir soumis quelques Villes du parti de la ligue,

fut conseillé de les traiter avec rigueur. Ce Monarque répondit : La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment ; mais celle qu'on tire de la clemence est éternelle.

¶ Un jeune Medecin très-riche, devint amoureux d'une fille dont la fortune & la vertu étoient fort médiocres. Elle eut l'adresse de le conduire au port du mariage. On fit ce Distique : Sur un Medecin Epoux d'une coquette.

Instructam thalamo sponsam Medicus sibi junxit,
Docta hac, hic doctus, doctior illa fuit.

Une coquette épouse un célébre imposteur ;
Son sçavoir abîma le sçavoir du Docteur.

¶ A Paris, les maris sont plus commodes qu'ailleurs. Boileau les appelle, Sur les Maris Parisiens.

Gens de douce nature, & maris bons Chrétiens.

Il les avoit en vue, lorsqu'il a dit : Satyre X.

Quelle joie en effet, quelle douceur extrême,
De se voir caresser d'une épouse qu'on aime !
De s'entendre appeller *petit cœur*, ou *mon bon*,

De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles loix d'une agréable mere,
De petits citoyens dont on croit être pere.

Le Poëte Regnier a dit encore plus agréablement :

Comme ces bons maris de race desireux,
Qui bercent des enfans qui ne viennent point d'eux.

Traits de M. de Fontenelle.

¶ M. de Fontenelle dit agréablement, en parlant de la Reine Elisabeth, que sous son regne les Anglois découvrirent une Isle, qu'ils appellent Virginie, à l'honneur de la virginité de la Reine, qui étoit la plus douteuse de ses qualités.

Ce même Auteur, en parlant de la Fontaine, dit finement, qu'il étoit si stupide, qu'il croyoit ses ouvrages inférieurs à ceux des Anciens.

Sur la colere.

¶ La colere de l'homme est définie, une courte folie.

Sur les conseils.

¶ L'on trouve par tout à bon marché, des donneurs d'avis.

Un bon conseil perd sa force dans la bouche d'un ami trop complaisant.

La force sans conseil se détruit d'elle-même.

Le conseil est le grand élément de la vie civile.

La parole de Dieu est un conseil vivant.

Les véritables conseillers des Rois sont les bons Livres.

¶ Un misérable peut faire des envieux, quand il souffre constamment ses miseres. *Seneque.* Sur la fermeté d'ame.

Æquam memento rebus in arduis servare mentem.

Dit Horace.

Dans des tems orageux, garde un esprit tranquille.

Le Magnanime est celui qui ne va point au-devant des dangers en téméraire, & qui ne les redoute point en lâche. *Seneque.*

Mutius eut plus de peine à se consoler de n'avoir pas tué Porsenna, que Porsenna n'en eut à lui pardonner. Ce jeune Romain se punit de sa méprise, en mettant la main dans le feu. Seneque dit sur ce sujet : La vertu est plus prête à s'imposer des peines, que la cruauté à les lui faire souffrir.

Et Martial a dit :

Major decepta fama est gloria dextræ,
Si non errasset, fecerat illa minus.

Sa gloire croît quand sa main se méprend,
En manquant un exploit, il en fait un plus grand.

Sur la valeur. ¶ On a dit d'un grand Prince, les délices de tout le monde, qui s'exposoit trop aux dangers de la guerre, que son seul ennemi étoit sa valeur.

Guillaume le Bâtard Duc de Normandie, appellé à la Couronne d'Angleterre, par le Testament d'Edouard III. étant entré dans ce Royaume avec de bonnes troupes, brula ses vaisseaux, & dit à son Armée : Voilà votre Patrie.

Charles VII. apprenant que son pere & le Roi d'Angleterre l'avoient fait déclarer au Parlement incapable de succeder à la Couronne, répondit fierement qu'il en appelloit à son épée.

Gasconade. ¶ Un Gascon, qui étourdissoit tout le monde de sa fausse bravoure, ayant pris la fuite dans un combat, on lui demanda où étoit le courage ; il répondit, Aux jambes.

¶ L'Auteur de l'Hiſtoire de la vie du Cardinal de Richelieu, rapporte que le Duc de la Valete fut condamné à mort pour avoir manqué de courage; il devoit dire, pour n'avoir pas voulu prendre Fontarabie : & qu'on attribua cela à un défaut de courage. Le grand Bignon fut conſulté, ſi l'on pouvoit faire mourir un homme à qui le courage manque dans le combat. Il répondit, qu'il n'y avoit point de Loi ſur laquelle on pût ſe fonder; & qu'on ne pouvoit tout au plus, condamner à mort que le premier qui fuit, parce qu'il entraîne les autres. Jugement du grand Bignon.

¶ L'Empereur Charles-Quint s'expoſant trop au feu du canon, ſes Courtiſans le prierent de ſe retirer. Il leur dit: A-t-on jamais vu qu'un Empereur ait été atteint d'un boulet de canon. Trait de Charles-Quint.

Le comble du malheur eſt de n'avoir rien à deſirer, & d'avoir tout à craindre.

¶ Phocion étoit Gouverneur d'Athénes, le Port de Pirée fut ſurpris par les ennemis, il fut accuſé d'être d'intelligence avec eux, lui & ſes amis; ils furent condamnés à la mort. Bon mot de Phocion.

Quand ses amis eurent bu la cigue qui devoit les empoisonner, Phocion voyant qu'il n'y en avoit point pour lui, & que le Bourreau n'en vouloit point piler sans argent, en emprunta des spectateurs : A Athénes, dit-il, il faut mourir à ses dépens.

Sur Cromvel.

¶ On disoit de Cromvel, *necesse est ut omnes timeat quem omnes timent.*

Ce Tyran redouté, redoute tout le monde.

Sur la mort de César.

¶ La fureur des Conjurés contre César, fut si grande, que chacun s'empressant de lui donner un coup, ils se blesserent eux-mêmes. César reçut vingt-trois coups. Florus dit, que celui qui avoit rempli l'Univers du sang des Citoyens, remplit le Sénat de son sang.

Rien n'est plus touchant que ce que rapporte Quintilien de la robe de cet Empereur assassiné, lorsqu'on la montra toute ensanglantée. Cette robe teinte de sang, representa si vivement l'image du crime, qu'il sembla, non pas que César eût été tué, mais qu'on le tuoit à l'heure même.

Quoique César eût fait trembler toute la terre, on pouvoit dire de lui

dans le Sénat, ce que Laodice dit de Nicomede dans une Tragédie de Corneille.

Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre.

¶ La mort des Tyrans est toujours violente, Ovide en rend raison.

Nec causa justior ulla est,
Quam necis artifices arte perire suâ.

Ministre de la mort, tu t'en fais la victime.

Sur les Tyrans.

Cambise exigea de Prexaspe, l'un des plus grands Seigneurs de sa Cour, en qui il avoit placé sa confiance, qu'il lui déclarât ce que les Perses pensoient & disoient de lui. Ils reconnoissent, Seigneur, en vous, répondit Prexaspe, beaucoup d'excellentes qualités; mais ils osent condamner l'amour que vous avez pour le vin. Je comprens le motif de leur jugement, dit le Roi, c'est-à-dire, qu'ils s'imaginent que le vin me fait perdre la raison. Il entreprit alors de faire une grande débauche, & surpassa toutes celles qu'il avoit faites

par le nombre de coups qu'il but : il se leva ensuite, & ordonna au fils de Prexaspe, qui étoit son grand Echanson, de se tenir droit au bout de la sale, la main gauche sur la tête. Il prit alors son arc, & le bandant, il déclara qu'il visoit à son cœur, le coup fut si juste qu'il le perça ; puis après lui avoir fait ouvrir le côté, il montra à ce pere le cœur de son fils tout fumant percé d'une fléche. Ai-je la main bien sure, lui dit-il, d'un ton fier & railleur. Ce pere indigne eut la lâche fermeté de soutenir ce malheur sans sourciller, immolant l'amour paternel à la politique, il répondit, Apollon lui-même ne tireroit pas plus juste. Seneque indigné de la flaterie de ce pere dénaturé, dit : *Sceleratius telum istud laudatum est quàm missum.* La louange est plus scélérate que l'action.

Humanité de Charles-Quint.

¶ L'Auteur de la vie de Charles-Quint, dit que ce Prince pardonna au Duc de Cleves contre son serment, & qu'il ne manquoit à sa parole, que lorsqu'il s'agissoit d'être cruel.

Bon mot de Vitellius.

¶ L'odeur d'un ennemi mort, la plus infecte, est toujours agréable,

c'eſt le bon mot de Vitellius, lorſqu'il conſidera le cadavre d'Othon ſon concurrent. Ce bon mot a été imité par Charles IX. lorſqu'il alla voir le corps à demi brulé de l'Amiral de Châtillon, le lendemain du maſſacre de la S. Barthelemi.

¶ Il y a trois ſortes d'Athées, les rafinés, les débauchés, & les ignorans. Sur les Athées.

Un Poëte Latin a dit:

Exeat ex Aulâ qui volet eſſe pius. Sur la Cour.

Et après lui un François:

La piété n'eſt pas la vertu de la Cour.

¶ Un Sage interrogé pourquoi l'on repréſentoit Venus toute nue; C'eſt, dit-il, parce qu'elle dépouille de tous leurs biens ceux qui recherchent trop ſes faveurs. Sur la nudité de Venus.

¶ C'eſt un défaut de ſe voir trop ſouvent, quand on ſe veut aimer longtems. Maxime.

¶ Tertullien a des expreſſions fortes, il appelle Jeſus-Chriſt la maſſe des Saints. Penſées fortes.

Il y a des penſées Chrétiennes, qui ont une grande force, telle eſt

celle-ci : Il n'y a que l'amour de Dieu qui surmonte Dieu.

Les hommes s'expliquent par les paroles, dit S. Augustin, mais Dieu parle par les actions.

Idée sublime de la Divinité.

¶ Mercure Trismegiste donne une grande idée de Dieu, quand il dit, que c'est une sphere d'intelligence, dont le centre est par tout, & la circonference en nul endroit.

Belle pensée d'Apollonius.

¶ Apollonius dit, qu'il y a trois grands Juges, dont les hommes doivent attendre du secours, les Dieux, le tems & la Philosophie.

Trait de M. de Fontenelle.

¶ M. de Fontenelle fait dire à Homere fort spirituellement, dans le Dialogue des morts, Les hommes veulent bien que les Dieux soient aussi fous qu'eux, mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

Sur les larmes.

¶ Ciceron dit, que les yeux des hommes séchent bientôt, quand ils pleurent les maux d'autrui. On ne pleure de bonne foi que lorsqu'on pleure sans témoins.

Rien ne soulage tant la douleur que la liberté de se plaindre. Rien ne fait mieux sentir la joïe que le plaisir de la dire.

Il est bien difficile, dit Ciceron,

de taire sa douleur ; mais il y a aussi quelquefois de la volupté à se plaindre.

¶ Solon fit une ordonnance dans Athenes, par laquelle le fils ne devoit point être tenu de nourrir son pere en sa vieillesse, s'il ne lui avoit fait apprendre un métier en sa jeunesse. Sur les peres & les enfans.

Celui qui néglige la correction de son enfant, nourrit son ennemi.

Plutarque dit qu'Alexandre & César ont fait périr des milliers d'hommes, mais que la nature leur a refusé des enfans, comme si elle eût apprehendé que ceux qu'elle leur donneroit, imitant leurs peres, ne dépeuplassent le monde.

¶ On a dit que les enfans seroient plus chers à leurs parens, & reciproquement les peres à leurs enfans, sans le titre d'héritiers. La Bruyere.

¶ On doit dire à ceux qui ont eu un pere & un aïeul vertueux, ce que dit Ovide.

Sæpe tibi pater, sæpe legendus avus.

Li & reli souvent ton pere & ton ayeul.

Sur l'envie & l'émulation.

¶ Ce qui engendre de l'émulation dans les ames nobles, engendre de l'envie dans les ames basses.

Epitaphe de Pompée.

¶ On se contenta de mettre sur le Tombeau de Pompée, *Fuit*, Il fut. Voilà l'origine du mot de feu un tel.

Devise de Christine, Reine de Suede.

¶ Christine, Reine de Suede, prit ces paroles pour devise.

Habet sua fulmina Juno.

Ainsi que Jupiter, Junon lance la foudre.

Sur un criminel.

¶ On a dit d'un criminel condamné à mort à Paris, qu'on renvoya en Province à son premier jugement.

Odit iter, numeratque dies spatioque viarum
Metitur vitam, torquetur morte futurâ.

Il mesure ses jours, mesurant son chemin,
Il souffre à chaque instant son horrible destin.

Sur Marie Stuard.

¶ On a dit de Marie Stuard, qui épousa François second :

Jure Scotos, Gallos Thalamo, spe possidet Anglos.

Ton Sceptre te soumet l'Anglois par l'esperance,

Le François par l'Hymen, l'Ecosse en ta naissance.

¶ Dans Virgile on trouve deux vers qui peuvent s'appliquer au jour des cendres : Sur Virgile.

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui jactu compressa quiescunt. Georg. liv. 2.

Un peu de cendre appaise un esprit agité.

Quand Virgile passoit par les rues de Rome, il étoit obligé de se cacher pour se dérober au concours de ceux qui venoient de toutes parts pour le voir, & qui se pressoient de se le montrer : mais quand il paroissoit dans les spectacles publics, & qu'il y récitoit des vers, tout le peuple se levoit, & le confondoit par cette marque d'honneur, avec ce qu'il y avoit de plus grand, & de plus auguste dans l'Etat.

¶ On a dit d'un Beneficier qui avoit résigné, & qui ne s'étoit réservé qu'une pension : Inscriptions.

Vir supra titulos.

Mortel au-dessus des titres.

D'un Courtisan disgracié qui se divertit dans le lieu de son exil.

Fruitur Diis iratis.

Il jouit des Dieux irrités.

Discours des vieux Docteurs.

¶ Quand les Bacheliers traitent en Sorbonne les vieux Docteurs, ceux-ci leur disent : *Patres nostri manducaverunt nos, & nos manducabimus vos.* Nos Peres nous ont mangés, & nous vous mangerons.

Sur un Athée.

¶ On a dit d'un Athée :

Mortuus est, quasi victurus post funera non sit,
Sic vixit tanquam non moriturus erat.

Cet impie en santé croit son corps éternel,
Mais il croit qu'à la mort son esprit est mortel.

Epitaphe du Chevalier Gozon.

¶ Les éloges les plus courts sont les plus beaux. Le Chevalier Gozon, qui extermina le Dragon qui désoloit l'Isle de Rhodes, devint ensuite Grand-Maître de l'Ordre ; on ne mit que ces deux mots sur son Tombeau :

Draconis extinctor.

L'exterminateur du Dragon.

¶ Ceux qui sont amoureux des jeux de mots, aimeront ce Quatrain, dont Madame de Fontange est le sujet : Sur Madame de Fontange.

Aminte va mourir, quel changement
étrange !
Son triste état est un puissant sermon,
Ses charmes, en vivant, la rendoient un
démon,
Ses vertus en mourant, de démon la font
Ange.

Pour moi j'aime mieux cette Epitaphe d'Hugon : Epitaphe.

Ci gît Hugues chargé d'années,
Qui mourut sans être éclairci
A quelle fin la destinée
L'avoit mis dans ce monde-ci.

Quam multi Hugones !

¶ Dans le tems qu'on instruisoit le Procès de M. Fouquet, Surintendant des Finances, il parut un Jetton ; au milieu du cartouche étoit un Ecureuil, tout autour trois Lezards, & une Couleuvre. On faisoit dire à l'Ecureuil : Sur M. Fouquet.

Quo me vertam, nescio.

Comment échaperai-je ?

M. Fouquet avoit un Ecureuil dans ses armes, M. de Louvois trois Lezards, M. Colbert une Couleuvre.

¶ Voici l'Epitaphe de Rabelais.

Epitaphe de Rabelais.

Pluton, Prince du noir Empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçoi aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous de quoi rire.

Sur la famine.

¶ La famine est fille de la guerre, & mere de la peste.

Sixte V. disoit, que deux choses étoient absolument nécessaires pour conserver les peuples dans l'obéïssance, le pain & le fer.

Sobrieté des Espagnols.

¶ Pour marquer la sobrieté des Espagnols, on dit qu'ils font la pierre philosophale avec les dents.

Pourquoi l'homme n'est point heureux.

¶ Le bonheur des hommes consiste dans les biens de l'ame, du corps, de la fortune. Des Théologiens mauvais, des Médecins ignorans, des Jurisconsultes subtils leur ravissent ces avantages.

Sur l'adversité.

¶ Bussy dit, Ma disgrace me fit perdre mes meilleurs amis, ou, pour mieux dire, elle me servit à les connoître, & m'apprit que l'adversité étoit la véritable borne de l'amitié.

¶ C'eſt le comble du bonheur que d'être heureux, & d'en être eſtimé digne. Pline le jeune. Sur la félicité.

Guſtave Adolfe diſoit, qu'il ne connoiſſoit point d'hommes plus heureux que ceux qui mouroient en faiſant leur métier; il faiſoit le ſien quand il perdit la vie.

Pline le jeune dit, que parmi les hommes, il n'en eſtimoit point de plus heureux que celui qui jouiſſoit d'une grande & ſolide réputation, & qui, ſûr des ſuffrages de la poſterité, goutoit par avance la gloire qu'elle lui deſtine.

C'eſt le bon uſage de la vie, & non pas la longueur, qui en fait la felicité, dit Seneque. Dans un autre endroit, il dit, que chacun peut rendre ſon deſtin heureux en l'agréant.

Un homme avoit épouſé deux méchantes femmes, la peine de ſa bigamie fut d'être condamné à vivre avec elles.

Caton diſoit, que s'il n'y avoit point de femme au monde, les hommes converſeroient avec les Dieux.

¶ Chriſtine, Reine de Suede, étant à la Cour de France, & voyant que les Dames en la ſaluant, la baiſoient, Trait de Chriſtine, Reine de Suede.

disoit : Quelle fureur ont ces Dames à me baiser ! Est-ce à cause que je ressemble à un homme ?

¶ Seneque dit, que la laideur des femmes est la meilleure preuve que nous ayons de leur chasteté.

Arlequin a copié cette pensée danc la Baguette de Vulcain ; quand il assure en montrant une femme laide qu'elle est sage, il dit :

J'en jurerois non pas sur sa parole,
Mais bien sur sa laideur.

La Bruyere a dit que lorsqu'une laide se fait aimer, c'est par des charmes plus puissans que ceux de la beauté. Alors un cœur ne sçauroit se déprendre.

¶ On a dit d'une femme qui étoit à cheval, en croupe derriere son mari :

Post equitem, sedet atra cura.

Le chagrin monte en croupe, & galope avec lui.

¶ Les Mahometans méprisent bien les femmes, puisqu'ils leur refusent l'entrée de leur Paradis, quoiqu'ils l'ayent ouvert au Belier qui fut sacrifié par Abraham, au lieu de son fils Isaac ;

Isaac ; à la Baleine qui avoit englouti Jonas ; à la Fourmi, à qui Salomon renvoie l'homme paresseux ; & au Perroquet de la Reine de Saba.

¶ Un homme qui avoit épousé une petite femme, disoit de deux maux il faut choisir le plus petit.

Boursaut, dans son Esope François, fait dire à Esope, qui parle de Colinette, femme de Pierrot Paysan.

> Pour un homme si grand, elle est un peu petite.

A quoi Pierrot répond :

> De méchante denrée, & de mince valeur,
> Tant moins que l'on en a, tant plus c'est le meilleur.

¶ La méchanceté d'une femme ne peut jamais servir d'excuse à celui qui la bat. S. Chrysostome dit : *Ultima ignominia est non uxoris quæ verberatur, sed viri qui verberat.* Un Mari bat-il sa femme, l'infamie, & la derniere infamie n'est pas pour elle, mais pour lui.

¶ Un ancien parlant de la femme, dit, que c'est la plus aimable de toutes les choses qui ne sont pas bonnes.

Heureux l'Epoux, heureux au dernier
point,
Le mari d'une belle femme,
Mais plus heureux qui n'en a point.

C'est à peu près la pensée de S. Paulin. *Miser est qui uxorem bonam perdit, miserior qui malam possidet, sed satis fecilior est, qui utramque non novit.* Malheureux celui qui perd une bonne femme, plus malheureux celui qui en possede une mauvaise. Heureux celui qui ne connoît ni l'une ni l'autre.

¶ Alphonse premier, Roi de Naples, disoit que le comble de la folie étoit de rechercher sa femme ; lorsqu'elle avoit quitté sa maison.

La Fontaine.

Entre la Veuve d'une année,
Et la Veuve d'une journée,
La difference est grande.

¶ Il est aussi difficile de fixer l'esprit des femmes, que de fixer le Mercure.

¶ Selon Martial, une femme pour être belle, ne doit être ni trop maigre, ni trop grasse.

Habere amicam, nolo Flacce lubricam.
Sed idem amicam nolo mille librarum.
Carnarius sum, pinguarius non sum.

Traduction.

Ne fois pas ma Philis avide du plaisir,
Si tu veux contenter mon amoureux désir.
Je ne te voudrois point, ou trop maigre
ou trop grasse,
J'aime la chair, & non une grossiere masse.

¶ Une femme d'esprit disoit, qu'elle rendoit grace à Dieu tous les jours de son esprit, & qu'elle le prioit de la préserver des sotises de son cœur.

¶ La plupart des femmes ne sont vertueuses que par un excès d'orgueil.

¶ La perfidie des femmes est le souverain remede de la jalousie.

¶ François Ogier, fameux Prédicateur, fit son Epitaphe : Epitaphe d'Ogier.

Ci gît qui n'eut jamais dessein,
De faire une fortune extrême,
Vivant, il fut son Medecin,
Mourant, l'héritier de soi-même.

¶ Pheron, Roi d'Egypte, étant devenu aveugle, demanda à l'Oracle un remede pour le guérir. Il lui ordonna l'urine d'une femme fidéle à son mari. Il essaya inutilement de celle de sa femme, & de toutes les femmes de son Royaume, ce qui l'obligea d'avoir recours aux Royaumes voisins, Rien n'est plus rare que la chasteté des femmes.

& après de grandes recherches, il trouva une femme qui le guérit. Il l'épousa, après avoir fait bruler la sienne. Elle ne fut pas chaste dans la suite. Le Roi lui demanda un jour pourquoi elle avoit été si fidéle à son premier mari? Elle répondit naïvement, que personne ne lui avoit jamais rien demandé.

Bon conseil de la Reine Elisabeth.

¶ La Reine Elisabeth disoit souvent au Comte d'Essex, Pour être long-tems mon favori, souvenez-vous que vous êtes mon sujet.

Sur les Flateurs.

¶ Tacite dit que les flateurs sont un genre d'ennemis bien redoutables, *pessimum inimicorum genus.*

¶ Gaston, Duc d'Orleans, vint le lundi de Pâques, avec l'Abbé de la Riviere, & le sieur Tubeuf, au Sermon de M. le Camus, Evêque de Bellay, qui avoit déja commencé. Dès que Gaston fut assis, le Prélat lui dit, Monseigneur, Dimanche dernier je prêchai le Triomphe de Jesus-Christ dans Jérusalem; Vendredi sa Mort; hier sa Résurrection; aujourd'hui je dois prêcher son pelerinage en Emaüs, avec deux de ses Disciples. J'ai vu, Monseigneur, Votre Altesse Royale dans tous ces états; je vous ai

vu triomphant en cette Ville, avec la Reine Marie de Medicis votre mere; je vous ai vu mort par deux Arrêts, par l'autorité du premier Ministre; je vous ai vu ressuscité, par la bonté du Roi votre frere; je vous vois aujourd'hui en pelerinage. D'où vient, Monseigneur, que les grands Princes se trouvent sujets à ces changemens, c'est qu'ils n'écoutent que des flateurs, & que la vérité n'entre dans leurs oreilles, que comme l'argent entre dans les coffres du Roi, un pour cent.

¶ Le meilleur office que puisse rendre un ami, c'est de ne pas donner à celui qu'il aime, plus de louanges qu'il n'en peut porter.

¶ Les flateurs sont semblables aux Courtisanes qui souhaitent toutes sortes de biens à leurs Amans, excepté la prudence & le jugement.

¶ Un Poëte François s'oublia, dans un ouvrage qu'il fit à la louange de Louis XIV. jusqu'à dire, *Si Dieu n'étoit pas Dieu, notre Roi le seroit.* Ce Monarque blâma fort l'aveuglement prodigieux de ce Poëte, & le ramena à la vérité, ennemie de l'exagération.

¶ Les Louanges, disoit Henri IV. seroient d'un grand prix, si elles nous Sur les louanges.

donnoient les perfections qui nous manquent.

¶ On a dit que les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Portrait du regne de Henri IV.

¶ Les applications heureuses de l'Ecriture sainte, dans des éloges Chrétiens, leur donnent un merveilleux relief. On a dit au Roi Henri IV. que le commencement de son régne, qui avoit été troublé par des guerres, avoit été semblable à celui de David; que le milieu, par la sagesse de ses Loix, & la douceur de son Gouvernement, retraçoit le regne de Salomon; & que sa fin déplorable rappelloit celle de Josias.

Sur la fortune.

¶ Il faut un esprit superieur pour soutenir dignement une fortune extraordinaire.

¶ La fortune ne peut pas ôter ce qu'elle ne nous peut pas donner; ainsi, en nous dépouillant de nos biens, elle est obligée de nous laisser les dons de l'esprit & du cœur.

¶ Les Dieux, en laissant la disposition des biens à la fortune, l'ont chargée d'ôter d'une main ce qu'elle donne de l'autre.

¶ La fortune est une Lune, qui s'é-

éclipſe en un moment, quand elle eſt dans ſon plein.

¶ Seneque dit de Caton, qu'il vécut heureux ſans l'aide de la fortune, & qu'il mourut content, malgré elle.

¶ La Bruyere a dit, qu'il n'y avoit que deux manieres de s'élever, ou par ſa propre induſtrie, ou par l'imbecillité des autres. Il y en a encore une troiſiéme qui participe aux deux autres.

¶ La fortune, dit Seneque, ne ſçauroit mieux décrier ſes faveurs, qu'en les accordant à ceux qui ne les méritent pas.

¶ Charles V. diſoit, au ſujet des avantages que la fortune faiſoit à Henri ſecond ſon ennemi, Qu'elle reſſembloit aux femmes qui préferoient les jeunes gens aux vieillards.

¶ Mairet a mis en œuvre cette penſée dans ſa Sophoniſbe. Il fait dire à Siphax :

Ah ! Philon, ſouviens-toi que la Fortune eſt femme,
Et que de quelque ardeur que Siphax la reclame,
Elle eſt pour Maſſiniſſe, & qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur, qu'un autre déja vieux.

¶ Trois dons de la fortune, les richesses, les plaisirs, les honneurs; ainsi nous la recherchons, entraînés par trois passions, l'avarice, l'intemperance, l'orgueil.

¶ La fortune vend cher aux empressés, ce qu'elle donne à ceux qui l'attendent patiemment. Boëce dit que rien ne fait mieux sentir les rigueurs de l'adversité, que le souvenir d'une prosperité brillante.

Sur les miserables. ¶ Permettons aux miserables de nous exposer leurs besoins, puisque nous ne songeons pas à eux dans notre abondance.

Trait sublime de Felicien. ¶ Felicien, en parlant de ces anciens Consuls de Rome qu'on prenoit à la charrue, & qui vivoient d'une maniere si frugale, dit excellemment: Alors la pauvreté des Magistrats rendoit la Republique fort riche; maintenant leur opulence rend la République fort pauvre.

Trait d'un Seigneur Anglois. ¶ Un Seigneur Anglois disoit à ses amis qui venoient manger avec lui, sans l'avertir, Puisque vous me surprenez, vous mangerez avec moi; si vous m'aviez averti, j'aurois mangé avec vous. Il vouloit dire: Puisque vous me surprenez, vous aurez mon

ordinaire ; si vous m'eussiez averti, il y auroit eu de l'extraordinaire.

¶ Un grand cœur est plus touché des avantages qu'on lui souhaite, que des dons qu'on lui fait. Marque d'un grand cœur.

¶ La gloire est la maladie des ames les plus saines, le commun des hommes agit par intérêt, ou par plaisir ; les ames superieures agissent par le motif de la gloire. Sur la gloire.

Corneille a dit :

A vaincre sans péril : on triomphe sans gloire.

C'est la pensée d'un Poëte Latin.

Gloria si dulcis studeas virtute parare,
Quo labor est major, gloria major erit.

¶ La gloire est plus grande de résister aux appas de la volupté, qu'aux atteintes de la mort.

¶ La gloire que nos Ancêtres nous ont donnée, est un héritage, dont le seul mérite nous peut donner la possession.

¶ La vertu qui fait des envieux, en attire bien davantage quand la gloire la suit.

¶ Il n'y a rien de plus extraordinaire que de sçavoir jouir tranquillement de la gloire qu'on a acquise.

¶ On dit, que dans toutes les armées on trouve des François. Et Plaute a dit dans son tems :

Nullum bellum sine milite Gallo.

Rien ne prouve mieux combien nôtre Nation est belliqueuse.

¶ C'est le Cardinal de Richelieu qui a fait mettre sur les canons, *Ratio ultima Regum.* C'est la derniere raison des Rois.

¶ Henri IV. disoit que les grands hommes étoient toujours les derniers à conseiller la guerre, quoiqu'ils fussent les premiers à l'exécuter.

¶ Quand les Soldats ont une extrême envie de combattre, le Général ne doit pas laisser morfondre cette ardeur, qui est presque toujours un présage de la victoire.

¶ Il n'y a point de plus puissant aiguillon pour combattre que la nécessité de vaincre, ou de mourir.

¶ On ne doit entreprendre la guerre, dit Ciceron, que dans la vue d'établir une paix constante.

¶ Un Poëte a dit :

Non minor est virtus quàm quærere, parta tueri.

Conquerir, conserver, la gloire en est égale.

¶ Dans le tems des guerres du Duc de Bourgogne, contre la Maison d'Orleans, le Duc de Bourgogne parlant à un Parisien, lui dit : Nous autres Princes du Sang Royal, nous nous irritons quand il nous plaît ; & quand nous voulons, nous faisons la paix. Un Bourguignon, qui entendit ce discours, dit : C'est une grande folie de se tuer pour des Princes qui s'accordent quand ils veulent.

¶ En France on a toujours aimé le rouge. Martial dit : Couleur que les François aiment.

Roma magis fuscis vestitur Gallia rufis,
Et placet hic pueris, militibusque color.

¶ Pour fixer les modes, il faudroit fixer l'imagination des Dames. Sur les modes.

¶ A la prise de Niort, un paralytique sauta de son lit, tout transporté de peur, il se sauva, & guérit. Il vécut encore douze ans après. D'Aubigné Effet de la peur.

Reproche d'Apelles à Alexandre.

¶ Apelles ayant peint Alexandre à cheval, fut surpris, en voyant que son Tableau n'arrachoit aucunes louanges de ce Prince. Un cheval qui passoit dans le lieu où cette Peinture étoit exposée, hennit, en voyant la figure de l'animal qui lui ressembloit. Seigneur, dit Apelles à Alexandre, ce cheval se connoît mieux en peinture que vous. *Ælian lib. 3. cap. 3.*

Occupation de l'homme.

¶ La Bruyere a dit, que l'homme emploie une grande partie de sa vie à rendre l'autre miserable. Il devoit dire, l'homme occupé de ses plaisirs, ou entraîné par des passions déréglées.

Epigramme.

¶ Les honneurs forcent l'ascendant,
Cosme étoit civil, accostable,
Généreux, franc, & véritable,
Mais on le fit Surintendant.

Maximes.

¶ Le plus court chemin de la réputation, c'est celui du mérite.

¶ On connoît les hommes au discours, comme le métal au son.

¶ Il est de certaines gens comme de quelques tableaux, qu'il ne faut pas examiner de trop près pour les estimer, il faut les considerer dans leur point de vue.

¶ Germanicus se déguisoit ordinairement en faisant le tour de son camp, pour entendre les discours de ses Soldats. Tacite dit qu'il jouissoit par-là de sa réputation, *fruebatur famâ suâ*; parce que ses vertus éclatantes obligeoient les Officiers & les Soldats à le louer extraordinairement. Belle expression de Tacite.

¶ On ne peut avoir bonne opinion de ceux qui négligent leur réputation, & qui se contentent du témoignage de leur conscience, ils sont dans l'erreur. *Sed fama vigilare juvat.* Ovide. Sur la réputation.

¶ On a dit du Maréchal de Turenne, qu'il avoit fait honneur à l'homme. Voilà le plus bel éloge que l'on puisse donner. Bel éloge de M de Turenne.

Epigramme. De Caily.

De ce lieu Philemon partit à demi nu,
Bien suivi, bien couvert, le voilà revenu,
Je ne le connois point dans cette pompe extrême.
Hé! Qui ne l'auroit méconnu?
Il se méconnoît bien lui-même.

¶ Cornelius Nepos dit, *Sua cuique fortuna fingit mores.* Nos mœurs sont ajustées à notre fortune.

¶ Une misere honnête doit être préférée à une prosperité honteuse.

¶ La réputation est une espéce de tribut qu'on peut légitimement retirer de ses bonnes actions.

¶ Le sanctuaire de l'honneur, de la réputation, de la vertu, semble être établi dans les Republiques, & dans les Pays où l'on peut prononcer le mot de Patrie. A Rome, à Athenes, à Lacedemone, l'honneur payoit seul les services les plus signalés. Une Couronne de chêne, de laurier, une Statue, un éloge, étoient une récompense d'une bataille gagnée, d'une Ville prise, d'un Royaume conquis.

Fausse humilité.

¶ L'humilité n'est pas toujours une vertu, c'est quelquefois une subtilité de l'amour propre, pour cacher des desseins ambitieux.

Sur l'hypocrisie.

¶ L'hypocrisie est le fard des vertus.

¶ L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

¶ L'hypocrisie est la Reine des vices, elle les tient sous sa puissance.

Sur les jeunes gens.

¶ Examinez les jeunes gens, on y trouve deux caracteres fort communs, ou une timidité niaise, qui les empêche de desserrer les dents, ou une présomption audacieuse, qui les fait décider de tout hardiment. L'une & l'autre est blâmable, mais on a moins de

peine à souffrir le taciturne que le fanfaron.

¶ Eginard Secretaire de l'Empereur Charlemagne, osa lever les yeux sur Imma fille de cet Empereur, il fut assez heureux pour lui inspirer la même passion qu'il ressentoit. Il se glissa la nuit dans la chambre de cette Princesse conduit par l'Amour, qui fit goûter à ces Amans les plaisirs les plus doux. Après cette Scéne amoureuse, l'Acteur devoit se dérober à la vigilance de Charlemagne. Il étoit obligé de traverser une cour pour se rendre à son appartement. La neige qui étoit tombée toute la nuit, auroit fait voir des impressions de ses pas qui auroient découvert son entreprise. La Princesse s'offrit de porter son Amant sur son dos, en franchissant cette cour, ses vestiges ne laissoient aucun soupçon. L'Empereur s'étant levé la nuit, & ayant ouvert sa fenêtre, apperçut, au clair de la Lune, ces deux Amans dans cette attitude. Il admira l'excès de l'amour de la Princesse; il en fut pourtant indigné. Des sentimens opposés s'éleverent dans son cœur, il se détermina à la fin à prendre le parti de dissimuler.

Grande moderation de Charlemagne.

Eginard, appréhendant que son amour ne le trahît, demanda à Charlemagne la permission de se retirer. L'Empereur le retint quelque tems, il lui marqua pourtant le jour qu'il lui accorderoit sa demande. Le terme approchoit, Charlemagne assembla son Conseil, à qui il demanda son avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec ce téméraire, qui l'avoit deshonoré. Les opinions furent partagées, les uns conseilloient la vengeance, les autres opinerent qu'il falloit ensevelir cet affront dans le silence, parce que l'honneur de l'Empereur devoit l'emporter sur l'obligation de punir le crime. Non-seulement Charlemagne passa à l'avis le plus doux, mais ayant fait entrer Eginard dans le Conseil, il lui dit : Je vous donne la Princesse ma fille, qui vous a porté sur son dos avec tant de bonté, pour empêcher que je ne pusse découvrir les voies de l'amour criminel que vous aviez pour elle. Ce mariage que je dois à mon honneur, vous sauve la peine de votre crime.

Sur la science. ¶ L'esprit s'use, les sciences sont des alimens qui le nourrissent, & le consument.

¶ Alphonse, Roi d'Arragon, appelloit un Riche ignorant, la Toison d'or. Sur l'ignorance.

¶ L'ignorance est la mere de l'admiration, de l'erreur, du scrupule, de la superstition, de la prévention.

¶ Le vulgaire est le grand disciple de l'ignorance.

¶ M. de Fontenelle a dit que la nature agit avec beaucoup de régle, mais que nous ne jugeons pas comme elle agit. Les ressorts de ses opérations se dérobent aux Philosophes les plus pénétrans. Sur la nature.

¶ Un Sage disoit, qu'il aimoit mieux être un innocent condamné, qu'un coupable justifié. Sur l'innocent accusé.

Si Jupiter laissoit périr un innocent,
Il seroit criminel, ou seroit impuissant.

¶ Les Juges de l'Aréopage se trouvant embarrassés dans une cause qu'ils ne pouvoient déveloper, ordonnerent que les Parties en viendroient à cent ans. Jugement de l'Areopage.

¶ Demetrius ayant remis au lendemain la cause d'une femme, elle lui dit : Vous ne devriez donc pas être Roi aujourd'hui. Traits hardis.

¶ Jean III. Roi de Portugal, étant au pied de l'Autel pour communier, un Gentilhomme dit tout haut, Je suspens la Communion, jusqu'à ce que le Roi m'ait entendu, & fait justice. Ce bon Prince ne communia point, qu'il n'eût satisfait ce Gentilhomme. On ne sçait ce qu'on doit le plus admirer, ou la hardiesse du Gentilhomme, ou la bonté du Roi.

Beau trait des Arabes.

¶ Les Arabes disent, qu'un Fleuve sans eau, est l'emblême d'un Monarque sans justice.

Beau sentiment de Philippe II.

¶ Philippe II. dit au Docteur Velasque, Conseiller d'Etat, J'entens que dans toutes les affaires douteuses où je serai Partie, vous décidiez toujours contre moi. Voilà un sentiment digne d'un grand Roi.

Sur les Procès.

¶ Héraclite, après avoir plaidé pour défendre son héritage qu'on lui disputoit, dit aux Juges: Je ne vous fais aucune priere en ma faveur, parce que vous avez plus d'intérêt que moi à rendre une Sentence juste. *Diogenes Laërce.*

¶ Un Proverbe Espagnol dit, que les Juifs se ruinent aux solemnités de leurs Pâques, les Maures & les Mahométans aux somptuosités de leurs

Noces, & les Chrétiens dans la poursuite de leurs Procès.

¶ Caton le Censeur fit paver le Barreau de cailloux pointus, afin qu'on eut de la peine à s'y tenir.

¶Tel qui dans son besoin n'a volé qu'un écu, Juste Satyre.
Sert d'exemple à toute une Ville.
Et l'on vit en repos quand on est convaincu
D'en avoir pris plus de cent mille.

¶ Plus on laisse de biens à ses héritiers, moins on est regreté d'eux.

¶ Louis XI. disoit, que nous aimons plus ceux qui nous sont obligés, que ceux à qui nous sommes redevables. Bon mot de Louis XI.

¶ Ovide dit qu'il y a de la sensualité à reprocher à un ingrat son indignité. Sur les Ingrats.

Est aliqua ingrato meritum exprobrare voluptas.

¶ Il y a de l'ingratitude à remercier sans témoins.

¶ Faire du bien à un ingrat, est une vraie générosité.

¶ Personne n'a jamais reçu tant de graces d'un homme, que Brutus de César, & personne n'a poussé si loin

l'ingratitude ; puisqu'il se mit à la tête des Conjurés pour l'assassiner en plein Sénat. On voit chez le grand Duc de Florence la Tête de Brutus, de la façon de Michel l'Ange, qu'il n'acheva pas, les Vers suivans en expliquent la raison.

Dum Bruti effigiem Sculptor de marmore fingit,
In mentem sceleris venit & abstinuit.

Ce Sculpteur finiroit de Brutus l'Effigie,
Mais il rendroit au crime une seconde vie.

¶ M. de la Chastre, dans ses Mémoires, dit, que rien n'embarrasse tant un ingrat, que la présence de son bienfacteur ; parce que c'est un reproche muet qu'elle lui fait de son ingratitude.

Sur les Loix.

¶ Il est dangereux de changer les Loix ; les Athéniens ayant gravé les leurs sur du marbre, les appelloient des Tables éternelles.

¶ Titelive dit, que la force des Loix est au-dessus de celle des hommes.

Lis genuit Leges, Legum Lis filia, vivi,
Non sine Lite solet, nec sine Lege potest.

Le Procès & la Loi s'engendrent tour à tour,
On ne peut s'en passer dans ce mortel séjour.

¶ L'Alcoran est appellée Loi de glaive, parce que Mahomet défendit qu'on disputât sur aucun point, sinon avec le tranchant de l'épée.

¶ Louis XI. fut l'Auteur de la Loi qui condamne à mort ceux qui ne révélent point les crimes de Lese-Majesté, dont ils sont les confidens. M. de Thou éprouva la sévérité de cette Loi. La mort de ce Magistrat fut le sujet de ce distique de Grotius,

O Legum subtile nefas quibus inter amicos;
Nolle fidem frustra prodere proditio est.

Un ami scrupuleux ne veut trahir sa foi,
La Loi le juge traître, ô criminelle Loi!

¶ Procope dit sur la venalité des Charges, qu'il y a des gens qui donnent leur bien, pour acheter la permission de voler celui des autres. Sur la venalité des Charges.

¶ Le Mariage est un Port, mais il arrive souvent qu'on y fait naufrage. Sur le Mariage.

¶ Pour vivre en paix dans le Mariage, il faut que l'homme soit sourd,

& la femme aveugle. C'est la pensée d'Alphonse Roi d'Arragon.

¶ Elisabeth Reine d'Angleterre, refusa trois Rois pour époux, pressée par ses Sujets de se marier, ou de se nommer un successeur; elle répondit qu'elle étoit trop vieille pour se marier, & trop jeune pour faire son testament.

¶ Un homme de cinquante ans ne voulut pas épouser une fille de trente ans, parceque, dit-il, elle est encore trop jeune pour moi : mais dans dix ans, comme le tems fait plus vieillir les femmes que les hommes, elle ne sera plus trop jeune.

¶ Les choses ne passent point de l'imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. *Fontenelle.*

¶ On disoit d'un homme de condition qui s'étoit marié par inclination : Depuis qu'il est marié, il ne couche plus avec Madame sa femme.

¶ On conseilloit à un pere de ne pas marier son fils sitôt; & on lui disoit qu'il falloit attendre qu'il fût plus sage. Il répondit, Vous vous trompez; car si mon fil, devient sage, il ne se mariera jamais.

¶ Les cinq maris de la belle Heléne furent Thesée, Menelas, Pâris, Deiphobe, Achille. Elle fut pendue dans l'Isle de Rhodes, par les servantes de Polipe. Il mourut 826000. Grecs, & 676000. Troyens dans la guerre dont elle fut cause.

Tout homme qui par le veuvage,
Dans un second Hymen est prêt à s'engager,
C'est un Pilote en mer qui s'expose au danger,
Au sortir d'un cruel naufrage.

¶ A Ternate, Capitale des Moluques, le Magistrat attentif à la propagation, a établi un Valet de Ville, qui, à cinq heures du matin, se proméne, en invitant les gens mariés à remplir la principale fin du Mariage; il a des instrumens qui résonnent fort haut, & il chante cette chanson.

Messieurs les Maris, courage,
Réveillez-vous, & pensez
Aux devoirs du mariage,
C'est assez dormir, assez:
Donnez des Citoyens à la chere Patrie;
Le Magistrat vous en prie.



Il est cinq heures, l'aurore;

Déja peut s'appercevoir,
Pourtant vous dormez encore ;
Certes il vous fait beau voir ;
Donnez des Citoyens à la chere Patrie ;
Le Magistrat vous en prie.

Sentence.

¶ Qui fait ses affaires par Procureur, va à la fin à l'Hôpital en personne. Les Prédicateurs disent, que celui qui veut aller en Paradis par Procureur, va en Enfer en personne.

Origine du salut qu'on fait à celui qui éternue.

¶ Les anciens Païens saluoient ceux qui éternuoient, en disant : Jupiter vous assiste ; parce que le cerveau d'où vient l'éternument, étoit consacré à Jupiter. L'an 591. sous le Pontificat de Gregoire I. il y eut une maladie populaire, dont ceux qui étoient atteints, mouroient en éternuant ; on prit la coutume de dire à ceux qui avoient cette espéce de convulsion du cerveau, Dieu vous assiste.

Sur la Médecine.

¶ La Médecine est définie un Art bien long pour une vie bien courte.

¶ Un célébre Partisan mourut dans les formes, c'est-à-dire qu'il éprouva les remédes de la Faculté, il étoit toujours entouré de Médecins ; comme il étoit jeune, on étoit surpris de sa mort, un Plaisant dit, *Mirum fuisset*

inter

inter Carnifices furem non potuisse mori. Il auroit été bien étrange, que tant de Bourreaux n'eussent pu ôter la vie à un voleur.

¶ Un Ancien a dit, que le monde étoit un Hôpital rempli de malades d'esprit, qui sont dans le délire; chacun a sa folie.

¶ Les Médecins ordonnent comme Juges ce qui leur plaît, le malade est dans son lit comme un criminel sur la sellette qui attend l'Arrêt de sa condamnation.

¶ S. Jerôme dit: Si tout l'argent que vous avez donné aux Médecins mal-à-propos, vous l'eussiez répandu sur les pauvres, le véritable Médecin vous auroit guéri.

¶ Despréaux dit en parlant de Guenaut le Médecin:

Guenaut sur son cheval en passant m'éclabousse.

¶ Furetiere raconte que ce Médecin étant sur sa mule, se trouva engagé dans un embarras de charrettes. Un Charretier qui le reconnut, dit à son camarade: Laissons passer ce Médecin qui nous a fait la grace de tuer le Cardinal Mazarin.

¶ Horace dit que la fidélité & la

promptitude à profiter des occasions qui échapent dans un moment, sont deux grandes qualités dans un Médecin dont dépend tout le succès de cet Art.

Medicus multum celer atque fidelis.

¶ La Médecine n'a été introduite à Rome que 600. ans après sa fondation, & en France long-tems après la troisiéme race de nos Rois.

¶ Thomas Morus dit que les Médecins & les Théologiens sont souvent ceux qui croient le moins à la Médecine & à la Religion, & que par leur conduite ils décrient leur profession.

¶ Ce célébre Chancelier d'Angleterre dit, que tous les hommes seroient sauvés, s'ils aimoient autant Dieu qu'ils aiment les femmes.

¶ Il y a de certains remédes plus cruels que la maladie même.

¶ Un Médecin définit la Médecine l'art de deviner.

¶ Le Poëte Regnier dit :

Sans la Médecine dans le monde,
Comment pourroit-on s'y tourner?



Galien enrichit, Justinien honore,
Le premier fait des patiens;
Le second veut des cliens.

On fit cette Epitaphe sur un homme qui aimoit les remédes.

Je me trouvois bien, mais pour vouloir me trouver mieux, je me trouve à présent ici.

Stavo ben, ma per star meglio, sto qui.

¶ Les Anciens n'avoient point d'Accoucheurs, ce qui causoit la mort de plusieurs femmes dans l'accouchement, leur pudeur les empêchoit d'avoir recours aux Médecins, & par la Loi des Athéniens il étoit défendu aux femmes de se mêler de Médecine. Agdonice se sentant de l'inclination pour cette Science, l'apprit; elle se déguisoit en homme, alloit trouver les femmes qui étoient en travail d'enfant, & les accouchoit après leur avoir fait connoître son sexe. Les Médecins qui s'apperçurent qu'Agdonice leur déroboit leurs pratiques, accuserent ce nouveau Médecin d'un mauvais commerce avec les femmes qui l'appelloient sous prétexte d'accouchement. Agdonice prouva son innocence devant les Aréopagites. Alors les Médecins se retrancherent sur la Loi, qui défendoit aux femmes d'exercer la Médecine, les Dames Athéniennes firent réformer la Loi.

Belle action de Philippe II.

¶ Les Etats de Castille ayant accordé à Philippe II. un certain tribut, un Avocat déclama publiquement contre la personne & le gouvernement de ce Prince ; on le mit en prison. Philippe lui rendit sa liberté : C'est un fou, dit-il, puisqu'il parle mal d'un Prince qu'il ne connoît point, & qui ne lui a fait aucun mal.

¶ Platon conseille de ne point se brouiller avec les Poëtes, si l'on est jaloux de sa réputation, les traits qu'ils lancent se gravent dans les esprits parce qu'ils sont aiguisés par la vivacité de la Poësie.

¶ A Rome, dans la place Navone, on voit la statue de Pasquin si célébre par ses Satyres. Pasquin étoit un Savetier, dans la boutique duquel les fainéans s'assembloient pour entendre les railleries piquantes qu'il faisoit de tout le monde. On attache la nuit à la statue de Pasquin des Satyres contre ceux dont on n'ose médire ouvertement. On lit ces Vers au bas de la statue :

Pasquinus eram, nunc lapis,
Forsan apis quia pungo,
Dii tibi culeum, si spernis aculeum.
Etiam mellibus ungo, veritas dat favos;
Et felle pungo, si sapis.

Audi lapidem,
Magis lepidum quàm lividum,
Fruere salibus insulse
Ut bene sapias.

¶ Détromper un homme préoccupé de son mérite, c'est lui rendre un aussi mauvais office que celui qu'on rendit en guérissant ce fou d'Athénes, qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le Port de Pirée, étoient à lui. On lui ôta tous ses plaisirs. Juste comparaison.

¶ La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures d'un tableau, elles lui donnent de la force & du relief. Sentences choisies.

¶ L'esprit se fait toujours rechercher, la beauté s'use, on se lasse à la fin de regarder de belles couleurs : mais on ne se lasse jamais d'entendre dire de belles choses.

¶ Pour rendre l'autorité de longue durée, il en faut user avec moderation.

¶ On a dit avec raison que la fortune cesseroit d'être ce qu'elle est, que les Cours seroient désertes, que les Rois seroient bien embarrassés de leurs graces, si les hommes avoient de la modération.

Fermeté de Marc & de Louis XIV.

¶ Marc-Aurele dit à ses amis qui pleuroient voyant que sa fin approchoit : Pourquoi pleurez-vous sur moi seul ? Que ne pleurez-vous sur tout le genre humain, qui est réduit à la même necessité ? C'est à peu près ce que dit Louis XIV. au lit de la mort à la Princesse de Conty sa fille qui pleuroit : Avez-vous cru, lui dit ce Monarque, que j'étois immortel ?

Sur la mort.

¶ La mort quelque effroyable qu'elle soit, a des amans, puisqu'il y a des malheureux qui la souhaitent. *Seneque.*

Estime qui voudra la mort épouvantable,
Et la fasse l'horreur de tous les animaux ;
Pour moi je la tiens pour le point desirable,
Où commencent nos biens, & finissent nos maux.



Tout mortel de la mort doit être la victime,
Nous naissons tous pour courir au trépas,
Vouloir mourir, c'est faire un crime,
Et c'en est un aussi de ne le vouloir pas.

Beau trait.

¶ Nous sommes tous de bonne maison, quand celle où nous logeons a la vertu pour enseigne.

Bon mot de Sixte V.

¶ Sixte V. disoit par dérision : Je suis d'une maison éclatante, puisque

celle de mon pere, faute de couverture, étoit de toutes parts éclairée par le Soleil.

¶ La Noblesse est fille de la Vertu mais la fille a étouffé la mere.

Quand les Rois & les Souverains
Seroient tes peres, tes parreins,
Si la vertu n'est pas ta mere,
Nargue de toi, Noblesse fiere.

¶ Il faut que la Noblesse la plus ancienne ait commencé. Un Poëte a dit :

Majorum quisquis primus fuit ille suorum,
Aut pastor fuit, aut illud quod dicere nolo.

La Noblesse en sa source exerce ma satyre,
C'est toujours un berger, ou je n'ose le dire.

¶ Les Rois ont beau se conserver le droit de faire des Nobles, ils n'en donnent que le titre ; c'est à celui qui le porte de le justifier, s'il veut que la voix publique l'approuve. Il n'est rien de plus noble que la qualité d'honnête-homme, ce titre est beaucoup plus glorieux que tous ceux que la fortune peut donner.

¶ François I. demanda à Castelanus, bel esprit, s'il étoit Gentilhomme ; il répondit : Sire, Votre Majesté

sçait qu'ils étoient trois dans l'arche de Noé, je ne sçais duquel je suis descendu. Cette réponse lui valut l'Evêché d'Orleans.

¶ Vingt ans de belles actions ne peuvent faire un Noble, & vingt ans de concussion en font mille.

¶ La plupart des Maisons en France se font par le négoce, ou par l'usure; elles se maintiennent par la robe, & se ruinent par l'épée.

Sur l'oisiveté.

¶ Un homme oisif doit être regardé comme un malade, il faut qu'il le soit d'esprit & de corps. Despréaux dit:

Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.

¶ S. Augustin dit que l'oisiveté est la sepulture d'un homme vivant.

¶ L'homme oisif, dit Erasme, est une peste dans une ville.

Adam Normand.

¶ Tu veux avec empressement
Sçavoir de quel pays étoit le premier homme:
Puisqu'il aima si fort la pomme,
Il étoit sans doute Normand.

Sur les Muses.

¶ Les Muses ne sont vierges que parce qu'elles sont gueuses, & ne trouvent point à se marier.

¶ Juvenal dit de la pauvreté : Sur la pauvreté.

Nil habet infelix paupertas duriùs in se
Quàm quod ridiculos homines facit.

Desſpréaux a dit :

L'or même à la laideur donne un teint de beauté,
Et tout devient affreux avec la pauvreté.

¶ Il n'y a point de misére plus grande que celle qui a été précedée de la proſpérité.

¶ Louis XI. apprenant que Nicolas Rollin Chancelier du Duc de Bourgogne, avoit fondé un Hôpital magnifique, dit, Il eſt juſte que ce Chancelier qui a fait plusieurs pauvres, faſſe un Hôpital pour les loger & les nourrir.

¶ Les Royaumes ont leurs élemens, le peuple eſt comme la terre qui fournit aux neceſſités de la vie, le Clergé eſt comme l'eau qui tempere les paſſions, le Corps de la Juſtice eſt comme l'air qui purge les mauvaiſes humeurs de l'Etat, & la Nobleſſe eſt comme le feu qui fortifie les membres. Les quatre Elemens d'un Royaume.

¶ *Salus populi ſuprema lex eſto.* Les Magiſtrats ne peuvent être trop pénétrés de cette maxime, puiſque le Belle maxime.

bien public doit être leur unique objet.

Sur le peuple.

¶ Theodose, dit S. Ambroise, aimoit mieux se plaindre de ses sujets comme leur pere, que de les punir comme juge.

¶ Les peuples ne peuvent souffrir ni une extrême licence, ni une extrême servitude.

Le vulgaire a le goût en tout trop partial,
Sur le vrai, sur le faux, sur le bien, sur le mal.

¶ Le peuple a besoin d'être nourri d'une haine aveugle & machinale contre les ennemis de l'Etat.

Le peuple dans le vrai se trompe fort souvent,
Et comme un tourbillon se porte au gré du vent.

Sur les plaisirs.

¶ C'est être malheureux que de ne l'être jamais, les plaisirs nous laissent, aussi-bien que les peines.

Negligez les plaisirs funestes aux humains,
La douleur qui les suit apprend qu'ils sont bien vains.

¶ Salomon & Job ont connu parfaitement la misere de l'homme, &

en ont le mieux parlé, l'un le plus heureux des hommes, & l'autre le plus malheureux; l'un connoissant la vanité des plaisirs par l'expérience, & l'autre la réalité des maux par la même voie.

¶ M. de Fontenelle dit fort spirituellement, que les plaisirs ne sont pas assez solides pour qu'on les approfondisse, il ne faut que les effleurer; ils ressemblent, continue-t-il, à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir legerement sans y arrêter jamais le pied.

¶ La discrétion est l'ame de la politique.

¶ La dissimulation des anciennes injures n'est qu'une appréhension des nouvelles. Sentences.

¶ Guy Patin disoit que la Cour étoit une mauvaise hotellerie pour un homme de probité.

Maxime pour vivre à la Cour.

¶ En suivant le conseil que la raison inspire;
Voir, écouter beaucoup, agir & ne rien dire.

¶ Artaxercès Roi de Perse, disoit qu'il étoit d'un grand cœur de recevoir de petits présens d'une main, & en faire de grands de l'autre.

F vj

¶ Tous les hommes ne ſont pas capables de ſe laiſſer gagner par les charmes de la parole, mais tous les hommes ſont capables de ſe laiſſer vaincre par l'éloquence des preuves. Ainſi un diſcours eſt véritablement éloquent, non lorſque l'éclat des paroles rejaillit ſur les choſes; mais lorſque l'éclat des choſes rejaillit ſur les paroles.

¶ On mit ſur la porte d'un Juge.

Qui majora dabit munera victor erit.

Crois-moi l'art de donner eſt un préſent des Cieux,
Puiſqu'il ſçait captiver les hommes & les Dieux.

Les Etrennes ſont fort anciennes.

¶ Les Etrennes ſe faiſoient autrefois le premier jour de l'an, témoin ces Vers d'Ovide :

At cur læta tuis dicuntur verba calendis
Et damus, alternas accipimuſque preces.

Sentences.

¶ Le cœur vuide de crime en l'homme eſt un renfort.
Qui de la calomnie anéantit l'effort.

¶ Le teſtament de l'homme n'eſt pas toujours un tableau de ſes mœurs; car pluſieurs perſonnes en mourant

paroissent plus honnêtes gens qu'ils n'ont été pendant leur vie.

> Envain de tes ayeux tu rappelles l'histoire,
> C'est de ta probité que doit naître ta gloire.

¶ Tite-Live dit : *Unum virum plus esse quàm Consulem.* La probité donne plus de relief à un homme que la dignité & le caractére.

On venoit à Rome des colomnes d'Hercule exprès, c'est le Gibraltar qu'on appelloit alors les extrêmités du monde, pour voir Tite-Live, & après l'avoir vu, on s'en retournoit sans témoigner la moindre curiosité pour le reste ; comme si avoir vu ce grand homme, c'étoit avoir vu ce que cette Maitresse du monde renfermoit de plus rare & de plus précieux.

¶ L'art le plus à la mode est celui de se masquer.

¶ La pudeur est un fard innocent, il n'y a point de visage, quelque agréable qu'il puisse être, qui ne reçoive un nouvel éclat de la rougeur quia ccompagne la pudeur. Sur la pudeur.

¶ La pudeur a été de tout tems le

partage des femmes, c'eſt un ſecours que Dieu leur a donné pour ſoutenir leur foibleſſe, qui eſt peut-être plus grande que celle des hommes; mais aujourd'hui il ſemble qu'elles veulent ſecouer ce joug, elles ſont plus libres, plus hardies, plus entreprenantes que les hommes qui gardent encore quelques meſures, & qui ſont obligés de ſe tenir en garde contre certaines femmes. Il ſemble qu'à Paris on ait décidé que la pudeur n'étoit plus qu'une vertu provinciale.

¶ Les Romains éleverent deux Temples à la pudeur; le premier qui étoit très-ancien, étoit conſacré à la pudicité patricienne, ou de Nobles Romaines; le dernier à la pudicité plebeienne ou populaire, qui avoit été bâti par Virginie, à laquelle les Dames Romaines ne vouloient pas accorder l'entrée de leur Temple, parce qu'elle s'étoit méſalliée. C'eſt à cette occaſion que Properce a fait les Vers ſuivans:

Templa pudicitiæ quid opus ſtatuiſſe puellis,
Si cuivis nuptæ quodlibet eſſe licet.

Pourquoi bâtiſſez-vous un Temple à la
pudeur,

Quand l'Hymen qui la blesse est toujours en vigueur ?

¶ Les Dieux ayant chassé la pudeur des Cieux, elle vint sur la terre; elle se refugia dans le cœur du sexe, l'amour lui déclara la guerre & la bannit de cet asyle, elle resta dans le cœur des petites filles, dont elle sort dès qu'elles approchent de douze ans.

Pause prophétique.

¶ Aux obseques de Sixte V. le Cardinal qui faisoit la fonction de Soudiacre en chantant l'Epître, après avoir dit, *Fratres, nolumus vos*, fit une longue pause, comme s'il eût voulu dire qu'on ne vouloit plus de Moines Papes. Depuis ce tems-là on n'a plus vu de Religieux devenir Papes jusqu'à Benoît XIII.

Des Papes qui éludent les graces qu'on leur demande.

¶ Les Allemands ayant demandé à Jules II. Pape, que lorsque la Saint Martin se trouveroit un jour maigre, il leur fût permis de faire gras. Le saint Pere ne voulant pas leur refuser absolument cette grace, la leur accorda, à condition qu'ils ne boiroient point de vin ce jour-là, lorsqu'il tomberoit dans un jour maigre.

¶ Les Limousins demanderent à un Pape qui étoit de leur nation, qu'ils

puſſent faire deux recoltes de bled dans une année. Ces bonnes gens croyoient que rien n'étoit impoſſible au Pape. Il leur dit : Je le veux bien, mais vos années auront dorénavant vingt-quatre mois. Cette penſée a été volée à ces peuples d'Aſie, qui dirent à Marc-Antoine, puiſque vous exigez de nous double impôt, obtenez-nous du Ciel double moiſſon.

Bon mot ſur un Prélat qui manqua d'être Cardinal.

¶ Un Prélat ayant été long-tems à Rome pour ſolliciter le Cardinalat, échoua dans ſon deſſein. Etant de retour à la Cour de France, il ſalua le Roi, & lui fit un compliment que le Roi n'entendit point, parce que le Prélat étoit enrhumé, & avoit la voix enrouée. Un Seigneur dit au Roi : Sire, ce rhume ne doit pas vous étonner, Monſieur eſt revenu de Rome ſans chapeau.

Bon mot d'un Gaſcon.

¶ On vouloit faire épouſer à un Gaſcon une Pariſienne fort laide, on lui envoya ſon portrait, où le Peintre en la faiſant belle, l'avoit vengée des outrages que lui avoit fait la nature. Le Gaſcon amoureux de la Demoiſelle ſur ſon portrait, ſe rendit à Paris fort empreſſé. Dès qu'il l'eut vu,

ſa paſſion s'évanouit, il dit au pere & à la mere qu'il étoit prêt d'épouſer le portrait.

¶ Sixte V. parlant de la devotion d'Henri III. qui ne ſe bornoit qu'à des pratiques extérieures, pendant qu'il négligeoit les affaires de l'Etat, diſoit: Il n'eſt rien que ce Prince n'ait fait pour être Moine, il n'eſt rien que je n'aye fait pour ne l'être point. Bon mot de Sixte V.

¶ Un fin critique fait parler un libertin en ces termes: Quand le Médecin eſt auprès de mon lit, le Confeſſeur eſt à mon avantage. Je ſçais bien empêcher la Religion de m'affliger quand je me porte bien; mais je lui permets de me conſoler quand je ſuis malade. Lorſque je n'ai plus rien à eſperer d'un côté, la Religion ſe préſente & me gagne par ſes promeſſes; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'eſperance. Un libertin qui raiſonne de la ſorte, ſe fait illuſion à lui-même, & il eſt la dupe de ſon libertinage. Raiſonnement d'un libertin.

¶ La perſonne du Prince peut bien ſe donner un compagnon, mais l'office du Prince n'en ſouffre point. La Royauté ne ſe partage point.

¶ Charles V. paſſant par un village d'Arragon, où ſelon la coutume du Sentiment de Charles-

Quint sur la Royauté. pays, il y avoit un Roi de Pasques. Ce Roi se présenta devant lui, & lui dit : Seigneur, c'est moi qui suis le Roi. En vérité, mon ami, lui dit Charles-Quint, vous avez pris un malheureux emploi.

Sentiment d'Antigonus sur le même sujet. ¶ Antigonus disoit, Que si on sçavoit ce que pese une Couronne, on ne daigneroit pas l'amasser pour la mettre sur sa tête.

Sur les Princes. ¶ Voiture parlant des Princes, dit :

Heureux qui ne les connoît guére,
Plus heureux qui n'en a que faire.

Tacite dit qu'un beau jour est celui qui suit la mort d'un méchant Prince.

Pour éterniser sa mémoire
Un Prince emploira vainement
Le marbre de Paphos, la pierre & le ciment,
Ce superbe tombeau, ce riche monument,
Sera bien moins un jour la marque de sa gloire,
Que la preuve de son néant.

¶ Ceux qui gouvernent sont comme les corps célestes qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont point de repos.

Pointe. ¶ M. Arnauld pour soutenir son livre de la Perpetuité de la Foi, fit ve-

nir des atteſtations d'Orient, on diſoit qu'il l'avoit fait pour déſorienter M. Claude.

¶ On a mis un Philoſophe au nombre des ſept Sages, pour avoir dit qu'il falloit ſe connoître ſoi-même; mais perſonne n'a encore été mis dans ce rang pour avoir exécuté ce précepte.

Pratique au deſſus de la théorie.

¶ L'ignorant confond, & le ſçavant diſtingue. C'eſt une ignorance que de blâmer tout, une ſtupidité que d'approuver tout.

Différence entre le ſçavant & l'ignorant.

¶ Les Sçavans doivent faire attention à ce paſſage de l'Ecriture, *Vide ne lumen quod in te eſt tenebræ ſint.* Prenez garde que la lumiere que vous croyez avoir au-dedans de vous ne ſoit de véritables ténébres.

Sur les ſçavans.

¶ Le Cardinal de Richelieu ayant fait une Piéce de Théatre, pria Chapelain de s'en dire l'Auteur: Prêtez-moi votre nom, dit-il, je vous prêterai ma bourſe.

Bon mot du Cardinal de Richelieu.

¶ La doctrine eſt un aliment ſpirituel qui ſuffoque s'il n'eſt pas digeré.

Sur la ſcience.

¶ Les Sçavans doivent ſe garder de la pedanterie, de la miſanthropie, & de l'épuiſement des eſprits.

¶ La ſcience ſans la probité eſt un poiſon ſans reméde.

Les ſept ſages. ¶ Les ſept Sages de la Gréce étoient Thalès, Solon, Chilon, Pittaque, Théobule, Périandre & Bias.

Les ſept merveilles. ¶ Les ſept merveilles du monde étoient, les murailles & les jardins de Babylone, les Pyramides d'Egypte, le Phare d'Alexandrie, le Mauſolée d'Artemiſe pour Mauſole ſon mari, le Temple de Diane à Epheſe, celui de Jupiter Olympien à Piſe, & le Coloſſe de Rhode.

Sentence de Diogene Laërce. ¶ Diogene Laërce diſoit que Dieu gardoit pour lui la ſcience, & pour nous les opinions.

Préſomption d'Alphonſe X. ¶ Alphonſe X. Roi de Caſtille étoit très-ſçavant, mais il étoit ſi prévenu de ſa ſcience, qu'il dit : que ſi Dieu l'avoit appellé à ſon conſeil quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis. Il fit depuis pénitence de cette impiété.

Sentence de Madame de Montmorenci. ¶ Madame de Montmorenci diſoit, que la plus grande ſcience d'un Chrétien eſt d'écouter Dieu, & de lui ſçavoir parler & répondre.

Bon mot d'un Païen. ¶ Un ſage Païen diſoit : Ce ſont les hommes qui nous apprennent à parler ; mais ce ſont les Dieux qui nous apprennent à nous taire.

¶ Tite & Tibére entendirent l'Arrêt de leur mort de la bouche de Junius Brutus Consul, leur pere, étant convaincus d'avoir conspirés pour faire tomber l'Empire dans la famille de Tarquin. Florus dit que Brutus en faisant couper la tête à ses enfans, adoptoit le peuple en leur place, & devenoit le pere de la Patrie. Beau trait de Florus.

¶ Les bons Princes se plaisent à distribuer eux-mêmes les graces, & à donner à leurs Ministres la commission de châtier. Ils font du bien avec joie & du mal à regret : c'est la pensée d'Ovide. Sur les bons Princes.

Sed piger ad pœnas, princeps ad præmia velox.

Paresseux à punir, prompt à récompenser.

¶ Le silence est la chose la plus difficile à garder pour un Auteur attaqué. Chose très-difficile.

¶ Barthelemi des Martyrs, Archevêque de Brague en Portugal, dit à une personne qui lui conseilloit d'agrandir son Palais ; Ce que vous me proposez est pire que ce que le démon conseilloit à Jesus-Christ, car il lui conseilloit de changer les pierres en Bon mot de Barthelemi des Martyrs.

pain qui auroit pu nourrir les pauvres ? & vous me conseillez au contraire de changer en pierres le pain des pauvres.

Vengeance de Narsès,

¶ Narsès, Eunuque, célébre Capitaine, après plusieurs victoires se rendit auprès de l'Empereur Justinien. L'Imperatrice Sophie qui ne l'aimoit point, l'envoya par mépris filer auprès de ses femmes. Ce Général piqué dit, qu'il fileroit une trame que l'Empereur & elle ne pourroient défaire. En effet, il engagea les Lombards à s'affranchir du joug de l'Empire.

Sentence.

¶ Pardonnons tout aux autres, comme si nous faisions souvent des fautes, & abstenons-nous en, comme si nous ne pardonnions à personne.

La vérité n'approche guére les Grands.

¶ Les Princes ne sçauroient se familiariser avec la vérité, si elle n'est déguisée, ni la vérité avec eux, s'ils ne sont déguisés. Quand la vérité les connoît, elle les fuit, au lieu qu'elle les cherche quand elle ne les connoît pas. Il n'y a presque point de Prince qui à la fin de son regne n'ait besoin de demander comme Pilate, *Quid est veritas ?* Qu'est-ce que la vérité ?

Les plus zélés ont lieu de craindre,
De dire aux Grands la vérité ;
Malgré votre puissance & votre autorité,
Princes, que vous êtes à plaindre.

¶ Quand la vérité vient de loin, elle apporte toujours quelque teinture des passions qu'elle a rencontrées sur sa route.

¶ Il est bien plus touchant pour un Prince d'entendre ses louanges de la bouche du peuple que de celle des Poëtes. Quelle louange un Prince doit entendre.

¶ A la Cour de Louis XI. il y avoit un fou qui disoit, qu'aux Cours des Rois il y avoit quatre bonnes meres qui avoient quatre mauvais enfans, la vérité qui engendre la haine, la prospérité qui engendre l'orgueil, la sécurité qui engendre le péril, & la familiarité qui engendre le mépris. Pensée judicieuse d'un fou.

¶ Titelive dit que les Eloges funébres sont une des causes de la fausseté de l'Histoire, *Vitiatam memoriam funeribus, laudibus.* Mauvais effet des Eloges funébres.

¶ Lorsque Charideme fut traîné au supplice par ordre de Darius, pour lui avoir donné des conseils hardis & justes, il dit : J'ai un homme tout prêt à venger ma mort ; celui contre lequel je vous ai donné de si bons Bon conseil méprisé.

conseils me fera lui-même raison du mépris que vous en faites. Il entendoit parler d'Alexandre. Le conseil que Charideme avoit donné à Darius étoit de vendre les richesses dont ses troupes étoient ornées, & d'acheter des soldats courageux & bien disciplinés.

Ce qui distingue le Prophéte sacré des Poetes de l'antiquité.

¶ C'est ainsi qu'on a fait le paralléle des Prophétes sacrés avec les Poëtes de l'antiquité.

Dire vrai du futur, c'est le soin du Prophête,
Dire faux du passé, c'est le soin du Poëte.

Sur la vertu & sur l'honneur.

¶ La beauté de la vertu est toujours jeune dans une veille personne.

¶ Les Romains avoient bâti le Temple de la Vertu avant celui de l'Honneur, pour apprendre qu'il falloit être vertueux avant que d'être honoré. Saint Augustin dit que ces Temples étoient contigus, mais qu'on ne pouvoit entrer en celui de l'honneur qu'on ne passât auparavant par celui de la vertu.

¶ Despreaux dit,

L'honneur est comme une Isle escarpée, & sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

¶ Le Proverbe Italien dit, que les fruits de la vertu sont aussi doux que la racine en est amere.

¶ Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la nature, mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison, ou plutôt de la grace.

¶ Un ancien dit qu'à l'instant que l'or entra dans le monde, la vertu en sortit.

¶ Seneque dit, que lorsqu'on s'attache à la suite de la vertu, il ne lui faut pas fausser compagnie, si on veut mériter ses couronnes, parce qu'elle ne les donne jamais qu'au bout de la carriere.

¶ La vraie politesse est le précis de toutes les vertus morales. **Définition de la politesse.**

¶ Le jour que Tamerlan défit Bajazet, il le fit amener dans sa tente, & sitôt qu'il le vit, il se mit à rire. Ne m'insulte pas, lui dit fierement Bajazet, l'exemple de ma mauvaise fortune te doit rendre sage. Je ris, répondit Tamerlan, de voir qu'un borgne & un boiteux ayent été choisis par la destinée pour gouverner tant de peuples. Tamerlan étoit boiteux, & Bajazet borgne. **Trait plaisant de Tamerlan.**

¶ Rien ne console tant un vaincu que quand il tombe entre les mains d'un illustre vainqueur.

Sur la vieillesse.

¶ Ciceron disoit, que, quoique les vieillards manquassent de mémoire, il n'en avoit pas encore trouvé un qui eût oublié l'endroit de son trésor.

¶ Le mariage est pour les vieillards une mort anticipée.

¶ Un Poëte parlant à un vieillard, lui dit :

On ne se servira que d'un même flambeau ;
Pour te conduire au lit, & du lit au tombeau.

¶ M. de Thou a observé après Seneque, que la mémoire est le premier mourant dans un homme docte : *Memoria in longævis ex omnibus animi facultatibus prima debilitatur & vacillat.*

La mémoire est le trésor de la science.

Regnier.

Il ne reste plus rien à la triste vieillesse,
Qu'un regret épineux d'avoir jadis été.

Loix de Licurgue.

¶ Licurgue par ses Loix avoit défendu qu'on éclairât ceux qui sortoient le soir d'un festin, afin qu'ils

fussent retenus par la crainte de s'enivrer, qui leur procureroit la honte de ne pouvoir se rendre dans leurs maisons.

¶ Chez les Romains on buvoit autant de fois qu'il y avoit de lettres dans le nom de celui dont on saluoit la santé. Martial nous apprend cet usage, Sur le vin.

Poculà sex cyathis septem iustina bibatur.

& on étoit obligé de dire le nom de sa Maitresse.

¶ On prétend que les amendes ameres mangées avant que de boire, garantissent de l'ivresse.

¶ Les Romains disoient que ceux qui avoient planté la vigne l'avoient arrosé du sang de quatre animaux, du singe, du porc, du lion & de l'agneau, pour nous montrer les différens effets du vin.

¶ C'est un proverbe chez les Hebreux, Le vin est entré, le secret est sorti.

¶ A Rome & à Athénes les Cabaretiers étoient ordinairement fripons, non-seulement ils ne donnoient pas la mesure, mais ils falsifioient les vins. Horace dit, *Perfidus caupo*. Dans le

parallélede des modernes & des anciens, on pourroit bien prouver que les Cabaretiers modernes ne cédent point aux anciens.

¶ Buveurs, quelle erreur est la vôtre ?
Vous vous figurez qu'il est beau
De tenir plus de vin qu'un autre,
C'est la qualité d'un tonneau.

On imite les Grands.

¶ Les Grands n'ont point de vertu qui ne renaisse en tous lieux, & qui ne passe dans le cœur d'une infinité de personnes avides de leur ressembler.

Circulation des conditions.

¶ Le fils du paysan devient Huissier, le fils de l'Huissier devient Procureur, le fils de Procureur devient Avocat, le fils de l'Avocat devient Conseiller, le fils de Conseiller est simple Gentilhomme, le fils de Gentilhomme devenu Gentillâtre retourne à la condition de ses ancêtres. La circulation de toutes ces qualités recommence alors de generation en generation.

Trait contre un Huissier.

¶ Un Huissier acheta la Mairie d'une petite ville, il haranguoit le Gouverneur qui faisoit son entrée. La Harangue étoit fort belle, mais le Maire y avoit mis en œuvre exprès

des louanges fort équivoques. Quand l'Orateur eut fini son Discours, le Gouverneur se vengea en lui disant, pour le faire souvenir qu'il avoit été Huissier : Ne m'en donnez-vous pas une copie ?

¶ Une veuve de fraîche date pleuroit avec une grande abondance de larmes la mort de son époux ; on voulut la consoler : Non, dit-elle, laissez-moi pleurer tout mon soaul, après cela je n'y penserai plus. Les Veuves se consolent facilement.

¶ Toutes les fleurs de la Rhétorique ne sont pas auprès des belles si persuasives que les espéces monnoyées. M. de Gerondele a donné un tour nouveau à cette pensée dans un impromptu qu'il fit en compagnie. L'or est tout-puissant auprès des belles.

Je plaindrai toujours le rival
D'un amant riche & liberal ;
Quand on gemit auprès des belles,
Les soupirs ne se comptent pas :
Mais quand on répand des ducats,
Ils sont comptés des plus cruelles.

Il a dit à une belle qui faisoit la cruelle.

En vain je vous poursuis, je vous trouve Daphné,
Si j'étois Jupiter, vous seriez Danaé.

Jolie Fable de Benserade.

¶ J'aimerois fort les fables qui à l'exemple de celles de Phedre, contiennent peu de Vers, & renferment un grand sens. Telle est celle de Benserade.

Un crocodile noble & d'une humeur hautaine,
Vantoit de sa maison les titres anciens;
Pour moi, dit le Renard, j'ai beaucoup plus de peine,
A sçavoir où j'irai, qu'à sçavoir d'où je viens.

Sonnet de Malherbe.

¶ De tous les Sonnets que Malherbe a faits: voici celui qu'il aimoit le mieux.

Beaux & grands bâtimens d'éternelle structure,
Superbes de matiere & d'ornemens divers,
Où le plus digne Roi qui soit en l'univers,
Aux miracles de l'art fait ceder la nature.



Beau parc & beaux jardins qui dans cette clôture,
Avez toujours des fleurs & des ombrages verds,
Non, sans quelque démon qui défend aux hyvers,
D'en effacer jamais l'agréable peinture.



Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables
desirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs,
Mon humeur est chagrine, & mon visage
triste,



Ce n'est pas qu'en effet vous n'ayez des
appas;
Mais quoi que vous ayez, vous n'avez pas
Caliste,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois
pas.

¶ Il y a des Seigneurs, des Magistrats à qui vous ne pouvez point parler, sans avoir essuyé les caprices du Portier, d'un premier laquais qui est à l'entrée de l'appartement, & d'un valet de chambre qui est de garde à la porte du cabinet. Tous ces petits Messieurs vous repoussent avec une fierté insolente; sourds à vos complimens, ils ne prêtent l'oreille qu'au son des especes. Mezetin voulant présenter un ouvrage de sa façon au Duc de... fut d'abord rebuté par le Portier. Monsieur, lui dit-il fort honnêtement, je dois être récompensé d'un ouvrage que je dédie à Monsieur votre Maître, laissez-moi entrer. Trait plaisant de Mezetin.

je vous promets, foi d'homme d'honneur, le tiers de ce qu'il me donnera. Le Portier devenu humain, lui dit: Monſieur, paſſez, je vous crois homme de parole. A l'entrée de l'appartement il eut un nouvel aſſaut avec le Laquais; il le gagna par la même voie, en lui promettant encore un autre tiers de la récompenſe. Parvenu à la porte du cabinet, il eſt aux priſes avec le valet de chambre, il lui en couta pour l'attendrir la promeſſe du tiers qui reſtoit. Le voilà dans le cabinet, il fait ſon compliment & ſon préſent au Duc, qui lui dit: Mezetin, je reſſens vivement l'hommage que vous me faites, j'eſtime infiniment l'ouvrage & l'Auteur. Je veux que vous me demandiez vous-même la récompenſe que vous ſouhaitez, je vous déclare que je ne la limite point. Hé bien, Monſeigneur, dit Mezetin, je vous demande cent cinquante coups de bâton. Quel eſt donc le but de cette plaiſanterie, reprit le Duc. Mezetin lui raconta à quel prix il avoit humaniſé ſon Portier, ſon Laquais, ſon Valet de chambre; vous voyez bien, pourſuivit-il, Monſeigneur, que n'ayant aucune part dans

la récompenſe, je n'aurai aucune part aux coups de bâton, & j'aurai le plaiſir de voir punir ceux qui m'ont obligé de me relâcher de ma prétention. Le Duc ayant ri de tout ſon cœur, fit la mercuriale à ſes gens, & donna un préſent à la femme de ce Comédien, afin qu'il en pût profiter ſans violer ſa parole.

¶ Gombaud fit cette Epitaphe ſur Malherbe :

Epitaphe de Malherbe.

L'Apollon de nos jours, Malherbe ici repoſe,
Il a vécu long-tems, ſans beaucoup de ſupport;
En quel ſiécle, paſſant, je n'en dis autre choſe,
Il eſt mort pauvre, & moi je vis comme il eſt mort.

Définition de l'Apothicaire.

¶ Patin a défini l'Apothicaire, *Animal bene faciens partes, lucrans mirabiliter.*

Animal ajuſtant bien les parties de ſes comptes, & ayant l'art de bien gagner.

Bel Eloge de Titien.

¶ Charles-Quint diſoit que Titien lui avoit donné trois fois l'immortalité, parce qu'il avoit fait autant de fois ſon portrait.

Louis le Grand cor

¶ M. Broſſete dans ſes notes ſur

rige Boileau.

Boileau, a observé que ce Poëte dans le chant quatriéme du Lutrin, qu'il récita à Louis XIV. avoit mis :

Alors d'un Domino couvrant sa tête grise,
Déja l'Aumusse en main.

Ce Monarque lui fit remarquer que le Domino & l'Aumusse sont deux choses qui ne vont pas ensemble ; car le Domino est un habillement d'hiver, & l'Aumusse est pour l'Eté. D'ailleurs, continua le Roi, vous dites plus bas, *déjeûnons & buvons frais*, cela marque que l'action de votre Poëme se passe en Eté. Sur le champ M. Despréaux changea le vers dont il s'agit ; le Roi ajouta en souriant : Ne soyez pas étonné de me voir instruit de ces sortes d'usages, je suis Chanoine en plusieurs Eglises.

Leçon salutaire donnée à un Comédien.

¶ Le Sieur Baron après avoir brillé sur le Théatre François, s'est éclipsé pendant une trentaine d'années, puis il a reparu sur la Scene dans un âge avancé, où ses grands talens étoient obscurcis par une mémoire chancelante, une figure dont le tems avoit effacé les graces. Cependant comme la nouveauté a de grands charmes, le spectacle d'un excellent Acteur, qui veut

dans sa vielleisse mériter encore des applaudissemens, attira tout Paris, on battit des mains. On vit, ou l'on crut voir Baron dans son ancien éclat. Une maladie lui inspira une retraite, il ne crut point l'inspiration; pour le ramener à son devoir, un Poëte lui a adressé cette Epître.

A Monsieur Baron.

As-tu bien réfléchi sur le pas téméraire
Que d'imprudens amis t'ont conseillé de faire?
Ose-tu par l'appas d'un vain espoir flaté,
Reprendre le Cotburne après l'avoir quitté?
Autrefois, il est vrai, tu brillas sur la Scene,
Et tu faisois si bien Thalie & Melpomene,
Que du peuple Romain Roscius en son tems,
Reçut & mérita moins d'applaudissement.
Mais tout passe, aujourd'hui ta mémoire infidelle,
Dans le plus court récit, bronche, hésite, chancelle,
Et quelquefois d'un Vers qu'elle a défiguré,
La mesure est contrainte, & le sens alteré.
Tu n'as plus cette grace, aimable, enchanteresse,
Ce geste libre, aisé, que donne la jeunesse.
Malgré tous tes efforts & tes soins superflus,
On cherche en toi, Baron, ce qu'on n'y trouve plus.

Ta retraite, au théâtre éternisoit ta gloire,
Quel motif t'y rappelle, & que faut-il en
croire ?
Insensible aux remors qui viennent t'agi-
ter,
Le frein de la raison n'a-t-il pu t'arrêter ?
Parle de bonne foi, sied-il bien à ton âge,
De jouer d'un Amant le galant personna-
ge :
La tendre Berenice aux desirs de Titus,
Eût toujours opposé d'invincibles refus,
Vainement Andronic eût brulé pour Irene,
Rodrigue eût vainement soupiré pour Chi-
mene,
Si chacun d'eux pour plaire à l'objet de ses
feux,
Eût emprunté ta voix, ton maintien, & tes
yeux.
Quand ton cœur à Palmis découvre sa bles-
sure,
Le Parterre indigné se révolte & murmure.
Il rit en te voyant surané Bajazet,
Sentir pour Athalie un amour indiscret,
Et te forcer Pyrrhus plus que sexagenaire,
D'attendrir Andromaque, & tâcher de lui
plaire.
En mettant pour jamais le Théâtre en ou-
bli,
Tu devois imiter Baubourg & Rozely.
Ils n'ont point attendu que la décrépitude
Les forçât à quitter leur premiere habi-
tude ;
Que la mort de leurs jours éteignant le
flambeau,
Le transmît tout-à-coup du Théâtre au tom-
beau.
Peut-on trop déplorer le malheur de Moliere,

Qui presque sur la Scene a fini sa carriere.
Par des coups imprévus il se vit accabler,
Cet exemple effrayant doit te faire trembler.
Aujourd'hui que ton sang dans tes veines se glace,
Aux deux jeunes Quinaut laisse remplir ta place;
Laisse-les dans un champ difficile & scabreux,
Exercer sans scrupule un talent dangereux.
Mais plutôt qu'à jamais le Théâtre se ferme,
Les dogmes qu'il contient, les leçons qu'il renferme,
Loin de nous corriger, & nous rendre meilleurs,
Séduisent l'innocence, & corrompent les mœurs,
Sa morale suspecte est un foible antidote;
C'est vainement qu'Horace appuyé d'Aristote,
Nous dit, qu'en cette école on apprend, on s'instruit.
De ces instructions quel peut être le fruit?
Les sentimens qu'elle aime, & qu'elle nous inspire,
Des folles passions affermissent l'empire.
Par ces principes faux les crimes, déguisés
Sous le nom de vertu, sont métamorphosés.
J'y vois l'ambition, l'amour & la vengeance,
En tyrans suborneurs exercer leur puissance,
Nourrir notre foiblesse, & sur notre raison,
Jetter un voile épais, & verser leur poison.

J'y vois dans ses projets Stilicon intrépide ;
Oedipe incestueux, Oreste parricide,
L'innocent Hyppolite à la mort condamné,
Et Neron triomphant d'un frere empoisonné.
Corneille du Théâtre abjurant les maximes,
Eût voulu n'en avoir jamais souillé les rimes.
Racine en gémissant comme lui détesta
Le vol pernicieux où l'essor le porta.
Euripide & Sophocle exposent sur la Scene
Les enfans monstrueux d'une Muse payenne,
Mais, quoi ! par l'Evangile un genie éclairé,
A de pareils travaux sera-t-il consacré ?
Ces profanes sujets où le goût s'accoutume,
D'un Poëte Chrétien avilissent la plume.
Tout dramatique Auteur se répent tôt ou tard,
D'avoir mis en pratique & cultivé cet art.
Que Jonathas, Esther, Polieucte, Athalie,
Remplacent Rodogune, Othon, Iphigenie.
Que les ouvrages saints trouvent seuls des lecteurs,
Des partisans en foule & des imitateurs !
Mais je reviens à toi qu'un zéle opiniâtre,
Engage à la rechute, & ramene au Théâtre.
Pour te faire au plutôt rentrer dans ton devoir,
Les plus chers interêts seront-ils sans pouvoir ?
Ton Arrêt prononcé rend ta perte certaine,
Si tu ne fuis l'écueil où ton penchant t'entraîne.
Fais enfin sur toi-même un retour sérieux.
La grace peut encore te dessiller les yeux.
Profite des momens que sa bonté te laisse,

Prévien ton dernier jour, hâte-toi, le tems
presse :
La véritable gloire, & le solide bien,
C'est de vivre, ou du moins de mourir en
Chrétien.

Cette morale a été perdue pour Baron, puisqu'il a été Comédien jusqu'à la fin de sa vie.

¶ On dit que les Normands ont le cerveau organisé par la chicane même. Sur les Normands.

Le procès est l'objet de leur idolâtrie.

¶ Un Normand venoit plaider au Conseil du Roi, il s'embarqua sur la Seine. Comme ce fleuve étoit un peu agité pendant qu'il alloit par eau, il faisoit aller par terre son procès dont il étoit plus soigneux que de lui-même. Si je viens à périr, dit-il, ce n'est qu'un homme de mort ; mais si les piéces de mon procès se perdoient, ce seroit le plus grand des malheurs.

¶ Monsieur de Pontchartrain fut nommé Controlleur Général, quoiqu'il n'eût jamais battu le Pays des Finances. On disoit de lui, c'est un guide qui nous mene surement dans un pays où il n'a jamais passé. Eloge de M. de Pontchartrain.

Passages de l'Ecriture.

¶ Le Prophéte Roi, en s'adressant à Dieu, s'écrie : *Nunquid mortuis facies mirabilia : aut Medici suscitabunt, & confitebuntur tibi ?* Pseaume 87. v. 11. Ne ferez-vous point de miracles en faveur des morts ? Emploierez-vous des Médecins pour les ressusciter, & chanteront-ils vos louanges ? Nous ne demandons pas à présent aux Médecins qu'ils ressuscitent les morts, mais qu'ils veuillent bien ne pas tuer ceux qui se portent bien.

¶ Dès le tems de David notre carriere étoit aussi limitée qu'elle l'est à présent. *Dies annorum*, dit ce Prince selon le cœur de Dieu, *nostrorum in ipsis, septuaginta anni : si autem in potentatibus, octoginta anni : & amplius eorum, labor & dolor.* Nos jours sont bornés à soixante-dix ans, si les plus robustes vont à quatre-vingt, & même au-delà, ils achetent la douleur & l'affliction. *Pseaume* 89. *v.* 10.

¶ Il a rassasié de biens ceux qui mouroient de faim, & a réduit les gens opulens à la disette. *Esurientes implevit bonis, & divites dimisit inanes.* Voilà l'ouvrage du fort de Quinquempoix.

¶ Un homme, malgré le conseil de ses amis, s'étant engagé dans une mauvaise affaire, où il fit une perte considérable, n'avoit voulu croire que sa tête. Dans son chagrin il s'emportoit contre lui-même, en disant : Je suis un grand sot, une grande bête. Il répéta plusieurs fois ces belles épithetes qu'il s'apostrophoit. Un de ses bons amis, comme s'il eût été lassé de l'entendre s'invectiver, lui donna un grand soufflet, en lui disant avec colere : Parlez autrement du meilleur de mes amis. Celui qui reçut le soufflet le devoit-il prendre en mauvaise part ? Question à résoudre.

¶ Madame Daunoy écrivoit fort naturellement, elle sçavoit toutes les finesses du style romanesque; son Roman d'Hyppolite de Duglas seroit d'un plus grand prix, s'il n'avoit pas tant le caractere d'un Roman. Il y a trop de merveilleux, c'est un tissu d'aventures étranges. Elle fut accusée d'avoir empoisonné son mari. Desgrais, Exemt, fut chargé de l'arrêter, il alla chez elle, & lui intima son ordre. Comme elle sortoit du lit, elle lui demanda seulement la permission de se coëffer. Desgrais fut com- Sur Madame Daunoy.

plaisant, elle entra dans son cabinet, d'où elle sortit par un petit degré dérobé, elle se refugia dans une Eglise où l'on faisoit l'anniversaire d'un mort, elle se cacha sous une représentation couverte d'un poële de velours; elle échapa sous cet asyle aux perquisition de Desgrais, qui ne s'imagina jamais qu'elle fût dans cet endroit. Elle alla en Espagne, d'où elle revint, & se justifia.

Artifice pour guérir l'extravagance d'une devote.

¶ Les femmes sont extrêmes dans le bien ou dans le mal. Une dévote jusqu'à l'extravagance s'étoit mis dans l'esprit, que pour plaire à Dieu elle devoit s'égorger comme une victime qu'elle lui sacrifieroit. Cette pensée qui tyrannisoit son imagination, ne pouvoit pas en être déracinée, même par son Directeur; elle croyoit que c'étoit une inspiration que Dieu ne vouloit communiquer à d'autres qu'à elle. Quelqu'un s'avisa de lui dire, que dans l'état où elle étoit, elle déplairoit à Dieu, si elle se sacrifioit, parce qu'elle étoit extrêmement maigre, & que le Seigneur vouloit des victimes grasses; qu'il avoit reprouvé celles de Caïn qui étoient maigres, & agréé celles d'Abel, dont l'embon-

point faisoit le mérite. Elle travailla à s'engraïsser, elle prenoit des consommés, elle cessa de jeûner, elle se régala parfaitement. Dès que sa santé fut rétablie dans toute sa force, la raison lui revint, qui bannit de son imagination l'idée de se sacrifier.

¶ Le mérite d'un époux & celui d'un amant sont deux mérites bien différens. Tel est l'amant le plus aimable qui seroit le plus mauvais de tous les époux. Tel seroit un excellent époux, qui seroit un mauvais amant. De même le caractere d'une femme & celui d'une maitresse sont deux caracteres qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. Un amant a une passion à laquelle il sacrifie tout, & se sacrifie lui-même. Est-il avare, brusque, difficile à vivre, son amour éclipse tous ces vices ? s'il devenoit époux, ils reparoîtroient, parce que le mariage seroit le tombeau de sa passion. Un homme ne sera capable que d'une bonne amitié, il aura les qualités solides d'un bon mari, soit pour vivre avec sa femme comme une bonne amie, soit pour acquerir du bien & le conserver. Son cœur n'est pas fait pour les petits soins, les empresse-

Quel est le merite d'un époux, & quel est celui d'un amant.

mens, & ce culte d'idolâtrie que l'on rend à une femme dont on eſt amoureux : voilà un mauvais amant & un excellent époux. Une femme ſera vive, piquante, elle a toutes les façons propres à agacer un homme, on trouve toujours de nouveaux agrémens chez elle, elle eſt capable d'aimer & de le feindre, ſi bien qu'on s'y méprend. D'ailleurs elle n'aime point le détail d'un ménage, elle n'y ſçauroit plier ſon eſprit. Voilà une aimable maitreſſe, mais ne la choiſiſſez pas pour votre femme. Celle-ci a l'eſprit ſolide, vous diriez que c'eſt elle qui la premiere a tracé les régles de l'œconomie; elle eſt unie dans ſes manieres, elle conſidére un époux, ſans s'attacher à réveiller ſa tendreſſe par le petit manége des coquettes. Les plaiſirs de l'amour ne ſont point ſon véritable objet, elle ne s'y livre qu'en paſſant. Sa principale vue eſt de ſoutenir ſa fortune : elle rapporte tout à cette idée. Voilà une excellente femme, qui ſeroit une maitreſſe peu aimable, quand même la Nature lui auroit donné une jolie figure.

Quel eſt le mérite d'une femme, quel eſt celui d'une maitreſſe.

Le Brun.

Garde-toi d'épouſer jamais,
La belle à qui tu rens les armes;

Une maitresse où brillent mille attraits,
Devient souvent une épouse sans charmes.

¶ Dans une Tragi-Comédie de Tristan un pere dit à un Roi :

Eloignez, s'il vous plaît, cette illicite flâme,
Ma fille vaut trop peu pour être votre femme,
Mais pour une maitresse elle vaut trop aussi.

Sages réponses de Catherine de Gonzague.

¶ Catherine de Gonzague dit à Henri IV. qui lui parloit d'amour : Je suis d'une trop grande condition pour être votre maitresse, & je ne suis pas d'une condition assez élevée pour être votre femme. Il y en a qui disent que ce Prince lui ayant demandé par quel chemin on alloit à son cœur, elle lui répondit par l'Eglise.

Vers faits dans le sommeil.

¶ Un Poëte fit ces Vers dans son sommeil.

Sic veniunt equites morbi, peditesque recedunt.

Le mal vient à cheval, & s'en retourne à pied.

Passages de l'Ecriture sainte.

¶ Un Seigneur libertin choisit en mourant, l'Eglise d'un Couvent pour le lieu de sa sépulture. Le Curé qui de-

voit remettre le corps aux Moines ; leur dit en le leur livrant : *Si non esset hic malefactor, non (vobis) tradidissemus eum.* C'est ce que dirent les Juifs à Pilate, comme on le voit dans saint Jean, c. 18. v. 30. nous l'aurions enterré, & nous ne vous aurions pas laissé ce soin, si c'eût été un homme de bien.

¶ *Melior est qui celat insipientiam suam, quàm homo qui abscondit sapientiam suam.* Celui qui cache sa folie vaut mieux que celui qui cache sa sagesse, *Ecclesiastique c.* 20. *v.* 33. Cette Sentence a un sens profond qui est merveilleux : en voici une dont l'expérience nous apprend tous les jours la vérité : *Meliùs est ut filii tui te rogent, quàm te respicere in manus filiorum tuorum,* Ecclesiastique, c. 33. v. 22. Il vaut mieux que vos fils dépendent de vous, que si vous dépendiez d'eux.

¶ Dans un volume de Fables en vers qui n'a pas eu un grand succès, j'y en ai trouvé une, qui par la naïveté de son style mérite d'être conservée.

Fable. Une fouine venoit de manger un poulet ;
Un renard croqua cette fouine ;
Un loup qui vivoit de rapine,
Prenant le renard sur le fait,

L'abbat d'une patte aſſaſſine,
Le dévore : ainſi de tout tems
Les petits ont été la victime des grands.

Il y avoit une moralité à ajouter à cette Fable, l'Auteur devoit dire, que les petits brigands ſont devorés par de plus grands voleurs.

¶ Damon aſſiſta à un mauvais diſcours qui fut applaudi par de faux connoiſſeurs. Voici comme il dit ironiquement ſon ſentiment ſur l'ouvrage :

Tircis donnoit l'eſſor à ſa rare éloquence,
L'Auditeur admiroit ſon eſprit, ſa preſtance,
Damon de la Harangue interrompant le cours,
Par de longs bâillemens a loué le Diſcours.

¶ M. Law étoit une énigme, l'on n'a pu le définir, & dire la véritable portée de ſon génie, il ſe vit au comble de ſa fortune; mais il en deſcendit après en avoir joui peu de tems. Un Poëte dit de lui.

Je ne vois dans l'Hiſtoire aucun de vos portraits,
J'y trouve vos vertus ſans rencontrer vos traits;
Votre éloge ſuit l'ombre d'un parallele,

Montrer que vous brillez d'une gloire nouvelle,
De vos rares projets loüer l'invention,
C'est d'une main novice ébaucher votre image,
Dans un noble transport la Muse la plus sage,
Diroit que vous tracez une création
D'un monde façonné par un être suprême,
Et que votre esprit seul est semblable à lui-même.
Muse, tu peux quitter & pallette & pinceau,
Ce trait suffit pour finir son tableau.

Sur M. de Marillac, Garde des Sceaux.

¶ On disoit de Monsieur de Marillac Garde des Sceaux, frere du Maréchal, qu'il avoit l'art de trouver plus de vingt-quatre heures dans le jour, parce qu'il étoit laborieux & vigilant. Louis XIII. ayant soumis la Rochelle, les Députés de cette Ville vinrent lui en présenter les clefs, & lui dirent qu'ils se jettoient aux pieds de sa Majesté. M. de Marillac, leur dit : Vous ne vous êtes pas jettés aux pieds du Roi, mais vous y êtes tombés.

¶ On prétend que le Maréchal de Marillac fut une victime que le Cardinal de Richelieu immola à son ambition, car il fut décapité, quoiqu'il n'y eût pas dans tout ce qu'on lui reprochoit

prochoit, comme dit Pontis, dequoi faire fouetter un Page.

Plaisanterie d'une Reine d'Espagne.

¶ La derniere Reine que la France a donnée à l'Espagne, se voyant dans ce Royaume environné de gens à lunette, qui l'épluchoient depuis la tête jusqu'aux pieds, dit plaisamment à un Gentilhomme François qui étoit auprès d'elle : Je crois que ces gens-là me regardent comme une vieille chronique dont ils veulent déchiffrer jusqu'aux points & aux virgules.

Eloge de Henriette d'Angleterre épouse de Monsieur.

¶ Madame de la Vergne, Comtesse de la Fayette, dit d'Henriette d'Angleterre, qui avoit épousé feu Monsieur, que sa mauvaise humeur auroit fait les belles heures des autres femmes, tant elle avoit de douceur naturelle, & tant elle étoit peu capable d'aigreur & de colere : elle dit que la trouvant dans son sommeil moins belle qu'elle n'étoit, elle jugea que son esprit servoit à parer son visage tant il étoit agréable, lorsqu'elle étoit éveillée. Elle dit dans l'éloge de Madame, que jamais Princesse n'a été si également capable de se faire aimer des femmes & adorer des hommes. C'est Madame de la

Fayette qui a eu tant de part à la composition de Zaïde & de la Princesse de Cléves, qu'on a attribué à Monsieur Segrais.

Définition des vapeurs.

¶ On a appellé les vapeurs, une maladie sans maladie, qui fait l'exercice des gens oisifs, & la fortune de ceux qui les traitent.

Sur les Auteurs.

¶ On a dit que pour faire des Livres, il faut être bien sage, ou bien fou; bien sage pour faire un bon Livre; bien fou pour en faire un mauvais.

Trait de M. de Fourcroy.

¶ M. de Fourcroy dit dans un de ses Plaidoyers, en parlant des gueux, qu'il y en avoit qui faisoient mourir la moitié de leurs corps, pour faire vivre l'autre; il parloit de ces gueux qui se font des jambes ulcerées, pourries, & qui se font enfler les bras, & même le ventre, afin d'exciter la compassion qui est leur mere nourrice.

Fous spirituels.

¶ Il y a des gens qui pour avoir trop d'esprit n'ont pas le sens commun, ce sont des gens tyrannisés par une imagination vive & brillante: ce sont, en un mot, des especes de fous pleins d'esprit, & vuides de raison.

¶ Rien de plus pernicieux dans une Ville qu'un Juriſconſulte chicaneur, un Medecin empoiſonneur, un Prédicateur ſans conſcience, un Gentilhomme breteur, un Politique mal intentionné, un Sçavant trop critique. Gens pernicieux.

¶ Une femme ayant perdu un procès au Conſeil, crioit contre Monſieur le Chancelier Seguier à pleine tête, lui chantant pouille de toutes façons. M. le Chancelier ne s'émut point, il demanda ſeulement à ſon mari : Eſt-ce-là votre femme ? Oui, Monſeigneur, lui répondit ce mari. Que je vous plains, lui dit froidement M. Seguier ! Moderation de M. Seguier Chancelier.

¶ Jamais ſçavant n'a été tant loué, & jamais ſçavant n'a été plus ravalé que Ménage. C'eſt lui que Moliere a dépeint dans les femmes ſçavantes ſous le nom de Vadius. Quand il eut publié ſon Livre des Origines de la Langue Françoiſe, la fameuſe Chriſtine Reine de Suede, dit : M. Ménage eſt l'homme du monde le plus incommode, il ne ſçauroit laiſſer paſſer un mot ſans ſon paſſeport, il veut ſçavoir d'où il vient, & où il va. Sur Ménage.

Il dit à un bel eſprit, qui avoit fait un Livre impie, Envoyez-le moi avant qu'on le mette en lumiere, c'étoit lui dire délicatement, avant qu'il ſoit brulé par la main du Bourreau.

Comparaiſon ſur les richeſſes.

¶ Les richeſſes qui tombent entre les mains d'un homme qui les diſſipe ſans raiſon, reſſemblent à l'eau que les Danaïdes verſent dans un crible.

Bon mot de M. Chapelain.

¶ M. Chapelain diſoit que les femmes les plus raiſonnables n'avoient tout au plus que la moitié de la raiſon de l'homme.

Trait de Tibere.

¶ L'Empereur Tibere diſoit, qu'un homme parvenu à l'âge de 30. ans devoit être ſon Medecin ſoi-même. Chaque choſe doit mieux connoître ſon temperament qu'un Medecin qui ne vous voit qu'en paſſant. De la ſcience du temperament dépend le ſuccès des remedes. On dit qu'un remede tient le milieu entre la nourriture & le poiſon, & il eſt poiſon ordinairement, lorſque celui qui le donne, ne conſulte pas le temperament du malade.

Eloge de M. de Catinat.

¶ M. de Catinat étoit un ſecond Monſieur de Turenne. Il avoit la même méthode de faire la guerre. Il

s'étoit d'abord destiné à la Robe, il se fit Avocat, il plaida avec beaucoup de feu sa premiere cause. Il étoit persuadé qu'il devoit la gagner; cependant il la perdit. Ce succès l'irrita tellement, qu'au sortir du barreau il déchira sa robe, il prit le parti des armes, il devint Lieutenant Colonel des Gardes Françoises, il avoit souvent de petits differends avec le Duc de la Feuillade, qui étoit Colonel de ce Régiment. Le Roi ayant prié ce Seigneur de lui définir M. de Catinat, ce Duc qui l'estimoit infiniment, quoiqu'il fût brouillé avec lui, fit éclater une grande droiture dans la réponse qu'il fit au Roi. Sire, dit-il, voici le caractere de M. de Catinat: Si Votre Majesté veut en faire un Général d'armée, il est digne d'un tel emploi; si Elle veut en faire un Chancelier, il en remplira noblement les fonctions; si Elle juge à propos d'en faire un Ministre, sa capacité ne sera point au-dessous du Ministere.

Sur M. le Maréchal de Bervic.

¶ M. le Maréchal de Bervic qui étoit un de nos grands Capitaines, fut envoyé en Flandres pour commander avec un autre General, il dit

au Roi : Sire, je suis très-médiocre en premier, mais je ne vaux rien en second. Il avoit un grand fonds de Religion, & disoit souvent aux Officiers : Messieurs, servez Dieu du moins comme vous servez le Roi.

Bon mot d'un Paysan.

¶ Boursaut raconte dans une Lettre qu'il écrit au prédécesseur de M. l'Evêque de Langres, qu'un Prélat ayant demandé à un Paysan, combien il y avoit de Dieux : Il n'y en a qu'un, dit le manant, encore est-il bien mal servi, quand ce ne seroit que par vous autres gens d'Eglise.

Bon mot sur M. de Turenne.

¶ Lorsque le Maréchal de Turenne fit cette belle campagne en Allemagne, où il fit repasser le Rhin à cinq Princes de l'Empire, on dit de lui : Un Prince par la grace du Roi, a fait passer le Rhin à cinq Princes par la grace de Dieu. M. de Turenne prétendoit être Prince, le Roi lui en accorda les honneurs à la Cour.

Trait d'Aristote.

¶ On demanda à Aristote, pourquoi on avoit tant d'amour pour la beauté, il répondit : Voilà la question d'un aveugle.

Remerciment d'un refus.

¶ Un Gentilhomme remercia Jean II. Roi de Portugal, du refus d'une grace. Dequoi me remerciez-vous,

lui dit ce Monarque ? Parce que, Seigneur, répondit-il, vous ne m'avez pas fait languir, & que vous m'avez épargné le peu d'argent que j'ai, que j'aurois employé à pourſuivre cette grace. Ce Roi lui accorda ce qu'il venoit de lui refuſer.

¶ Il y a des gens qui n'ont jamais connu la tendreſſe ni conjugale, ni paternelle, ni filiale, ce ſont des cœurs indifferents, qui ſe conſolent de tout, & ne s'ouvrent jamais à l'affliction, lorſqu'ils perdent ceux qui leur ſont unis par les liens du ſang les plus étroits ; ils pourroient dire comme l'Orgon de Moliere. Cœurs durs.

Et je verrois mourir mere, enfans, frere & femme,
Que je m'en foucirois autant que de cela.

¶ Frederic Morel travailloit à traduire Libanius, lorſqu'on lui vint dire que ſa femme qui languiſſoit depuis quelque tems, étoit bien malade, & qu'elle vouloit lui parler. Je n'ai plus, dit-il, que deux périodes à traduire, après cela je l'irai voir. Un ſecond Meſſager lui vint annoncer

qu'elle étoit à l'extremité ; Je n'ai plus que deux mots, dit Morel ; allez, retournez vers elle, j'y ferai aussi-tôt que vous. Un moment après on lui vint rapporter qu'elle étoit morte. J'en suis très-fâché, dit-il, c'étoit une bonne femme, il continua son travail.

Bon mot de M. de Gassion.

¶ Monsieur de Gassion pressé de se marier, disoit qu'il n'estimoit pas assez la vie pour en faire part à quelqu'un.

Le sort des gens de cabinet.

¶ Les gens de cabinet qui étudient continuellement, dissipent leurs esprits, & conservent leurs humeurs, & les gens de peine qui n'outrent point le travail du corps, conservent autant d'esprits qu'il leur en faut, & dissipent leurs humeurs.

Un Paysan plaisant desagréable.

¶ Un Paysan apportoit à son Procureur deux perdrix dans une besace. Comme il ne le trouva point, il la confia à un Cordonnier, son compere ; les ouvriers de la boutique escamoterent les perdrix, & mirent à la place deux formes de souliers. Le Paysan reprenant sa besace, ne se douta point du tour qu'on lui avoit joué. Il va chez son Procureur, il s'avisa de lui dire en plaisantant : Mon-

ſieur mon Procureur, celui qui vous donneroit deux perdrix par la face, ne vous feroit-il pas plaiſir ? Un Payſan qui veut plaiſanter, c'eſt l'âne de la Fable, qui, comme dit la Fontaine :

Pour ſe rendre plus aimable,
Et plus cher à ſon Maître alla le careſſer.

En racontant les gentilleſſes de cet âne, cet Auteur dit plus bas :

Voyant ſon Maître en joie il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute uſée,
La lui porte au menton fort amoureuſement.

De même notre Payſan ſe donnant l'eſſor dans ſa plaiſanterie, donne de ſa beſace où il croyoit qu'étoient les perdrix, à travers la face du Procureur, il lui écraſa le viſage, & lui mit, comme dit la Fontaine, en marmelade les mandibules & les dents.

Traits de M. de Trudaine.

¶ Monſieur de Trudaine, Intendant de Province, étoit bruſque, mais plein de droiture. Toutes ſes vues alloient au bien du peuple, ennemi des concuſſionnaires, il leur déclaroit une guerre immortelle. Il ſçut

qu'un Grand-Maître des Eaux & Forêts, qui se faisoit appeller Monseigneur dans les Requêtes qu'on lui présentoit, avoit commis beaucoup de concussions; il le vit de loin dans la rue, il l'appella, en lui disant: Parle donc, Monseigneur; ce Grand-Maître l'ayant joint: Sçais-tu, Monseigneur, lui dit M. Trudaine, que je te ferai pendre, il lui fit alors le détail de ses brigandages. Le Monseigneur de nouvelle fabrique implora la misericorde de l'Intendant, qui ne lui fit grace qu'en l'obligeant de faire de grandes restitutions.

¶ Le Sieur de la Refriere, Partisan, exigeoit avec beaucoup de dureté des taxes d'une Communauté de Procureurs: pour les reduire entierement, il demandoit à M. Trudaine la permission de les contraindre par corps. Celui qui parloit pour les Procureurs, representa qu'ils étoient entierement ruinés; ce qu'il démontra par toutes les impositions qu'ils avoient payées. M. Trudaine touché de leur situation, s'adressa à la Refriere, en lui disant d'un ton plein de colere: Tu les a mis en chemise; hé bien, bourreau, écorche-les, & il lui tourna le dos.

¶ Dans la paix les fils enterrent les peres, dans la guerre les peres enterrent les fils. Effets de la paix & de la guerre.

¶ Une Dame d'esprit dit à un petit homme présomptueux, qui n'avoit pour tout mérite que de bien chanter & de bien danser : Petit homme, chantez, petit homme, dansez, petit homme, allez-vous-en. Portrait d'un fort petit mérite.

¶ Baudoin, de simple Moine ayant été Abbé, étoit devenu Evêque, & enfin Archevêque de Cantorbery. Le Pape Urbain III. lui écrivit avec cette souscription. A Baudoin, Moine fervent, Abbé zelé, Evêque tiede, & Archevêque relâché. Baudoin inconstant.

¶ Monsieur le Camus Evêque du Bellay, comparoit certains Moines gourmands, qui étoient reverentieux, à des cruches qui ne se baissent que pour se remplir. Trait de M. le Camus sur quelques Moines.

¶ Un Poëte ayant présenté au Cardinal de Richelieu un assez mauvais Placet en six Vers, qui lui valurent six cens livres, il lui fit cet in-promptu qui ne lui produisit rien. In-promptu.

Armand qui pour six Vers me donne six
cens livres,

Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes Livres ?

Passages de l'Ecriture-Sainte.

¶ Il est certain que la neige conserve le bled qui est en terre, & que la terre alors échauffée d'une douce chaleur, produit le germe du bled. Le Prophête Roi appelle la neige l'habit de la terre. *Qui dat nivem sicut lanam.* Il ajoute, *& nebulam sicut cinerem spargit.* Il parle de ces brouillards qui brulent les plantes, *nebulam sicut cinerem.*

¶ *Non confundetur, cùm loquetur inimicis suis in porta.* Il ne sera pas confondu, lorsqu'il parlera à ses ennemis à la porte. Pour entendre ce passage il faut sçavoir, que parmi les Juifs l'on dispensoit la Justice à la porte d'une Ville.

¶ Palavicin, bel esprit, ennemi des Barberins, qui avoient des abeilles dans leurs armes, s'appliquoit ce passage des Pseaumes : *Circumdederunt me sicut apes, & exarserunt sicut ignis in spinis : & in nomine Domini, quia ultus sum in eos.* Il fut la victime des Barberins, qui le firent arrêter & lui firent couper le cou.

¶ Il y a dans l'Ecriture-Sainte,

Tempus ſcindendi, & tempus conſuendi, Eccleſiaſtique c. 3. Temps de déchirer, & temps de recoudre. Lorſque les Juifs étoient ſaiſis d'une grande affliction, ils déchiroient leurs robes, & lorſqu'ils ſe conſoloient ils les recouſoient : ainſi ce paſſage veut dire, qu'il y a un tems pour s'affliger, & un tems pour ſe conſoler.

¶ Une comparaiſon bien expreſſive eſt celle que mit en œuvre Rabſaces, Député de Sennacherib Roi des Aſſyriens, lorſqu'il parla aux Officiers du Roi Ezéchias : *Ecce confidis ſuper baculum arundineum confractum iſtum, ſuper Ægyptum : cui ſi innixus fuerit homo, intrabit in manum ejus, & perforabit eam.* Iſaïe, c. 36. v. 6. Vous mettez votre confiance ſur l'Egypte, c'eſt un roſeau rompu propre à percer la main de celui qui veut s'y appuyer. Peut-on mieux marquer l'extrême foibleſſe d'un ſecours qu'on implore.

¶ On prouve que la Religion Juive étoit la ſeule véritable, parce que nulle autre Religion ne donnoit de Dieu une idée ſi grande, & par conſéquent ſi vraie ; c'eſt ainſi que Daniel parle, c. 2. v. 20. 21. 22. *Sit*

Caracteres de M. de Harlay, Prélat, & de son neveu aussi Prélat.

nomen Domini benedictum à sæculo & usque in sæculum : quia sapientia & fortitudo ejus sunt ; & ipse mutat tempora & ætates : transfert regna, atque constituit : dat sapientiam sapientibus, & scientiam intelligentibus disciplinam : ipse revelat profunda, & abscondita, & novit in tenebris constituta : & lux cum eo est. Que le nom du Seigneur soit beni dans tous les siécles, parce que la sagesse & la force sont de son essence. Il change les tems & les âges, il ôte les Royaumes, & il les établit ; il donne la sagesse aux sages, & le don d'intelligence à ceux qui sont dociles ; il révéle les profondeurs & les mysteres les plus cachés ; sa connoissance perce les ténébres, sa lumiere habite avec lui.

¶ On a dit de M. de Harlay, Archevêque de Rouen, oncle de celui qui fut Archevêque de Paris, que c'étoit un abyme de sciences où l'on ne voyoit goutte, tant il avoit l'esprit confus & ténébreux ; & on disoit qu'il falloit mettre l'esprit beau & net du neveu dans celui de l'oncle, afin qu'il en arrangeât toutes les idées & les connoissances.

¶ On a dit qu'il y avoit dans Corneille plusieurs Vers qui sentoient trop la déclamation. Tels sont ces Vers qu'Emilie dans Cinna dit au commencement de cette piéce : Sur la Tragédie de Cinna.

Impatiens desirs d'un illustre vengeance,
Dont la mort de mon pere a formé la naissance ;
Enfans impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglement.

Cette mort qui est la mere de ces desirs, ce ressentiment qui en est le pere, & cette douleur qui embrasse ces enfans, qui est sans doute leur parente. Voilà une Généalogie, une parenté bien recherchée. Voilà ce qu'on appelle l'enflure du style. Cela n'empêche pas que Cinna ne soit un chef-d'œuvre, & peut-être la plus belle Piéce de Corneille ; c'est cette Piéce qui a donné lieu à S. Evremont de dire, que Corneille faisoit les Romains plus grands qu'ils ne sont dans l'Histoire. La clémence héroïque d'Auguste est mise en un si grand jour dans cette Piéce, que Louis XIV. qui la vit représenter la veille du jour qu'on devoit executer le Chevalier de Ro-

han, fut si frapé qu'il a avoué, que si on lui avoit demandé ce jour-là la grace de ce criminel, il n'auroit pu se dispenser de l'accorder. Personne n'osa faire cette démarche. Ce fait se concilie avec les Mémoires de M. de la Fare, qui dit que personne ne demandant au Roi la grace du Chevalier de Rohan, il fut tenté de lui-même de la lui accorder.

Bon mot sur M. de Voltaire & bon mot qu'il a dit.

¶ M. de Voltaire a commencé par une Piéce qu'on a égalé dans le charme de la nouveauté aux ouvrages de Corneille. Ce succès enfla tellement son courage poëtique, qu'il promit de donner une Tragédie qui auroit les beautés des Piéces de Corneille, sans en avoir les défauts. Un homme d'esprit lui dit : Donnez-nous seulement les défauts de Corneille, nous vous quittons de ses beautés. Il fut invité avec plusieurs Auteurs à un repas qu'un Prince leur donnoit, ce Prince se confondoit avec eux, & ne vouloit pas qu'on fît aucune distinction en sa faveur. Voltaire lui dit alors en présence de tous les conviés : Sommes-nous aujourd'hui tous Princes, ou tous Poëtes. Le Prince lui dit : Nous sommes tous Poëtes. Hé

bien, reprit Voltaire avec cette familiarité que le Prince lui permettoit, mettez-vous donc au-dessous de moi, parce que je suis meilleur Poëte que vous.

¶ Dans le tems que la Reine Anne d'Autriche étoit grosse de Louis XIV. après une sterilité de vingt années, le Curé de S. Germain de l'Auxerrois, qui étoit un assez bon homme, annonça cette grande nouvelle dans un de ses Prônes : Si la Reine, dit-il, nous donne une Princesse, nous n'en serons gueres plus avancés à cause de la Loi Salique. Ainsi prions Dieu qu'elle ait un Prince dans ses entrailles ; cependant, ajoutoit-il, il y a ce qu'il y a.

Naïveté d'un Curé de S. Germain de l'Auxerrois.

¶ Le Duc d'Elbeuf ayant invité à sa table M. Dumont, célébre Avocat, dit sur la fin du repas, qu'il vouloit plaider une cause contre lui. Il choisit le premier sujet qui se présenta, & entonna un plaidoyer. Maître Dumont l'interrompit, en lui disant : Maître d'Elbeuf ne se tiendra point interrompu, si je lui dis... à ces deux expressions, *Maître d'Elbeuf*, qui n'étoient point faites l'une pour l'autre, tout le monde éclata de rire.

M. d'Elbeuf jouant le rôle d'Avocat.

Les Dames dirent au nouvel Avocat : Voilà qui vaut mieux que tout ce que vous nous pourriez dire, tenons-nous-en à cette plaisanterie.

Bon mot d'un Cardinal.

¶ Un Italien jaloux de sa barbe, faisoit de grandes dépenses pour la conserver, & l'ajuster, le Cardinal Campege lui dit : A la fin votre barbe vous coutera plus que la tête ne vaut.

Jeu de mots.

¶ Il y a de certains jeux de mots qui se souffrent volontiers dans la conversation, & qui plaisent même. On disoit d'une parfaitement belle personne, dont les visites étoient rares : C'est un miracle de vous voir, & vous voir c'est voir un miracle.

Jureur qui ne veut pas qu'on jure.

¶ Un homme de qualité accoutumé à jurer, chassa son valet qui juroit : Mon ami, lui dit-il, je ne veux pas que personne jure ici que moi, je suis assez fâché d'avoir cette mauvaise habitude, sans que tu redoubles mon chagrin, en voyant que tu imites le mauvais exemple que je te donne.

Saillie vive d'un Ambassadeur.

¶ Le Comte de Gondomar, Ambassadeur d'Espagne auprès de Jacques premier Roi d'Angleterre, s'entretenoit en latin avec ce Prince pour

lui faire ſa cour. Ce Monarque ſçavant qui parloit fort correctement cette langue, ſe prit à rire de quelques fautes que le Comte faiſoit. Cet Ambaſſadeur indigné, lui dit : Le Latin que je parle eſt le Latin d'un Roi, & celui de Votre Majeſté eſt le Latin d'un Pédant.

¶ Un Curé de campagne fort enjoué étoit en habit court dans la Ville Cathédrale de ſon Diocèſe, le Grand Vicaire, homme rigide, l'ayant apperçu, l'appella & lui demanda pourquoi il étoit en habit court, il répondit que l'habit étoit propre à danſer. Cette réponſe excita la bile du demi Prélat, qui lui demanda qui il étoit : *Ego ſum qui ſum*, dit le Curé. Le Grand Vicaire réſolut de le punir, le fit ſuivre. Dès qu'il ſçut ſa demeure, il engagea l'Evêque à qui il avoit rapporté la converſation, de le faire venir. Le Curé parut ; dès que le Prélat lui eut fait des reproches ſur ſes réponſes auſquelles il donnoit l'épithéte d'inſolentes & d'impies. Vous verrez, Monſeigneur, répondit le Curé, que mes réponſes ſont fort juſtes, quand je vous en expliquerai le véritable ſens. Je ſuis Curé d'un lieu appellé

Plaiſanterie d'un Curé.

Danſé, les chemins y ſont pleins de boue, même dans la canicule; c'eſt ce qui m'a fait dire à Monſieur le Grand Vicaire que mon habit court étoit propre à Danſé. Je m'appelle Cuiſſon, je n'ai pas cru l'offenſer en lui diſant mon nom. L'Evêque fit comme le Roi dans Boileau.

Et le Roi que dit-il? le Roi ſe prit à rire.

¶ Les grandes douleurs ne ſe répandent pas en longs diſcours. David pénétré d'une extrême affliction à cauſe de la mort de ſon fils, s'écrie: *Fili mi Abſalon, Abſalon fili mi, quis mihi tribuat ut ego moriar pro te! Abſalon, fili mi, fili mi Abſalon.* Mon fils Abſalon, Abſalon mon fils, que ne puis-je mourir pour toi! Abſalon mon fils, mon fils Abſalon. Rien ne donne une idée plus vive de la déſolation du cœur de David que ces quatre paroles.

¶ Le Médecin tire beaucoup de vanité de ce paſſage de l'Ecriture-Sainte: *Honora Medicum propter neceſſitatem.* D'habiles interprétes prétendent que ſuivant le véritable ſens de ce paſſage, il faut honorer le Médecin à cauſe de ſa pauvreté. Selon notre Reli-

gion, être pauvre eſt l'image de Jeſus-Chriſt, & ſelon les deux Religions, la Juive & la Chrétienne, un pauvre eſt un créancier de la Providence, qu'elle fait le créancier du riche : or nous devons honorer nos créanciers. *Ouvenius* qui eſt le Martial des Anglois, a fait cette Epigramme ſur le Médecin :

Pharmaca das ægroto, aurum tibi porrigit æger,
Tu curas morbum illius, ille tuum.

Epigramme ſur les Médecins.

Traduction.

Mon mal, ta pauvreté nous ſerrent de leur lien ?
Si tu guéris mon mal, guéris-je pas le tien ?

¶ Iſaac, payſan d'autour de Lyon, dont j'ai déja rapporté pluſieurs bons mots, avoit une femme prédeſtinée à le faire enrager. Un jour ſa patience étant épuiſée, il ſe ſouvint de la leçon d'Arlequin, qui dit qu'il faut battre ſa femme & ſon bled, il battit la ſienne à outrance. Il la crut morte, ſoit qu'elle fût aux portes du trépas, ſoit qu'elle feignît de jouer le rolle d'une défunte. Sur le champ il prit ſon parti ; avec un bâton blanc à la

Lettres de graces prématurées.

main il ſe mit en chemin pour aller en Cour, obtenir des Lettres de grace, il alla à Fontainebleau où elle étoit. Il s'adreſſa à l'Archevêque de Lyon, le célébre Camille de Villeroy, à qui il raconta ſa chance. Ce Prélat qui s'étoit diverti pluſieurs fois des plaiſanteries de ce payſan, lui fit une mercuriale fort vive. Il lui obtint pourtant ce qu'il demandoit. Iſaac s'en retourna chez lui avec ſa pancarte en parchemin. A peine fut-il de retour à ſon logis, qu'il y trouva ſa femme reſſuſcitée & jouiſſant d'une parfaite ſanté. Il ne s'étonna point de ſa reſurrection. Je ſuis ravi, lui dit-il, que tu ne ſois pas morte, tu n'as qu'à faire ton devoir, & qu'à me complaire en toutes choſes, car je puis te tuer, quand la fantaiſie m'en prendra. Voilà ma grace que j'ai obtenue par avance, pourſuivit-il, en lui montrant ſes lettres. A la Cour on fait ſi peu de cas d'une femme, qu'on accorde la permiſſion à un mari de la tuer, & on lui donne ſa grace en même-tems. La femme d'Iſaac qui vit le parchemin qu'on lui diſoit être en bonne forme, crut ſon mari, & elle devint très-raiſonnable.

¶ Deux paysans d'un Village devoient tirer au sort devant un Intendant de Province, pour sçavoir lequel des deux seroit choisi pour la Milice. La Maitresse de l'Intendant lui recommanda le plus jeune, & le pria instamment de faire tomber le sort sur l'autre. Comment faire ! dit ce Magistrat, à moins que d'user de supercherie. Il ordonna que les deux billets qu'on mettroit dans la boëte, seroient noirs. Il dit à nos deux paysans: celui qui tirera le billet noir, partira : Tire le premier, dit-il, au paysan qu'il vouloit proscrire ; je te l'ordonne. Mais le paysan qu'il avoit réprouvé, & qui ne pouvoit pas, ce semble, éviter son malheur, fut plus fin que l'Intendant, se doutant du tour qu'on lui jouoit, il tira le billet, & l'avala sur le champ. Que fais-tu, malheureux, lui dit l'Intendant ? Monseigneur, lui répondit le paysan, si le billet que j'ai avalé est noir, celui qui est dans la boëte doit être blanc, il faut le voir, dans ce cas je partirai. Et si j'ai avalé le billet blanc, mon camarade partira, vous pouvez facilement sçavoir la vérité. L'Intendant embarrassé fut obligé de lui faire gra-

Merveilleuse présence d'esprit d'un paysan.

ce ; & pour ne pas déplaire à sa Maîtresse, il fit grace aussi à l'autre. Voilà une présence d'esprit merveilleuse, qu'on n'auroit jamais attendue d'un paysan.

Heureuse présence d'esprit d'un Gascon.

¶ Monsieur le Duc donnant un grand repas à Dijon où il n'invita que certaines personnes choisies, on avoit dressé plusieurs tables. Un Gascon qui étoit un de ces aventuriers qui se glissent partout, & dont l'effronterie désarme ceux qui les voudroient chasser, se plaça à une table. Monsieur le Duc lui envoya dire de se retirer, mais il chargea celui qui devoit exécuter l'ordre de lui parler tout bas, afin de lui épargner la confusion. Le Gascon ne fut point étonné du compliment, & afin de donner le change à l'assemblée, en faisant croire que le Prince usoit avec lui d'une distinction, il dit tout haut, Qu'on me donne du vin blanc ou du clairet, n'importe, je suis obligé à son Altesse de son attention. On rapporta cela à Monsieur le Duc, qui admira la présence d'esprit du Gascon, & ordonna qu'on le laissât.

Gasconnades.

¶ Un Gascon demanda à un Mousquetaire, qu'il ne connoissoit point quelle

quelle comedie on jouoit ; le Mousquetaire dont l'haleine sentoit assez mauvais, répondit brusquement : Me prenez-vous pour une affiche : L'affiche seroit bien puante, repartit le Gascon ; le Mousquetaire mit alors l'épée à la main ; le Gascon déliberant un peu, dit à son ennemi : Prenez garde à ce que vous faites, si vous me tuez, vous n'en pûrez pas moins ; & si je vous tue, vous en pûrez davantage, on les sépara.

¶ Un autre Gascon, à jeun depuis deux fois 24. heures, médita de diner aux dépens de Frere Romain Jacobin, célébre Architecte, qui avoit entrepris le Pont des Tuileries. Il consideroit attentivement l'ouvrage comme s'il eût été connoisseur, & murmuroit entre ses dents, il mesuroit ce qu'on avoit fait, & sembloit vouloir critiquer l'entreprise. Frere Romain inquiet, l'aborda, & lui demanda son sentiment : Mon Frere, dit le Gascon, j'ai une chose importante à vous dire sur ce pont, mais j'ai appetit, il faut que j'aille diner auparavant. Le Religieux invita alors le Gascon à manger avec lui. Celui-ci

ne se fit pas prier long-tems : il s'acquitta à merveille du devoir d'un bon dineur. Après le repas le Frere Romain le ramena dans le lieu où il l'avoit pris. Le Gascon après avoir arpenté quelque-tems le terrein, dit au Religieux : Cadedis, mon Frere, vous faites un pont sur la largeur de la riviere, si vous l'aviez entrepris sur la longueur, je me donne au Diable si vous y réussissiez ; il fit la révérence, & prit congé du Frere Romain. Ce bon Religieux faisoit ce conte-là à tout le monde.

¶ Un Espagnol ayant un differend avec M. de Treville Commandant des Mousquetaires, se battit avec lui ; cet Officier le désarma, & lui donna la vie. L'Espagnol lui demanda de quel pays il étoit : Je suis de Bearn, dit Monsieur de Treville. Je ne m'étonne pas, reprit l'Espagnol, si vous êtes si brave, vous êtes de la frontiere d'Espagne.

Eloge de M. le Duc de Vendôme.

¶ Un jeune Seigneur envoyé par Monsieur le Duc de Vendôme pour apporter au Roi la nouvelle de la victoire de Luzara, s'embarrassa dans le recit qu'il en fit. Madame la Duchesse de Bourgogne rioit de tout son cœur,

Louis XIV. ne perdoit rien de sa gravité. Le jeune Seigneur ayant fini son recit comme il put, dit au Roi : Sire, il est plus aisé à Monsieur de Vendôme de gagner une bataille qu'il n'est aisé de la raconter. Il ne pouvoir pas mieux louer ce Général, ni s'excuser.

¶ La Justice, dit-on, est plus prompte, plus expeditive en Suisse, & en Turquie qu'en France : donc les Suisses & les Turcs sont plus sensés & plus droits que les François. Je nie la conséquence. Ils ont le cœur aussi corrompu que nous, mais leur esprit ne seconde pas le déréglement de leur cœur : ils voudroient bien pouvoir résister à la vérité qui les condamne ; mais l'indigence de leur esprit ne leur fournit aucun moyen ; ils n'usent point de détours de chicane, parce qu'ils les ignorent. Mais le François plus ingénieux, appelle à son secours mille artifices qui embarrassent la pénétration du Juge : ainsi il est plus habile à se défendre. Voilà deux soldats qui ont une égale bravoure, l'un est d'abord vaincu, parce qu'il n'a point d'armes ; l'autre fait acheter la victoire qu'on remporte sur lui,

Pourquoi la Justice se rend plus promptement en Turquie, en Suisse qu'en France.

parce qu'il eſt bien armé. Le Suiſſe & le Turc ſont auſſi intéreſſés pour le moins que le François ; mais s'ils ne défendent pas bien leur intérêt, c'eſt qu'ils ne ſont pas armés d'un génie vif & fertile en moyens. S'ils avoient de pareilles armes, c'eſt-à-dire, ſi leur eſprit venoit au ſecours de la paſſion qu'ils ont pour l'intérêt, ils perpetueroient leurs procès comme nous, & ſemblables aux Normans ils ne ſe rendroient pas même à l'agonie.

Expreſſion ſinguliere d'un Suiſſe.

¶ Dans un ſoupé qui fut pouſſé bien avant dans la nuit, on demanda à un Suiſſe, qui étoit l'un des convives, quelle heure il étoit ; il regarda à ſa montre, & vit qu'il étoit plus de minuit : Meſſieurs, dit-il, il eſt déja demain.

Artifice ſingulier de l'amour.

¶ Une Religieuſe qui eſt amoureuſe encherit ſur l'amour des femmes du monde, elles ſont moins diſſipées, plus leur paſſion eſt retenue, plus elle eſt violente. Voyez les Lettres Portugaiſes, la Religieuſe qui les a écrites avoit dans ſon cœur l'amour avec tous ſes feux, toutes ſes paroles ſont embraſées. Une Religieuſe qui avoit fait ſes vœux malgré elle, devint amoureuſe d'un Cavalier très-aima-

ble, à qui elle inſpira la même paſſion, il lui rendoit des viſites où ils ſe diſoient mutuellement ce qu'ils reſſentoient l'un pour l'autre. Mais comme ils ne pouvoient pas ſatisfaire leurs deſirs, parce que la grille étoit un obſtacle, elle propoſa au Cavalier de l'enlever; & afin qu'on ne la pourſuivît point, voici l'expedient dont elle s'aviſa. Elle alla déterrer une Religieuſe qu'on avoit enſevelie depuis deux jours, elle la porta dans ſon lit. Quelle intrépidité n'inſpire pas l'amour? Elle mit le feu à ſon lit, & elle alla enſuite dans le jardin du Couvent, dont elle franchit la muraille avec une échelle de ſoie, ſon Amant l'attendoit de l'autre côté de la muraille. Tous deux bien montés, galoperent par monts & par vaux, & allerent enfin ſe tranſplanter dans une Province très-éloignée. On ne ſoupçonna point la fuite de la Religieuſe, parce que le feu ayant brulé tout ſon lit, & ayant été éteint, on trouva un cadavre entierement défiguré. La Religieuſe qui ne bruloit que du feu de l'amour, on la crut conſumée par un autre feu. Cette opinion fut la

cause de sa sureté, elle épousa son Amant, ils véquirent long-tems dans une parfaite union. Elle eut plusieurs enfans. Elle survéquit à son époux. A l'heure de la mort elle révéla tout le mystere. On intenta un procès aux enfans sur leur état, les parens collateraux des deux côtés leur disputerent la succession de leur pere & de leur mere, son mari lui avoit reconnu une grosse dot. Ils échouerent pourtant, parce qu'ils ne purent jamais bien établir l'histoire sur laquelle ils se fondoient. Je ne pense pas que l'amour ait jamais inspiré un artifice plus singulier que celui que cette Religieuse pratiqua pour dérober son évasion à tout le monde.

Tour nouveau employé par un Avocat.

¶ Un Avocat chargé de plaider devant le Duc de Savoye la cause d'une femme qui avoit tué un homme qui l'avoit outragée, demanda par ses conclusions qu'elle fût condamnée à mort. Voilà, dit-il, ce que la Justice prononce contre ma partie, mais ce n'est point à la Justice que je m'adresse, c'est à la clémence de mon Prince, & c'est à elle à qui je demande grace ; il l'obtint par cet artifice.

¶ La Bruyere n'a point rapporté de trait d'abſence d'eſprit plus plaiſant que celui que j'ai vu dans un Curé de Village en Breſſe, j'étois avec lui auprès de ſon feu. Il tenoit ſon Breviaire d'une main, & de l'autre un gros morceau de lard qu'il vouloit mettre dans ſon pot. Il y jetta ſon Breviaire croyant y mettre le lard, & prit le lard & le mit ſous le bras en guiſe de Breviaire. Comme je vis la mépriſe, je voulois voir ce que feroit mon diſtrait, il s'en alla de la ſorte en rêvant juſques dans ſon Egliſe, & ne s'apperçut de ſon erreur que lorſqu'il fut dans le Chœur, parce qu'un gros chien qui le talonnoit, ſe jetta ſur le faux Breviaire & l'emporta. *Abſence d'eſprit.*

¶ Il y a des Auteurs qui ſe dépouillent dans leur livre de leur butin le plus précieux, après cela leurs livres ont plus d'eſprit qu'eux. Il y a des Auteurs qui ſe réſervent toujours le myſtere des ſciences qu'ils traitent, ce ſont des maîtres d'armes qui n'enſeignent jamais la botte ſecrette, ils ont plus d'eſprit que leurs livres. *Divers caractères de livres.*

¶ Une expreſſion de Properce fort poëtique, la voici : *Trait de Properce.*

Non est ingenii cymba gravanda tui.

L'esprit est un vaisseau qu'on ne doit surcharger,
Quelle honte pour toi de le trop soulager !

Turpe est quod nequeas capiti committere pondus.

C'est-à-dire, qu'il ne faut rien entreprendre au-dessus de ses forces, mais aussi qu'il ne faut pas être inutile dans le monde.

Naïvetés. ¶ J'ai rapporté plusieurs naïvetés, en voici une qui finit une Epigramme :

L'Evêque Paulin visitoit
Un Curé que par fois la pierre tourmentoit,
S. Gelais. Des choses, dit Paulin, que je vous ai tant dites
En mes précédentes visites ;
Quel grand soin en avez-vous eu ?
Et depuis qu'on ne vous a vu,
Qu'avez-vous fait, Messire Pierre ?
Le Curé sans être interdit,
A son Evêque répondit :
Monseigneur, j'ai fait une pierre.

¶ Une mere demanda à un Allemand assidu auprès de sa fille, sur quel pied il la voyoit ? Parce que, lui dit-elle, déja l'on en médit. Est-

ce pour mariage, ou pour autrement? L'Allemand lui répondit fort naïvement: C'est pour autrement.

¶ Cléon est la naïveté même, il coucha dans une Hôtellerie, on le mit dans une chambre dont les murailles étoient remplies de fentes qui pénétroient de part & d'autre. Il se plaignit à son Hôte le lendemain, en lui disant: Vous m'avez donné une chambre où le jour pendant la nuit entre de tout côté.

¶ Henri IV. offrit au Pere Cotton l'Archevêché d'Aix, & le chapeau de Cardinal. Il répondit que sa Compagnie avoit fait un vœu de n'accepter jamais aucune Dignité dans l'Eglise sans un commandement exprès du Pape. Si j'étois Pape, répondit le Roi, je ne permettrois qu'aux ignorans de faire ce vœu. Pensée juste d'Henri IV.

¶ Ovide dit: Un riche plaît toujours.

Dummodo sit dives, barbarus ille placet,

Un Cresus impoli plaît dans sa barbarie.



Rien ne te semble bon, rien ne te sçauroit plaire, Le Poëte est toujours

content de lui-même.

Veux-tu de ce chagrin te guérir désormais,
Fais des Vers, tu pourras ainsi te satisfaire,
Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvé mauvais.

Filou trompé.

¶ Le Sieur Pons, qui est un Banquier fort galant homme, étant à S. Eustache, s'apperçut qu'on lui avoit volé sa montre; un moment plutôt il prenoit le filou en flagrant-délit, il jugea bien qu'il n'étoit pas loin, il eut la présence d'esprit de s'écrier: Ah! me faire ce tour-là, à moi qui suis le Maître: voilà ce qui ne s'est pas encore vu! Le filou à ce discours crut qu'il s'étoit joué à un Maître célébre d'une clique, il reconnut sa faute: les loups ne se dévorent point; il suivit le Sieur Pons qui sortit, à la porte de l'Eglise il lui fit restitution, en lui disant: Monsieur, voilà votre montre, pardonnez ma méprise.

Trait d'Arlequin.

¶ Arlequin obligé de raconter la mort de son pere, dit: Hélas! dispensez-moi de ce recit, le pauvre homme mourut de chagrin de se voir pendre.

Sur Platon.

¶ Platon, un des plus beaux esprits de l'antiquité, avoit une Doctrine si agréable, que des Dames se

travestirent en hommes, & étudierent dans son Ecole sans être reconnues pour femmes, tant elles déguiserent bien leur sexe, afin de n'être point chassées, & de devenir habiles sous un tel Maître.

Etant en colere contre son esclave, il tint long-tems le bâton levé sur lui sans le battre, & il disoit : Je châtie Platon, voulant dire : Je domte ma colere. Il lisoit les Livres d'un Mimographe appellé Sophron, qui apprenoit à composer son exterieur, & il ne paroissoit en public qu'avec une gravité concertée. On l'a appellé Dieu.

Il chasse les Poëtes de sa République en disant : Donnons-leur des couronnes, mais que ce soit pour les chasser honorablement de notre Etat.

Ciceron étoit bien plein d'estime pour Platon, puisqu'il disoit : J'aimerois mieux me tromper avec Platon, que de rencontrer la vérité avec les autres Philosophes. Il vaut mieux dire avec Aristote : Platon & Socrate sont mes amis, mais j'aime encore mieux la vérité.

Platon disoit qu'un Amant trouvoit

de l'agrément dans les défauts de sa Maitresse, qu'il trouvoit agréable son nez camus; que si elle avoit le nez aquilin, il disoit que c'étoit un nez Royal. Moliere a bien étendu cette pensée dans le Misanthrope.

Et l'on voit les Amans vanter toujours leurs
choix,
Jamais leur passion n'y voit rien de blâma-
ble,
Et dans l'objet aimé tout leur devient ai-
mable.
Ils comptent les défauts pour des perfec-
tions,
Et sçavent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur com-
parable,
La noire à faire peur une brune adorable,
La maigre a de la taille & de la liberté,
La grasse est dans son port pleine de ma-
jesté,
La mal-propre sur soi de peu d'attraits
chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paroît une Déesse aux yeux,
La naine une abregé des merveilles des
Cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une cou-
ronne,
La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute
bonne,
La trop grande parleuse est d'agréable hu-
meur,
Et la muette garde une honnête pudeur.

C'est ainsi qu'un Amant dont l'ardeur est
extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il
aime.

L'on conclura de-là que l'amour nous aveugle sur les défauts de nos Maîtres : Je crois, moi, que nous sommes plus clairvoyans que personne sur leurs imperfections ; la Fontaine ne dit-il pas : Moliere contredit.

Phedre sur ce sujet dit fort élégamment,
Il n'est pour voir que l'œil du Maître ;
Quant à moi j'y mettrois encor l'œil de
l'Amant.

¶ A-t-on jamais fait des Vers plus naturels & plus ingénieux que ceux que fit Benserade sur le retour du Cardinal Mazarin ? Ce Ministre proscrit par le Parlement s'exile lui-même, & revient en France reprendre le timon de l'Etat, dès qu'il voit l'orage un peu appaisé. Benserade lui dit si agréablement & si finement :

Vers de Benserade sur le retour du Cardinal Mazarin.

Soyez bien de retour, Monsieur le Cardi-
nal,
Vous à qui tant de gens souhaitent tant de
mal,
Vous arrivez ici malgré toute la fronde.
Aussi vous falloit-il de bonne heure accourir,

D'autant plus volontiers que la plupart du
monde,
Ne se disposoit guére à vous aller querir.



Les sages toutesfois présumoient qu'à la fin ;
On pourroit vous tracer un glorieux chemin,
Qui pour votre retour seroit semé de roses,
Mais il eût trop fallu de tems à l'applanir,
Au lieu de vous attendre à de si belles choses,
Vous n'avez pas mal fait de vous en revenir.



Pendant ce long exil le Ciel vous a permis,
D'éprouver quantité de fidéles amis,
Qui vous sont attachés avec un zéle extrême.
Quelques autres encor vous servent à souhait ;
Car vous n'avez pas trop de tout ce qui vous aime,
Pour vous mettre à couvert de tout ce qui vous hait.



Enfin vous revenez & le peuple s'en plaint,
Mais sçait-il ce qu'il veut, mais sçait-il ce qu'il craint ?
Lui qui croit aisément ce qu'on lui persuade,
C'est sans raison qu'il aime & sans raison qu'il hait,

Le Médecin ordonne en dépit du malade,
Vous secourez la France en dépit qu'elle en ait.



Il est beau d'accourir à cette extrémité,
Au secours d'un pays qui vous a maltraité,
Puisqu'il vous a chassé sans cause légitime,
Et d'un cœur de Romain venir sans s'allarmer,
Tout prêt à se lancer au milieu de l'abîme,
S'il ne se pouvoit pas autrement refermer.



Je vous exalterois en termes plus puissans;
Mais désaccoutumé que vous êtes d'encens,
Des Vers plus élevés vous sembleroient étranges;
Et quoique votre nom redevienne assez fort,
Pour pouvoir soutenir les premieres louanges,
Je ne veux pas ici vous en combler d'abord.



Il faut se moderer dans ce commencement,
Le bien qu'on dit de vous le dire doucement,
Mais pour les faux crayons, que le tems les efface!
Et quand vous aurez sçu l'intrigue dénouer,
Les choses reprenant une nouvelle face,
Les Muses reprendront le soin de vous louer.

¶ Ce Rondeau de Benserade sur les Muses, que Pyrenée voulut forcer Rondeau sur les Muses.

dans l'asyle qu'il leur donna, a de l'agrément.

Sur les Muses.

En les suivant on s'égare, on se perd,
Ces pauvres sœurs marchoient dans un désert,
Il pleuvoit fort, & l'on ne voyoit goutte,
On les logea, ce n'est pas peu sans doute,
Que d'être Muse & d'avoir le couvert.
Chez un Amant brutal & peu disert
Fut leur asyle, il parle à cœur ouvert,
Les veut forcer, les presse, & rien n'écoute
En les suivant.

Les voilà donc toutes prises sans vert,
Toutes aussi s'envolent de concert,
Il court après, & périt sur leur route,
A ses pareils, c'est le moins qu'il en coute;
Et tel se nuit bien plus qu'il ne se sert
En les suivant.

Ménage a dit dans ses Recueils, que Benserade étoit né à Gisors, fils d'un Procureur. Il s'attacha au Cardinal Mazarin, qui l'auroit fait Evêque s'il eût voulu être d'Eglise.

¶ M. Gombaud fit cette Epigramme sur un gourmand:

Sur un gourmand. Il mange tout, ce gros glouton,
Il boit tout ce qu'il a de rente,

Son pourpoint n'a plus qu'un bouton,
Mais ſon nez en a plus de trente.

¶ Theophile parlant de certains Prédicateurs, qui font des peintures agréables du vice, dit : *Trait ſatyrique de Theophile.*

Qui ſans deſſein de nous ſéduire,
Sement un dangereux appas ;
Par où l'ame ſe peut inſtruire
Au vice qu'elle ne ſçait pas.

¶ On a dit de Mademoiſelle de Mancini * qu'elle avoit tant d'eſprit, qu'en l'entendant parler, on oublioit qu'elle étoit laide. *Eloge de l'eſprit de Mademoiſelle de Mancini.*

¶ Le Chevalier de Meré a dit : On aime à louer Voiture, & on eſt forcé de louer Balzac. *Sur Voiture & Balzac.*

¶ Furetiere en parlant d'un Juge d'une profonde ignorance, a dit : *Sur un Juge ignorant.*

Un Avocat, dont les deſtins
Font un Juge des plus notables,
Croit que la loi des douze Tables
N'étoit que pour les grands feſtins.



Si-tôt qu'on voit Philis, Amour livre à notre ame

* C'eſt la Connétable de Colonne.

Un violent combat & de feux & de flâme ;
Mais lorsque Philis parle, hélas, au premier mot !
Amour ne combat plus, il triomphe aussitôt.

Sur les Anagrammes.

¶ J'ai parlé ailleurs contre les faiseurs d'Anagrammes. S. Gelais dit à un de ses amis :

Un jour en tournant votre nom,
Je fis servir plus d'une lettre
A mon sujet, & d'autres non,
Et toutes n'y voulurent pas être ;
Mais neanmoins pour les y mettre,
Je les tournai comme un fagot,
Hélas ! que le travail est sot,
Quand le bon sens n'est pas le maître.

On a dit là-dessus fort ingénieusement, qu'il est honteux de travailler à des bagatelles difficiles.

¶ L'Anagramme de Mademoiselle Martinoci, niéce du Cardinal Mazarin, fut son horoscope.

Martinocy

Mari Conty.

Elle épousa le Prince de Conty.

Louis de Boucherat

la bouche du Roi.

Il a été Chancelier de France.

¶ Voici une Chanson fort jolie sur l'amour & sur le vin.

Differençe entre le plaisir du vin & celui de l'amour.

Entre le vin & ma maitresse
Je ne sçaurois faire de choix,
Je ne puis vivre sans tendresse,
Et je me meurs si je ne bois.
Chacun d'eux m'anime & m'engage,
Le plaisir en est different,
Iris m'en donne davantage,
Bacchus m'en donne plus souvent.

¶ On fit cette Epigramme contre Chamier, célébre goinfre, Sectateur de Vatable & de Calvin.

Faut-il s'étonner si Chamier
Fait un si grand cas de Vatable.
De ses Héros c'est le premier,
Parce que son nom rime à table.
Après Vatable suit Calvin,
Avec qui son cœur sympathise,
Car ce nom se termine en vin,
Or table & vin c'est sa devise.

Epitaphes.

¶ Ceux qui chérissent les pointes, aimeront cette Epitaphe sur un Batteur d'or qui rossoit souvent sa femme.

Jean Colomb gît sous cette lame,
Feu Batteur d'or & de sa femme.

D'un Danseur.

¶ Un célébre Danseur mort de la façon d'un Médecin donna lieu à cette Epitaphe.

Ci gît qui toujours gracieux
Dansoit sans faire aucune pause,
Un Medecin officieux
Juge à propos qu'il se repose.

Epitaphe de M. Patru.

M. des Réaux.

Le célébre Patru sous ce marbre repose,
Toujours comme un oracle il s'est vu consulter;
Soit sur les Vers, soit sur la Prose;
Il sçut jeunes & vieux au travail exciter,
C'est à lui qu'ils devront la gloire
De voir leurs noms gravés au temple de mémoire.
Tel esprit qui brille aujourd'hui
N'eût eu sans ses avis que lumieres confuses:
Et l'on n'auroit besoin d'Apollon, ni de Muses,
Si l'on avoit toujours des hommes comme lui.

Epitaphe de M. le Comte de Grammont, sur un faux bruit de sa mort.

S. Evremont.

Passant tu vois ici le Comte de Grammont,
Ce Héros éternel du vieux S. Evremont.
Suivit Condé toute sa vie,
Et courut les mêmes hazards

Qu'il couroit dans les champs de Mars,
Des plus vaillans il doit faire l'envie,
Veux-tu des talens pour la Cour ?
Ils égalent ceux de la guerre.
Faut-il du talent en amour ?
Qui fut plus galant sur la terre ?
Railler sans être médisant,
Plaire sans faire le plaisant,
Garder son même caractere,
Vieillard, époux, galant & pere;
C'est le mérite du Héros
Que je te peins en peu de mots.
Il peut revenir un Turenne,
Il peut revenir un Condé,
Un Comte de Grammont en vain est demandé,
La nature auroit trop de peine.

Epitaphe du Duc de S. Agnan. Madame le Camus.

Saint Agnan finit une vie,
Qui fut toujours d'honneurs & de plaisirs suivie,
Mais laissons son éloge, il n'en a pas besoin,
Les filles de mémoire
Prendront pour lui le même soin,
Qu'il prit autrefois pour leur gloire.

¶ La Lettre du Roi au Roi d'Espagne sur l'Infante Reine, est une belle chose. L'esprit qui anime cet ouvrage, est l'esprit d'un grand Roi qui dit sur un pareil sujet tout ce qu'on peut dire de plus tendre. C'est le cœur qu'on fait parler. Lettre du Roi au Roi d'Espagne.

Je ne puis aſſez marquer à votre Majeſté avec quelle joie & quelle reconnoiſſance j'accepte une propoſition qui me prévient ſur tout ce que j'avois de plus à deſirer. Ce qui augmente encore le plaiſir que je reſſens, c'eſt qu'elle ſoit ſi conforme aux ſentimens du Roi mon biſaïeul, dont les exemples & les intentions ſeront la regle de ma conduite. La connoiſſance de ſes vertus & le reſpect pour ſa mémoire, ſont les plus conſidérables parties de l'éducation que je reçois, & tout plein que j'en ſuis, il me ſemble que je le vois ordonner cette union qui reſſerre les liens du ſang déja ſi étroits entre nous. Les tendres ſentimens d'amitié & de conſideration que je vous dois, comme à mon oncle, ſeront encore fortifiés par ceux que je vous devrai comme à mon beau-pere. Je regarderai l'Infante d'Eſpagne comme une Princeſſe deſtinée à faire le bonheur de ma vie, & me tiendrai heureux moi-même de pouvoir contribuer au ſien. C'eſt par cette attention que je me promets de marquer à votre Majeſté la ſincere reconnoiſſance que je lui dois.

L'auguſte épouſe qui a remplacé

l'Infante, est ornée de si grandes qualités, qu'elle a effacé sans peine les agréables idées de félicité que nous promettoit le premier mariage, nous avons cru que le second seroit encore un fondement plus solide pour le bonheur du Royaume.

¶ Madame de Montespan devint maitresse d'un grand Roi. Elle supplanta Madame de la Valiere. Elle alloit voir une de ses amies qu'elle ne trouva point, elle recommanda bien au Suisse de dire à la Dame du logis qu'elle étoit venue pour la voir : Me connois-tu bien, lui dit-elle ? Oh que oui, répondit le Suisse : C'est vous, Madame, qui avez acheté la Charge de Madame la Valiere. L'amour n'a point dans son empire de plus belle Charge à donner que celle-là.

Bon mot d'un Suisse.

¶ On ne s'accorde pas trop sur l'opinion qu'on a des Gascons, tantôt on les soutient fanfarons, tantôt on veut qu'ils soient braves. Un Gascon de la premiere espece se porta sur le pré assez vaillamment ; mais quand il vit que son adversaire mettoit l'épée à la main ; C'est tout de bon, à ce que je vois : Sans doute, lui répliqua l'autre. Je vous avoue franchement, re-

Traits des Gascons.

prit le Gascon, que j'ai prétendu jouer la comédie. Je ne suis bon que pour les rolles comiques, mais je n'entens rien dans les sérieux, & il ne voulut jamais mettre en liberté son coutelas. Son ennemi le méprisant infiniment, lui donna des coups de plats d'épée, & lui dit : Tu n'es qu'un maraut, je te défens de porter l'épée, si je te trouve jamais l'épée au côté, tu peux compter que je te ferai une croix sur le visage que tu porteras le reste de ta vie. Le Gascon tout tremblant, lui dit : Je me soumets à cette loi de bon cœur, cependant il continua de porter l'épée. Son adversaire le rencontra dans la rue, il l'apostropha d'abord, en lui disant : Hé bien M. le faquin, est-ce ainsi que vous observez mes défenses ? Hélas ! dit le Gascon, je ne veux pas y contrevenir, j'allois vendre mon épée à un Fourbisseur, la voulez-vous acheter ?

Difference entre un badaud de Paris & un sot de Province.

¶ Voici la difference qui est entre un badaud de Paris & un sot de Province. Le Parisien qui hérisse sa conversation de sottises, les étale avec hardiesse, le Provincial dit les siennes d'un

d'un air embarrassé ; l'un est un sot effronté ; l'autre un sot timide.

¶ Un Cavalier parlant d'une Dame rousse, dont l'âge avoit blanchi les cheveux, dit : Ces cheveux n'ont fait que changer de métal, ils étoient d'or, ils sont devenus d'argent. Sur une Dame surannée.

¶ M. de Balzac, parlant des Cardinaux dans le Conclave, qui pour devenir Pape, feignent d'être malades, a dit plaisamment, Ils ne sont jamais sans catarre, & d'un Cardinal malade, il se fait toujours un Pape qui se porte bien. Bon mot de Balzac.

¶ Une Dame qui haïssoit les jaloux, disoit, qu'au lieu de dire :

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux : Vers de Racine changé.

Il falloit dire :

Si Titus est jaloux, Titus est bien fâcheux.

¶ Balzac dit : Le peuple aime les prodiges, les Cométes sont plus regardées que le Soleil. Sur le peuple.

¶ Desmarais a fait ces jolis Vers sur la violette, qu'il fait parler à Mademoiselle Rambouillet, qui fut depuis mariée à M. de Montausier. Jolis Vers de Desmarais.

Modeſte en ma couleur, modeſte en mon ſéjour,
Reptile Végétant je me cache ſous l'herbe.
Mais ſi ſur votre ſein je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs ſera la plus ſuperbe.

Henri IV. conſulte Malherbe ſur un mot.

¶ Henri IV. qui étoit Gaſcon, ayant dit *un cuiller* d'argent, au lieu de dire *une cuiller*, tous ſes courtiſans ſe regarderent, il conſulta Malherbe, & lui demanda ſi *cuiller* étoit maſculin ; ce Poëte répondit : Ce mot ſera toujours féminin juſqu'à ce que Votre Majeſté ait fait un Edit qui ordonne ſur peine de la vie, qu'il devienne maſculin. Henri IV. ſourit, & ſçut bon gré à Malherbe de lui avoir dit librement ſon ſentiment.

Sur les Normans.

¶ On appelle la Normandie le pays de ſapience. La Fontaine dit que les Normans ſont

Gens peſant l'air, fine fleur des humains.

On prétend que le Normand eſt peint au naturel dans ce petit Dialogue.

Compere, dors-tu ?
Si je ne dormois, que me voudrois-tu ?

Ton cheval pour aller à Gisors.
Ah! compere, je dors.

¶ Richelet dit qu'après les Dauphinois, les Normans sont les plus grands chicaneurs & les plus grands fripons. Ces invectives contre une nation entiere, sont très-injustes, les gens judicieux s'en abstiennent. Richelet, dit-on, évapora sa bile contre les Dauphinois, parce qu'il avoit reçu à Grenoble des coups de bâton. L'homme dans toutes les nations est toujours le même, c'est-à-dire, toujours esclave de ses passions, c'est par tout le même spectacle. Chaque nation n'a rien à reprocher à l'autre sur les vices du cœur, ou si nous n'avons pas le défaut de cette nation, en échange nous en avons un autre : tout est bien compensé graces à notre corruption. Mais comme dit la Fontaine :

Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même maniere,
Tant ceux du tems passé que du tems d'aujourd'hui,
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Grande distance entre la théorie & la pratique.

¶ Il y a une si grande distance entre la pratique & la théorie, que le plus habile Théoriste n'est qu'un mauvais Praticien. La théorie nous met bien sur la voie, mais la pratique seule nous y fait marcher, elle nous apprend des choses qui ne peuvent pas s'écrire, & qui nous facilitent l'usage de la science. Le Théoriste n'applique ses principes qu'en tremblant, dans sa crainte il les applique mal, ou ne les met pas dans tout leur jour. Le Praticien hardi s'en sert avantageusement, parce qu'il voit tous les biais sous lesquels ils peuvent être montrés, & qu'il connoît le jour qui leur est favorable; quand je dis le Praticien, j'entens celui qui a uni la pratique à la théorie. Un habile Professeur en Droit Civil & François, est embarrassé à soutenir un procès. Pourquoi cela? Parce qu'il n'a pas la pratique. Un célébre Professeur de ces deux Jurisprudences a rendu cette raison là dans une pointe: Nous autres Professeurs, disoit-il, nous sçavons le droit, mais nous ne sçavons pas le travers.

Bon mot d'un Magistrat.

¶ Un aspirant à une Charge de Conseiller dans une Province étoit inter-

gé au Parlement sur la Loi, il y pondit comme un ignorant. Le agistrat qui l'interrogeoit lui deanda, si dans son pays les femmes ouvoient répondre pour leurs maris: ui, Monsieur, dit l'aspirant: Hé en, reprit le Magistrat, allez donc erir votre femme, afin qu'elle réonde pour vous, car vous répondez rt mal.

¶ Le Pere Bouhours disoit, pour arquer l'horreur qu'une Religieuse oit du Couvent, Elle y trouve par ut une mauvaise odeur, tout l'inẽte jusqu'à l'encens même qu'on y ule dans l'Eglise. Bon mot du P. Bouhours.

¶ M. d'Harlay, premier President, ant vu la maison de campagne que . Talon possedoit à Issy, trouva e la maison étoit trop petite, & le rdin trop long, il dit: Voilà un and soulier pour un petit talon. De M. de Harlay.

¶ Il dit à M. R..... Fermier génél des Postes, qui lui racontoit son ocès avec une grande vîtesse, Ce est point ici qu'il faut courre la ste.

¶ Le Pape Alexandre VII. demanà Allatius, Bibliothecaire du Vatin; pourquoi il ne se marioit pas? Réponse d'Allatius au Pape.

C'eſt afin, dit Allatius, de pouvoir me faire Prêtre. Pourquoi donc, reprit le Pape, ne vous faites-vous pas Prêtre ? C'eſt afin, répondit Allatius, d'avoir la liberté de me marier.

L'amour eſt un grand maître.

L'amour ſeul apprend l'art d'écrire,
Surtout d'écrire galamment ;
Quand on ſent bien ce qu'on veut dire,
On le dit toujours tendrement.

¶ Sur un Capitaine Eſpagnol.

Peine à laquelle un Eſpagnol eſt le plus ſenſible.

Fuyant de nous ſans réſiſtance,
Velès, ſans y penſer, perdit
De ſon honneur plus qu'il ne penſe,
Et de ſes gens plus qu'il ne dit.
Mais parmi tant d'étranges pertes
Qu'en un moment il a ſouffertes,
Il a ſeulement regretté
La perte de ſa gravité.

Les honneurs changent les mœurs.

¶ Un Moine avant que d'être Cardinal répétoit ſouvent, *Panis & aqua, vita beata*, du pain & de l'eau, voilà la félicité ; élevé à la pourpre, il dit : *Aqua & panis, vita canis*, du pain & de l'eau, c'eſt le partage du chien. La fortune nous fait changer de ſentiment.

Sur les beaux hommes qui

¶ Beau corps mal animé, trop aimable figure,

Ah ! que n'es-tu de marbre avec un pied d'estal ? n'ont point d'esprit.
Tu serois une belle image,
Tu n'es qu'un sot original.

Voilà ce qu'on peut appliquer à de beaux hommes qui sont sots.

C'est à peu près la pensée de Phédre, lorsque le Renard trouva un masque de théatre.

O quanta species ! inquit, cerebrum non habet.

C'est ce que la Fontaine a traduit ainsi.

Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

Il ajoute :

Combien de grands Seigneurs sont bustes en ce point.

¶ Placet à Louis XIV. sur la grêle de 1698.

De nos malheurs, grand Roi, souffrez la triste image, Sonnet sur la grêle.
Un tourbillon poussé par des vents furieux,
Dérobant en plein jour la lumiere à nos yeux,

Vint fondre sur nos champs, & décharger
sa rage.



La foudre, les éclairs en redoublant l'orage,
Confondent tout à coup & la terre & les cieux,
Et la grêle tombant d'un poids prodigieux,
Coupe tout, brise tout, acheve le ravage.



De torrens, de débris, de fange, & de glaçons,
Au lieu de riches ceps & d'heureuses moissons,
L'on voit de toutes parts nos campagnes couvertes.



Lorsque nous perdons tout, Sire, secourez-nous,
Augmentez, s'il se peut, en réparant nos pertes,
Votre gloire & l'amour que nous avons pour vous.

Dot des Romaines.

¶ Du tems des Romains l'on donnoit à une fille pour dot la réputation de son pere.

Procès entre la main

¶ La main gauche autrefois fit procès à la droite.

Pour partager les fonctions,
Disant qu'elle n'étoit bâtarde, ni cadette,
Qu'elle étoit propre à toutes actions
Où l'on la mettoit en usage,
Ainsi que les gauchers en rendent témoignage.
Le procès vu, Monsieur le President,
Au nom des Conseillers, dit à notre plaideuse,
Que son droit étoit évident,
Mais qu'elle devoit être ou lâche ou malheureuse,
Laissant mettre en possession
Une rivale injuste & violente,
Et que pour la tirer de cette oppression
La Justice étoit impuissante,
Pour vous montrer, dit-il, la jalousie ardente,
Que nous avons de faire désormais
Que les deux sœurs vivent en paix,
Que notre unique but est de rendre justice,
Et d'en donner l'exemple à nos neveux,
C'est que dorénavant exerçant notre Office,
Nous voulons nous servir également des deux.

gauche & la main droite.

Furetiere.

¶ Saint Evremont a fait des Vers fort ingénieux sur notre esprit qui nous alarme, & sur le souvenir qui nous rappelle nos maux.

Fâcheux entendement, tu nous fais toujours craindre,

Beaux Vers de S. Evremont.

Malheureux ſentiment, tu nous fais toujours plaindre,
Triſte reſſouvenir dont je me ſens bleſſé,
Pourquoi garder le mal après qu'il eſt paſſé ?
Faut il rendre aux malheurs ce pitoyable hommage,
De ſentir leur atteinte, ou garder leur image,
De nourrir ſes douleurs, & toujours ſe punir
D'une peine paſſée, & d'un mal avenir.

Louis XIV. avoit l'art d'obliger.

¶ Jamais Prince n'a ſçu répandre des bienfaits ſi gracieuſement que Louis XIV. Lorſqu'il donna l'Abbaye de Saint Germain des Prés au Cardinal d'Eſtrées, il lui dit : A peine ai-je appris la mort du Cardinal de Furſtemberg, que je n'ai pas voulu vous laiſſer le tems de demander ſon Abbaye, ni même de la ſouhaiter.

Sur les Médecins.

¶ A Paris comme ailleurs, l'ignorant Médecin
S'érige impunément en bannal aſſaſſin,
Et faiſant ſur le pauvre un dur apprentiſſage,
Conſomme ſur le riche ſon tyrannique ouvrage.

Grand ſentiment dans un mari.

¶ Un Conſeiller du Grand Conſeil ayant reçu un ſoufflet de ſa femme, lui dit : J'aimerois mieux qu'on me

coupât la main, que de vous l'avoir rendu; il lui fit plus sentir par là, l'indignité de son action, que s'il l'avoit battue à outrance.

¶ Le Comte de Grammont voyant que Louis XIV. ne donnoit aucun Bénéfice à l'Abbé de Feuquieres son neveu, lui dit: Sire, j'avois toujours cru l'Abbé de Feuquieres, homme d'une conduite à engager Votre Majesté à penser à lui; mais comme votre choix est la récompense du mérite, & qu'il n'est point encore tombé sur lui, je suis porté à croire qu'il est sans mérite. Si votre Majesté l'oublie dans la premiere nomination, trouvez bon que je le fasse enfermer dans un Séminaire pour le reste de ses jours. Louis XIV. ouvrit les yeux sur cet Abbé, & il lui donna une bonne Abbaye.

Le Comte de Grammont engage Louis XIV. à faire du bien à l'Abbé de Feuquieres.

¶ M. de Melac très-âgé, ayant soutenu dans Landau un long siége avec beaucoup de fermeté, le Comte de Grammont pour le moins aussi vieux, dit familierement au Roi à peu près de même âge: Sire, il n'y a que nous autres cadets qui valions quelque chose. Cela est vrai, dit le Roi: mais à notre âge, on n'a pas long-tems à

Bons mots du Comte de Grammont.

jouir de la gloire. Sire, reprit le Comte de Grammont, on ne compte point l'âge des Rois, & lorsqu'ils sont comme vous, on ne suppute leurs années que pour se rappeller leurs belles actions.

¶ La Musique de Louis XIV. exécutoit le *Miserere* magnifique de Lully. Le Roi étant à genoux y tenoit toute sa Cour. Il demanda à la fin du Pseaume au Comte de Grammont, comment il trouvoit la Musique. Sire, dit le Comte, elle est bien douce à l'oreille, mais elle est bien rude au genou.

Trait hardi d'un soldat.

¶ Louis XIV. faisant la revue des Gardes Françoises, trouva un Soldat d'un port noble & majestueux, il lui prit son épée pour la plier; après quoi il la lui rendit. Le soldat en la recevant, dit au Roi avec une hardiesse respectueuse: Sire, quand on prend l'épée d'un homme, on la lui remet ordinairement à son côté. Sa Majesté, quoique surprise, lui dit gaiment: Hé bien, j'y consens, & remit l'épée dans son fourreau. Sire, répliqua le Soldat, j'ai assez lu pour sçavoir que vos prédécesseurs n'annoblissoient leurs sujets qu'en leur mettant l'épée

au côté. Le Roi lui envoya le lendemain des Lettres de Noblesse.

Réponse de Sully hardie & pleine de zéle.

¶ La Marquise de Verneuil maitresse d'Henri IV. exigea de ce Prince dans le commencement de sa passion, qu'il lui fît une promesse de mariage. Ce Monarque avant que de la lui remettre, consulta Sully à qui il la montra. Ce Ministre zelé la déchira. Le Roi indigné d'une pareille hardiesse, lui dit tout en colere, Vous êtes fou Sully : Je voudrois l'être seul, Sire, répondit Sully. Le Roi malgré sa passion ne put blâmer ce Ministre, parce qu'il sentoit qu'il avoit raison, il le laissa sans lui dire un mot, & alla cependant faire une autre promesse de mariage à sa Maitresse. C'est cette même Marquise qui ayant appris que la Reine son ennemie accompagnant le Roi, avoit couru risque de se noyer en traversant la Seine à Neuilly, dit au Roi : Sire, si j'y avois été, dès que j'aurois vu Votre Majesté hors de danger, j'aurois crié la Reine boit.

Bon mot sur une Piéce de Théatre.

¶ Dans la premiere representation de la Mariamne de M. de Voltaire, Mariamne s'empoisonnoit à la fin de la piéce. Le Parterre mécontent, s'é-

cria : La Reine boit. Comme on joua ensuite la petite Comédie du Deuil, un caustique cria dans le Parterre : Voilà le deuil de la piéce nouvelle. L'Auteur la retira & y fit quelques changemens qui lui procurerent un grand succès.

Filou puni.

¶ Le Comte de Soissons jouant dans son Hôtel, vit dans un grand miroir une personne qui étoit derriere lui, qui avoit une mauvaise physionomie; il l'observa avec attention, il apperçut que ce galant homme lui voloit le cordon d'or de son chapeau, il le laissa faire; un moment après il se leva, & dit à ce filou : Monsieur, tenez mon jeu pour un moment. Il va à sa cuisine, & prend un bon tranchelard, il se glissa sans faire bruit derriere le filou à qui il coupa brusquement une oreille. Le mutilé poussa un grand cri, & se tourna. Alors le Comte lui montra son oreille, en lui disant : Monsieur, rendez-moi mon cordon, je vous rendrai votre oreille.

Réponse plaisante d'un paysan.

¶ M. de la Hoguette Evêque de Poitiers, faisant la visite de son Diocèse, demanda à un vieux paysan, combien il y avoit de personnes en Dieu; J'ai toujours oui-dire, lui répondit le

payſan, qu'il y en avoit trois; mais je ne ſçais pas, ſi vous n'en avez point retranché quelqu'une comme vous avez fait de nos Fêtes.

¶ Un Ambaſſadeur Turc étonné que Henri IV. fit de ſi grandes choſes avec ſi peu de troupes, lui en marquoit ſa ſurpriſe; ce Monarque lui répondit, Là où eſt la juſtice, une grande force n'eſt pas néceſſaire.

Belle réponſe d'Henri IV.

¶ Voici l'Epitaphe de Charles II. Roi d'Eſpagne.

Epitaphe de Charles II. Roi d'Eſpagne.

Ci gît Charles ſecond célébre Roi d'Eſpagne,
Qui de ſes jours ne fit campagne,
Qui ne fit pas même un enfant.
Qui donc le rend fameux? Il fit un Teſtament.

C'eſt ce Teſtament qui a mis Philippe V. ſur le Trône d'Eſpagne.

¶ Un fameux débauché d'une corpulence exceſſive, avoit fait mettre ſur la porte de ſa maiſon la ſtatue de S. Antoine ſon patron, le cochon qu'on donne ordinairement à ce Saint n'y étoit point; on diſoit, Le Saint eſt à la porte, & le cochon dans la maiſon.

Bon mot ſur un débauché.

¶ On fit cette deviſe ſur M. de Molé

Deviſe heureuſe.

Premier Président, qui fit de salutaires remontrances pendant la minorité de Louis XIV. L'Étoile qui conduisit les trois Rois, étoit le corps & l'ame ; ces paroles *Rectum monstrat regibus iter.* Elle montre aux Rois leur véritable chemin.

Trait de raillerie contre les Partisans.

¶ Un homme d'esprit badinant avec des partisans exlaquais, qui entendoient bien raillerie, & qui avoient acheté des Marquisats & des Comtés dans les Provinces où ils étoient nés, leur dit : Messieurs, les noms de Poitevin, de Champagne & de Bourguignon que vous avez portés, étoient d'heureux pronostics pour vous, qui annonçoient que vous domineriez dans les Provinces, dont vous portez le nom : Vous y êtes, Marquis & Comtes, les Romains portoient les noms des pays qu'ils avoient conquis. Vous differez d'eux, en ce que vous avez pris les noms des Provinces avant vos conquêtes.

Procureur furieux qui perd son procès.

¶ Brugor célébre Procureur, plaidoit comme un furieux. Il fit faire son portrait, le Peintre le representa dans un de ses accès de fureur ; il lui donna des yeux étincelans, un visage enflammé, un geste animé : en un mot, une

expreſſion diabolique. Brugor mécontent, ne voulut point payer le portrait, le Peintre le fit aſſigner. Brugor plaida ſa cauſe, il ſoutint qu'il ne dévoit point payer le portrait, parce qu'il n'étoit pas reſſemblant. Inſenſiblement il s'échauffa par degré : le voilà dans ſa fureur. Alors l'Avocat qui plaidoit contre lui, dit aux Juges : Je demande acte de l'état où eſt Maître Brugor ; & pour prouver la reſſemblance du portrait, j'emploie Maître Brugor lui-même dans ſa fureur. Le Peintre montra en même-tems le portrait qu'il avoit porté à l'Audience. Les Juges frapés du grand rapport qui étoit entre l'original & la copie, condamnerent le Procureur, qui ſe débattant comme un poſſedé, ne ſervit qu'à confirmer l'équité du Jugement.

Mêmes terminaiſons de mots qui ſe prononcent diverſement.

¶ Nous avons pluſieurs noms des Nations terminés en *ois*, qui ſe prononcent *ais*. *Anglais*, *Irlandais*, *Hollandais*, *Polonais*. Mais nous en avons un plus grand nombre terminés en *ois*, qui ſe prononcent de même. *Suedois*, *Hibernois*, *Danois*. On a prononcé juſques ſur la fin du regne de Louis XIV. *Français*. Mais ce

Monarque témoigna que cette prononciation le bleſſoit, & qu'il ſouhaitoit qu'on prononçât *François*. Ce ſon plein, dit-il, marque mieux le courage de la Nation. L'uſage qui, en fait de langue, n'a pas accoutumé d'obéir aux Rois, a eu la complaiſance de ſuivre l'intention de ce Prince.

Théatre Italien.

¶ Guerardi qui a joué le rolle d'Arlequin après Dominic, avoit un jeu ſi excellent, qu'il a conſolé Paris de l'Acteur qu'il remplaçoit. La Comédie Italienne a toujours été la rivale de la Françoiſe, & elle a de tout tems parodié les piéces qui y réuſſiſſoient, afin de leur jetter un ridicule. Arlequin a toujours copié les célébres Acteurs François, en les repreſentant, il les a chargés au grand plaiſir du Parterre. Baron depuis plus de trente ans eſt en bute aux traits d'Arlequin. Dans le tems que ce Comédien quitta ſa troupe, Guerardi vint ſur le théatre en Acteur de Province, diſant qu'il venoit remplacer Baron. Scaramouche lui dit : Mais as-tu les talens de ce grand Acteur ? Hé ! oui, dit Arlequin, je ſuis un ſecond Baron : J'ai ſa déclamation, ſon geſte,

ses infléxions de voix, il saisissoit Baron dans les endroits où il se faisoit admirer, & faisoit rire là où cet Acteur faisoit pleurer. Il parloit du nez comme Baron, & prenoit de grandes traînées de tabac à l'imitation de ce Comédien. La premiere chose que je ferai, dit-il, je me donnerai un carrosse, & ensuite je le jouerai au Pharaon; ce fut-là le début de Baron.

L'Opera est également en proie à la Comédie Italienne. Arlequin est surpris en volant du fromage de Milan, qui est sa passion dominante; on lui fait son procès, tout aussi-tôt on le conduit au gibet. En montant l'échelle il chante :

> Quand on obtient ce qu'on aime,
> Qu'importe à quel prix.

¶ Quand Philippes V. eut fait son entrée dans Naples, on lui érigea une statue dans une place publique. Dès que ce Royaume fut rentré sous la domination de l'Empereur, on abattit la statue de Philippes V. & on y plaça celle de l'Empereur. Un plaisant dit alors, qu'il falloit ériger une statue dont la tête se démontât à vis, afin

Expédient pour éviter de grands frais.

que s'il étoit nécessaire dans la suite d'ôter la statue de l'Empereur, on n'en ôtât que la tête, & que le reste pût toujours servir.

L'innocence reconnue.

¶ Un Conseiller du Parlement de Grenoble qui étoit bien pénétré de ses obligations, étoit Rapporteur d'une affaire criminelle. Un Gentilhomme étoit accusé d'un assassinat. Deux témoins déposoient unanimement contre lui, sa probité seule qui étoit très-connue s'élevoit contre ces témoignages, il couroit risque d'être condamné. La veille du Jugement, le Rapporteur étoit très-inquiet, parce qu'il ne pouvoit se dispenser de prononcer contre un homme qu'il croyoit innocent au fond du cœur, il gémit, & soupira toute la nuit; sa femme qui partagea ses inquiétudes, lui demanda le matin s'il avoit mis tout en usage pour trouver la vérité : Rapportez-moi, lui dit-elle, la déposition de ces deux témoins oculaires; le mari l'instruisit du procès, la femme saisit une circonstance dont les témoins parloient. Ils disoient qu'ils avoient vu commettre le crime au clair de la lune; Les dépositions sont fausses, s'écria-t-elle, car la nuit dont parlent ces témoins n'é-

toit point éclairée de la lune. L'Almanach confirma la remarque de la Conseillere. Le Rapporteur va au Palais, il fait venir les deux témoins, il les interrogea de nouveau, il les convainquit de la fausseté de leurs dépositions, en leur démontrant qu'il n'y avoit point de clair de lune la nuit qu'ils avoient citée. Ils sont arrêtés, l'accusé est absous, on fait le procès aux témoins qui furent condamnés dans la suite à une peine capitale. Une observation que fait une femme, observation qui avoit échapé à tout un Parlement, fut la source du salut de l'innocence.

¶ Un autre accusé sur la sellette, prêt à être condamné à mort par un Présidial, demanda à parler à son Rapporteur, il lui dit tout bas : Monsieur, sauvez-moi, il y a dix mille écus pour vous. Ce Juge qui n'étoit pas incorruptible, lui demanda sur le même ton où étoit la somme ? L'accusé satisfit à la demande. Alors le Rapporteur s'écria : Messieurs, qu'allons-nous faire ! ce malheureux vient de me dire qu'il est Prêtre ; il faut en informer l'Official, afin qu'il fasse son instruction suivant l'Ordonnance. Juge corrompu.

On ramena l'accusé en prison, le Conseiller eut le crédit de le faire évader deux jours après.

Quels livres font plus de sçavans.

¶ On a dit que les livres *in-douze* ont fait plus de sçavans que les *in-quarto* & les *in-folio*, parce qu'ils peuvent être mis à la poche, & qu'on les peut porter par tout.

Epigramme sur un Elu.

¶ Un Elu boiteux fort ignorant, ayant été supprimé, on lui envoya ces Vers :

Licidas on t'ôte ta Charge,
En cela ton sort est heureux,
Le Prince a dit : Quoi ! cet âne est boiteux;
Allons vîte qu'on le décharge.

Voilà un beau compliment de condoléance sur la suppression d'un Office.

Portrait abregé des femmes.

¶ Un Auteur prétendit dans deux coups de pinceau, avoir dépeint parfaitement les femmes.

La femme est pleine d'artifice,
Vice au-dedans, fard au-dehors,
Otez-en le fard & le vice,
Vous en ôtez l'ame & le corps.

¶ Voici un Ouvrage de Clélie, qu'elle avoit promis au Public.

Sur la Sympathie & l'Antipathie.

J'étois dans une si grande impatience d'apprendre le mystere que Mercure m'avoit promis de me révéler, sur la sympathie & l'antipathie, que je ne me possedois pas ; & comme j'avois été instruite dans le sommeil, dès que j'en sentois les approches, j'invoquois Mercure ; mais il me fit attendre long-tems ses faveurs, sans doute afin que j'en connusse mieux le prix. A la fin une belle nuit d'Eté étant à ma campagne dans ce même bocage où j'avois été favorisée d'un sommeil divin, mon cerveau fut assiégé des mêmes vapeurs, je me sentis remplie de la divinité. Je reconnus Mercure, je ne vous dirai point son équipage céleste, il me faisoit sentir sa présence sans que je le visse. Je servirois mal ta vivacité, me dit-il, si je faisois un prélude. Je suis pourtant obligé de te dire, que le mystere que tu veux sçavoir suppose que tu sois instruite auparavant de la vérité qui s'est dérobée aux Poëtes. Ceux qui sçavent le véritable sens de la Fable, sont persuadés que la divinité n'est

possedée proprement que par Jupiter, & que les autres Dieux sont des esprits subordonnés, qu'il a créés pour exécuter ses ordres dans le gouvernement de l'Univers. Le nombre de ces esprits est infini, & si tu sçavois leurs véritables noms, tu sçaurois les noms de toutes les perfections de la divinité; car ils portent tous chacun le nom d'un attribut divin. Quoique la divinité se suffise à elle seule, & qu'elle ait dans elle-même la source de la lumiere qu'elle répand par tout, on pourroit pourtant regarder ces esprits comme les rayons dont elle est environnée. A mesure que Mercure parloit, je sentois mon esprit se dégager des ténébres, & se remplir de vérités lumineuses. La divinité, poursuivit-il, qui se contemple sans cesse, & qui a retracé son image dans cette infinité d'esprits, l'a voulu imprimer dans la matiere même. Afin de la rendre plus susceptible de ses traits, il l'a unie à l'esprit. Cette union est si intime, qu'il semble que l'esprit soit materiel, & que la matiere soit spirituelle, tant ils paroissent confondus l'un dans l'autre. Quoique tout soit également facile à
la

la divinité, cependant on peut dire que rien ne prouve mieux sa puissance que ce composé qu'il a fait de l'esprit & de la matiere. A cela tu connois d'abord l'homme. Admire à quel degré de perfection Jupiter a conduit dans l'homme des organes materiels, qui par leur subtilité sont si propres aux opérations de l'ame dont ils semblent faire partie.

Jupiter signala sa puissance suprême,
En assemblant dans l'homme & l'esprit & le corps,
Les confondant tous deux par d'éternels accords,
Et formant sur ce tout l'image de Dieu même.

Cet homme ainsi créé étoit l'objet de la complaisance de la Divinité, dont il étoit une ébauche. Jupiter, comme je l'ai déja expliqué, avoit créé quarante-neuf ames, dont il anima quarante-neuf hommes; il les plaça dans un lieu délicieux, où ils étoient inondés d'un torrent de plaisirs. La Divinité les contemploit sans cesse, ils la contemploient, & ils faisoient aussi des retours sur eux-mêmes; mais ils ramenoient toujours leurs regards

vers la Divinité. Leur félicité se renouvelloit à chaque instant, il y avoit un accord merveilleux entre eux, & ils conspiroient tous à se rendre heureux, parce qu'ils s'aidoient mutuellement dans leurs contemplations. Ainsi ils étoient nécessaires les uns aux autres; leur félicité n'auroit pas été si grande, si on les avoit séparés; ils s'éclairoient à l'envi, & se faisoient réjaillir réciproquement les lumieres qu'ils recevoient. Leurs ames s'embrassoient, pour ainsi dire; comme ce bonheur n'étoit qu'un essai d'un plus grand où ils étoient destinés, il n'étoit pas inalterable, il ne dura pas même long-tems. Il arriva que dans ces retours qu'ils faisoient sur eux-mêmes, & dans ces regards qu'ils jettoient les uns sur les autres, ils crurent qu'ils étoient les uns plus favorisés, les autres moins de la Divinité. Cette opinion engendra entr'eux de l'orgueil & de l'envie. Ces deux passions produisirent la haine qui crut tellement, qu'ils se regarderent avec dedain, & se déclarerent enfin la guerre. Ils se partagerent en des chœurs de sept personnes chacun. Ils étoient quarante-neuf qui compo-

soient sept chœurs, l'union regnoit dans chaque chœur, ceux qui en composoient un s'étoient ligués pour faire la guerre aux autres, un chœur étoit ennemi de l'autre, & chaque chœur avoit six chœurs sur les bras, & faisoit consister sa force dans l'union des personnes qui le formoient, les rapports des qualités, & la nécessité d'attaquer & de se défendre servoient de fondement à cette ligue. Dès-lors ils cesserent de contempler la Divinité, & ne s'occuperent qu'à se faire la guerre. Jupiter les transplanta d'un lieu délicieux dans un lieu d'horreur & de miseres, où ces chœurs d'hommes travaillerent à se détruire les uns les autres. Ce qui est de merveilleux, c'est que dans les fureurs dont ils étoient pénétrés, les sept personnes qui composoient un chœur s'aimoient ardemment, & étoient toujours ensemble. Si par malheur quelqu'un de ces sept se séparoit un moment, une amitié violente le rappelloit d'abord à sa troupe, dans les bras de la mort ils s'embrassoient. Mais la force de cette amitié étoit égalée par la violence de la haine qu'ils avoient pour leurs adversaires.

Ils périrent tous, & leurs ames étant séparées de leurs corps, Jupiter les mit dans une région qui est entre le Ciel & la Terre.

Comme chaque homme avoit les perfections des deux sexes, & qu'un homme pouvoit suffire pour se reproduire lui-même, Jupiter partagea depuis dans deux sujets les deux sexes, ausquels il donna une inclination pour s'unir, inclination qu'il détrempa de beaucoup d'amertumes, pour punir les hommes, C'est aussi pour les punir, qu'il les fait entrer dans ce monde avec toutes les passions qu'ont enfantées l'orgueil & l'envie. Chaque homme est ennemi d'un autre homme : le Proverbe dit, qu'un homme est un loup à l'égard d'un autre homme. Je t'ai appris, continua Mercure, que lorsqu'un homme est formé dans le sein de sa mere, Jupiter ne crée pas alors une nouvelle ame, mais qu'il la tire d'une de ces quarante-neuf ames qu'il a créées dès le commencement. Toutes les ames des hommes ne sont donc que des émanations de ces premiers hommes ; avec les germes des vices, elles ont les germes des vertus ; ainsi suivant leur liberté,

elles peuvent se porter au bien, ou au mal. Cette haine que chaque homme avoit contre un autre chœur d'homme que le sien, & cette amitié vive que les sept personnes dans chaque chœur nourrissoit les uns pour les autres, se trouvent dans ce monde. Quand un inconnu se présente à nous pour lequel nous sentons de la sympathie, c'est qu'il est animé d'une de ces ames qui composoient le chœur où nous étions ; & dans cette haine générale que les hommes ont les uns pour les autres, excepté pour ceux dont les ames étoient dans leurs troupes, il y en a pour lesquels nous avons une grande antipathie ; en voici la raison. Dans cette guerre que les chœurs d'hommes se faisoient les uns aux autres, chaque chœur s'étoit choisi un chef qui le conduisoit & l'animoit. Ce chef étoit celui qui étoit le plus haï comme le plus digne de haine. Ainsi quand nous sentons une antipathie pour quelqu'un, c'est qu'il est animé de l'ame d'un chef qui nous a fait la guerre, & si nous rencontrions l'ame du chef du chœur dont nous faisions partie, nous au-

rions pour lui la plus violente de toutes les sympathies.

Quoique cette sympathie & cette antipathie soient enracinées dans notre ame, elles peuvent se détruire par la Religion, la vertu, & même par notre intérêt.

Voilà la véritable cause de la sympathie & de l'antipathie, mystere qui est l'écueil de la Philosophie. A ces dernieres paroles, je m'éveillai, j'avois l'imagination si frapée du discours de Mercure, que ma mémoire me le rendit sur le champ mot à mot sur le papier.

Philosophe subtil dont l'esprit curieux ;
Cherchant à pénétrer le plus secret mystere,
Franchit dans un instant & la terre & les cieux,
Ne sors point de chez toi, si la raison t'éclaire.
As-tu jamais compris ces merveilleux rapports,
Ces nœuds mysterieux & de l'ame & du corps,
Quelle chaîne d'aiman vers cet homme m'entraîne,
Que je ne connois point ? Quelle subite haine
S'éleve dans mon cœur contre un autre inconnu ?

Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon cœur pré-
venu
Ou de haine ou d'amour dans un moment
s'enflâme,
La cauſe du prodige eſt au fond de mon
ame.
Cet homme que je hais étoit mon ennemi,
Il cauſa mes malheurs, il engendra ma
ruine,
L'objet de mon amour fut jadis mon ami,
Il étoit mon bouclier dans ma noble ori-
gine.
La nature éclairée en ſon inſtinct ſecret,
Philoſophe, croi moi, ſçait bien ce qu'elle
fait.
Loin de la condamner, quand tu ne peux
comprendre,
Ton foible eſprit devroit s'abaiſſer & ſe
rendre.
Ne peux-tu dépouiller ton faſte & ton or-
gueil,
Quand ton ſçavoir ſe briſe auprès de cet
écueil?

¶ Un Auteur moderne rend ainſi raiſon de la ſympathie & de l'antipathie. Idée d'un Auteur moderne ſur le même ſujet.

J'allai, dit-il, dans un jeu de paume, quatre jeunes hommes jouoient, je ſentis de l'inclination pour un de ceux-là, & de l'averſion pour un autre, avec une forte envie que l'un gagnât, & l'autre perdît. Je les regardai tous deux avec le microſcope, l'agi-

tation dans laquelle ils étoient, les faisoit beaucoup transpirer, & la vapeur en venoit jusqu'à moi. J'en examinai d'abord toutes les parties & les figures, & je m'apperçus que les parties de la vapeur de celui pour qui je sentois de l'inclination, étoient telles, qu'elles s'accrochoient aisément à ce que je transpirois moi-même ; & qu'au contraire, les parties de la vapeur de celui pour qui j'avois de l'aversion, étant figurées en pointes, les unes aigues, les autres émoussées, j'en étois blessé & choqué. Ainsi je connus que la véritable cause de nos aversions & de nos inclinations, consiste dans la figure des parties de ce que nous transpirons, & de ce que les autres transpirent, & dans l'union, ou l'opposition, ou la contrarieté de ces choses.

Un pareil microscope seroit d'un grand secours dans la Physique & la Médecine.

Naïvetés.

¶ Cléon dit à son valet un matin, regarde par la fenêtre s'il est jour, le valet lui vint dire, Je ne vois point de jour. Animal, lui dit Cléon, prend la chandelle, afin que tu voyes si le jour se leve.

Il vit un Peintre qui repréſentoit un payſage où étoient un Amant & ſa Maitreſſe : Ah ! je vous prie, dit-il, peignez-moi dans un coin où l'on ne me voye point, & où je puiſſe entendre ce que ſe diſent ces amoureux.

Le Comte de.... lui dit : J'ai diné aujourd'hui avec un Poëte qui nous a regalés au deſſert d'une excellente Epigramme. Cléon fit venir ſon Cuiſinier : D'où vient, lui dit-il, que tu ne m'as pas encore fait manger une Epigramme ?

Un de ſes amis lui demanda ſon ſentiment ſur ſon portrait. Je ne trouve pas, lui répondit-il, qu'il vous reſſemble ſi bien que vous vous reſſemblez vous-même.

Une Dame auprès du feu faiſoit une Hiſtoire, une étincelle vola ſur ſa robe de chambre, elle ne s'en apperçut que lorſque le feu eut fait bien du progrès : Je le voyois bien, Madame, lui dit-il, mais je ne voulois pas avoir l'impoliteſſe d'interrompre votre recit.

Il diſoit : J'ai trouvé tant de puces dans cette hotellerie, que j'ai été con-

traint de coucher debout toute la nuit.

Il disoit à son Peintre, Représentez-moi tenant un livre à la main que je lirai tout haut.

Il tomba malade dans le cours d'un procès qui duroit depuis long-tems : Si je meurs, dit-il, je veux qu'on me signifie le jugement en l'autre monde.

Comme il entendoit souvent parler de Virgile & de Ciceron ; il disoit : Il faut que je me fasse appeller Virgile & Ciceron, afin qu'on parle souvent de moi.

On lui dit qu'on vouloit enfermer dans Paris le Fauxbourg Saint Germain, Cela sera bien commode, dit-il, pour ceux qui y sont, ils seront plus près du Louvre, du Palais, & des Halles.

Il mangea dans un repas des épinars qu'il trouva excellens ; il demanda de quelles herbes étoient ces épinars ; car ceux, dit-il, que je mange chez moi ne sont pas si bons.

Etant à Paris, il dit à son laquais, Pourras-tu porter cette lettre à Villeneuve S. George chez Monsieur O...? Le laquais soupesa la lettre, & dit qu'il la porteroit bien : Va donc,

lui dit le Maître. Je la porterai bien, reprit le laquais: mais donnez-moi un guide pour me mener. Prens mon cheval, lui dit Cléon, il y a été une fois; & une autre fois tu pourras y aller seul.

On lui vint apprendre qu'un de ses débiteurs venoit de mourir: Il sera mort, dit-il, exprès de peur de me payer.

Il trouva un de ses amis qui venoit de Dijon: Hé bien, dit-il, est-on toujours en possession de mentir dans cette Ville-là? Oui, Monsieur, lui dit son ami, tout le monde dit que vous êtes un fort joli homme. Cela est admirable, reprit Cléon, que ces menteurs ne peuvent pas se défendre de dire quelquefois la vérité en mentant.

On lui demanda combien l'homme avoit de sens exterieurs: il répondit cinq; sçavoir, la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût, il ne se souvint pas du cinquiéme, & après l'avoir cherché quelque-tems, Les deux yeux, dit-il, ne sont-ils pas deux sens?

Il inventa une nouvelle qu'il débita, quelqu'un lui dit qu'il l'avoit ouï-

dire. Il ne m'eſt pas poſſible de mentir, dit-il, puiſque ce que j'invente ſe trouve vrai.

Son Médecin le ſurprit l'après-diner, lorſqu'il faiſoit la méridienne, & il l'éveilla, en lui diſant, que ſuivant l'Ecole de Salerne, le ſommeil de l'après-diner étoit pernicieux. J'en conviens, dit Cléon; mais je hais tellement l'oiſiveté, que j'aime encore mieux dormir que de ne rien faire.

On lui reprochoit qu'il avoit mauvaiſe grace quand il dormoit; il dit à ſon laquais: Mets-moi un miroir au fond de mon lit, afin que je m'y voye, & que je puiſſe juger de la contenance que je tiens en dormant.

On feroit un gros Volume des naïvetés de Cléon, on peut dire que c'eſt le Héros des gens naïfs, & des ignorans.

Maximes. ¶ De deux perſonnes de different ſexe qui s'aiment, il y en a toujours une qui eſt la dupe de l'autre.

¶ Un Novice eſt-il fervent? on connoît le perſonnage; perſevere-t-il après le Noviciat? alors on connoit la perſonne.

¶ Un honnête-homme eſt le Bourgeois de toutes les Nations.

¶ On a vu depuis quelques années un célébre Imposteur. Il se disoit fils du Sieur Caille, Gentilhomme de Provence. On a prétendu que celui dont il jouoit le rolle sçavoit écrire, & avoit même quelque teinture des sciences. L'Imposteur ne sçavoit ni lire ni écrire, & il étoit très-grossier, & ne connoissoit pas seulement les sciences par leur nom. Ce qui est de plus surprenant, c'est qu'on a soutenu qu'il n'avoit aucune ressemblance avec le véritable Caille; cependant quatre Nourrices du véritable Caille ont reconnu le faux pour le véritable, à ses yeux pleureux & chassieux, à trois cicatrices : l'une sur le front; l'autre derriere l'oreille; & une troisiéme au genou. Elles rapportoient d'autres circonstances qui sembloient démontrer que l'Imposteur étoit le véritable. Il est vrai qu'on a avancé que ces quatre Nourrices n'étoient pas celles qui avoient nourri Caille; celles-ci étoient donc de faux témoins, & on devoit leur faire leur procès. On ne voit pourtant pas qu'on ait pris aucun parti contr'elles. Le Parlement de Provence où la question a d'abord été agitée, a décidé en faveur de l'Imposteur. On

Le faux Caille.

s'eſt pourvu en caſſation d'Arrêt, l'affaire renvoyée au Parlement de Paris, on a jugé que le prétendant étoit Pierre Mege Marinier, époux d'Honorade de Venelle. Dès qu'il eut obtenu au Parlement de Provence l'Arrêt qui le reconnoiſſoit pour le véritable Caille, il ſe maria à la Demoiſelle de Sery. Ayant vécu avec Honorade de Venelle, comme un mari vit avec une femme, il falloit dans ſa theſe qu'il fît paſſer ſon mariage pour un libertinage. Le Parlement en le déclarant Pierre Mege, l'a en même-tems déclaré Bigame. Deux Arrêts contraires de ces deux Parlemens fourniſſent une grande matiere à réfléxions.

¶ Un homme adonné au vin, eſt un homme qui s'anéantit.

Sur un ivrogne.

Dorilas l'ivrogne, vieux garçon, avoit deux neveux qui lui faiſoient la cour fort aſſidument, afin d'avoir ſa ſucceſſion. L'un de ſes neveux l'ayant enivré, lui extorqua un teſtament fait en ſa faveur. L'autre qui en fut averti, enivra Dorilas le lendemain, & il l'engagea à faire à ſon profit un autre teſtament qui révoquoit le premier. Ce ſecond teſtament eut lieu.

On disoit en parlant du premier, Une bouteille l'a fait, une bouteille l'a défait

¶ Saint-Leger Mousquetaire eut un differend avec deux Colonels; ils mirent l'épée à la main, Saint-Leger les fit plier. Les Colonels porterent leurs plaintes au Maréchal de Choiseuil, qui manda Saint-Leger, & lui dit en leur présence : Jeune homme, vous êtes un impertinent, vous qui n'êtes qu'un simple Mousquetaire, vous avez osé battre deux Colonels : où est la subordination ? Si vous vous avisez de les rebattre, je vous ferai mettre en prison pour un an. Mercuriale ironique.

¶ L'allégorie de la sagesse & du plaisir a été traitée fort naturellement par M. l'Abbé Nadal.

L'Accord du plaisir avec la sagesse.

Le folâtre plaisir s'étoit mis en chemin
Pour visiter les lieux de son domaine,
Et de son pied leger il arpentoit la plaine
Aussi vîte qu'un trait échapé de la main.
Dessus son dos une malette
Voituroit divers instrumens,
Propres aux divertissemens,
Une corde à danser dessus l'escarpolette;
Force palettes & volans;
Cartes & dez surtout, remede excellent

Contre le ſommeil léthargique ;
Des Maſques, des Romans, des Livres de Muſique :
Que ſçais je enfin ! tout l'attirail
Qui ſert à détourner les hommes du travail.
Dans ſon chemin il trouve la ſageſſe
Qui méditoit au coin d'un bois:
Quoi, Madame, c'eſt vous, quelle allégreſſe !
Qu'avec douceur je vous revois !
Depuis l'âge d'or, ce me ſemble,
On nous vit rarement enſemble.
Vous me fuyez, dit-il, vous me grondez toujours,
Sageſſe ſans cela vous ſeriez mes amours.
Tient-il à moi, dit l'immortelle,
Qu'entre nous déſormais.
L'amitié ne ſe renouvelle ?
Allons, jurons enſemble une ardeur mutuelle,
Et ne nous ſéparons jamais.
Tous deux ainſi d'intelligence,
Ils ſe mettent à voyager :
La nuit vint, il fallut chercher à ſe loger.
Ils virent un Château d'aſſez belle apparence,
Et réſolurent de concert
D'aller chez le Seigneur demander le couvert.
Dans les routes de l'avenue,
La Dame du Château prenoit pour lors le frais,
Coquette s'il en fût jamais.
Le folâtre plaiſir lui donna dans la vue,
La ſageſſe fut mal reçue,
On l'envoya loger chez Monſieur le Curé,

Où nous dirons par parenthese,
Qu'elle paſſa la nuit aſſez mal à ſon aiſe.
Après un fort leger ſommeil,
Du plaiſir pareſſeux elle attend le réveil.
Il ſort vers le midi des bras de ſon hôteſſe,
Il laiſſe dans ſa place une ſombre triſteſſe.
Voilà le couple pelerin
Qui ſe raſſemble, & ſe met en chemin,
Nulle malheureuſe aventure,
Ne troubla leurs plaiſans propos.
Sur le point que la nuit ramene l'ombre obſcure,
Autre Château ſe rencontre à propos.
C'étoit le ſéjour d'une prude,
Qui laſſe du tracas mondain,
Se plaiſoit dans la ſolitude.
Cette Dame parut, mais d'un abord fort rude,
Repouſſant le plaiſir badin,
A la ſageſſe ſeule elle tendit la main.
Le plaiſir rebuté porta ſa laſſitude
Au cabaret le plus prochain.
Quelle infortune eſt donc la nôtre !
Dirent nos voyageurs au matin raſſemblés,
Il faut que des humains les eſprits ſoient troublés,
Pour nous vouloir toujours ſéparer l'un de l'autre :
N'eſt-il point ſous le Ciel quelque ſéjour heureux,
Où nous ſoyons reçus tous deux ?
Contre ce mauvais goût ce beau couple s'emporte.
Et mécontent des deux gîtes derniers,
Va le ſoir frapper à la porte
De la charmante Danvilliers,

Son extrême beauté, sa brillante jeunesse
Promettoient au plaisir un favorable accueil :
Cette même raison fit trembler la sagesse,
Pour qui jeune beauté fut toujours un écueil.
Mais quelle surprise agréable
La fit changer de sentiment !
Quand la belle d'un air affable
Fit à tous deux ce compliment :
Venez plaisir, venez sagesse,
Vous avez trouvé votre hotesse,
J'aurai chez moi place, & tems pour tous deux,
Le plaisir m'est utile, & même nécessaire ;
Mais la sagesse aussi n'a rien pour moi d'affreux,
Pourvu qu'abandonnant cette critique amere,
Et cet air trop impérieux,
Elle soit un peu moins severe,
Et s'apprivoise avec les jeux.
J'espere que dans ma retraite
S'affermira votre union.
Mais faisons un marché pour n'être point sujette
A fréquente discussion.
On dressa le Traité, nul n'osa s'en défendre,
Chacun bien entendu mit tant soit peu du sien.
Faute de s'approcher, ou faute de s'entendre,
On est souvent brouillé pour rien.
Qui plus des deux sur soi dût prendre ?
Je ne le dirai point, chacun se trouva bien.
La sagesse fut gaye, & le plaisir modeste,

Et dans son propre appartement,
Sans que jamais survint nul altercas funeste,
La Dame pour toujours fixa leur logement,
La sagesse eut le lit, le plaisir tout le reste.
Tout ce reste étoit grand : Oui, mais tout bien compté,
J'en atteste la foi des hommes ;
Le plaisir au siécle où nous sommes,
N'est pas toujours si bien traité.

MADRIGAL.

Le soleil ici-bas ne voit que vanité, Amôur douce erreur.
D'apparence & d'erreur toute la terre abonde ;
Mais aimer tendrement une jeune beauté, Bertaud.
Est la plus douce erreur des vanités du monde.

¶ Un Ouvrage très-naturel est un portrait que l'Abbé Regnier fait du mariage.

Sur le mariage.

Je vous dirai mon sentiment
Sur le sujet du mariage,
C'est un état doux & charmant.
Quand l'époux & l'épouse à la fleur de leur âge
Apportent tout deux en ménage,
Avec un bien commode & de facile usage,
Un corps propre, bien fait, un bon temperamment,

Un cœur de part & d'autre exemt d'engagement,
Une humeur douce, aisée, un esprit doux & sage,
Qui sçache au sérieux joindre le badinage,
Et sans aimer le monde avec attachement,
Le connoisse, le goûte, & s'en passe aisément.
Dans une liaison telle que je l'ai dite,
Tous les jours sont heureux, les nuits ont leur mérite;
Et lorsque le soleil reparoît dans les cieux,
C'est avec un plaisir sensible
Que l'épouse & l'époux après le tems paisible
D'un sommeil doux & gracieux,
Tournent à leur réveil l'un sur l'autre les yeux.
Dès qu'il s'agit de quelque affaire,
En secret tout se délibere;
Et s'ils ont quelquefois des avis differens;
L'autorité, l'humeur n'est point ce qui décide,
On s'éclaircit l'un l'autre, on s'instruit, on se guide.
Sans trop abonder en son sens;
Et comme ils ont tous deux l'esprit juste & solide,
Ils discutent si bien leurs differens avis
Que la droite raison préside,
Et voit toujours les siens suivis.
En cet état digne d'envie,
Ils partagent toujours entre eux
Les biens & les maux de la vie;
Ils se rendent ainsi tous deux,
Et les biens plus piquans & les maux moins fâcheux.

Que si de leur hymen il leur vient quelque gage,
Ils sentent redoubler leur amour conjugal,
Ils s'attachent à leur Ouvrage,
Qu'ils élévent ensemble avec un soin égal.
Ils se plaisent d'y voir leur portrait, leur visage,
Et déja par avance osent en esperer
Tout ce qu'un tendre amour les porte à désirer.
Passons aux nœuds où je suppose
Que l'épouse & l'époux se rendent malheureux,
Sans nul sujet, sans nulle cause,
Que le peu de raison des deux.
Quelle union, grands Dieux, qu'une union semblable!
Qu'une union qui n'aboutit
Qu'à se gronder toujours mangeant à même table,
Qu'à se tourner le dos couchant au même lit.
Survient il des enfans; car enfin la nature
Se mêle quelquefois de les raccommoder,
Autre matiere de gronder.
L'épouse incommodée à toute heure murmure,
S'en prend sans cesse à son époux,
Qui sans amitié, sans tendresse,
La plaint peu de souffrir les maux d'une grossesse,
Dont il faut nuit & jour qu'il sente les dégoûts.
Mais lorsque tous les deux jaloux,
D'amertume & de fiel se nourrissent sans cesse:

Quel supplice, quel enfer est-ce !
L'hymen à ce prix-là mérite-t-il la presse ?
C'est ainsi cependant qu'ils sont faits pres-
que tous.

Le même Poëte a fait un refrain fort joli.

Un jour dans une grotte obscure,
Où d'un ruisseau le cours secret
Accompagnoit de son murmure
Les plaintes d'un amant discret,
Tircis à l'objet qui l'engage
Recommençoit cette Chanson :
C'en est trop si c'est badinage,
Et trop peu si c'est tout de bon.



Lorsque l'excès de ma souffrance
Me rend inquiet & rêveur,
Tu fais voler mon espérance
Sur les ailes de ta faveur ;
Puis tu me fais perdre courage
Par des rigueurs hors de saison.
C'en est trop, &c.



Quand sur ma musette plaintive
Je chante quelque air langoureux,
Je vois ton oreille attentive
A mes préceptes amoureux.
Si je veux les mettre en usage
Tu deviens sourde à ma leçon.
C'en est trop, &c.



De fleurs fraîchement amassées
Quand je te présente un bouquet,
Sur ton sein je les vois placées
D'un air complaisant & coquet.
Veux-je en faire un galant pillage,
A peine en obtiens-je un pardon ?
C'en est trop, &c.



Piqué de quelque jalousie,
Si je te découvre mes maux,
Tu te ris de ma frénésie,
Et plaisantes de mes rivaux.
Avec eux sous l'épais feuillage,
Tu danses pourtant sans façon.
C'en est trop, &c.



Quelquefois par un trait de flâme
Tes yeux aux miens font entrevoir,
Qu'amour qui captive mon ame,
Te tient aussi sous son pouvoir.
Si j'en veux un baiser pour gage,
Je n'en puis obtenir le don.
C'en est trop, &c.



Pour me prouver toute la force
D'un trait dont ton cœur est blessé,
Tu graves sur la tendre écorce
Ton chiffre au mien entre-lassé ;
Mais soudain d'une main volage
Tu veux l'effacer sans raison.
C'en est trop, &c.



Ingrat, interrompt la Bergere,
Avant qu'il fût prêt d'achever.
Est-ce véritable colere,
Ou la feins-tu pour m'éprouver ?
Je t'aime, & tu le sçais, sois sage,
Chasse un injurieux soupçon.
C'en est trop, &c.



Cette Histoire par la contrée
Se répandit en peu de tems,
Et du galant pays d'Astrée
Réjouit fort les habitans.
Tous y chantoient dans le Village;
Menant paître chévres, moutons :
C'en est trop, &c.

M. Ranchin. ¶ Je n'ai point vu de poësie où l'esprit, & un esprit aisé & naturel brillent davantage que dans ces Vers de M. Ranchin.

Le Pere rival de son Fils.

Philis, mes beaux jours sont passez;
Et mon fils n'est qu'à son aurore,
Pour vous il est trop jeune encore,
Et je ne le suis pas assez.



Une maligne destinée
Sauve nos cœurs de votre loi;
Vous naquîtes trop tard pour moi;
Pour lui vous êtes trop tôt née.

Ni

Ni moi, ni ce jeune écolier
Ne sçauroient comment nous y prendre,
A peine il commence d'apprendre
Que je commence d'oublier.



Que votre destin & le nôtre
Seroit charmant & merveilleux,
Si ce qui manque à l'un des deux
Pouvoit se retrancher à l'autre!



Si de mon âge joint au sien
On faisoit un égal partage,
Et qu'on ajoutât à son âge
Ce que l'on ôteroit du mien.



Par-là vous pourriez voir éclore
Pour vous deux amans à la fois;
Je deviendrois ce que j'étois,
Et lui ce qu'il n'est pas encore.



Mais pourquoi former ce desir,
Si notre âge approchoit du vôtre,
Nous serions rivaux l'un de l'autre;
Et vous auriez peine à choisir?



Que mon fils donc seul y prétende;
Que pour jouir de vos appas,
L'amour en lui double le pas,
Et que votre beauté l'attende.

Que fera-t-elle en l'attendant ?
Votre cœur avant qu'il s'engage,
Voudra-t-il se mettre en ôtage
Entre les mains d'un confident ?



Mon Dieu ! quelle assurance prendre
Sur un jeune cœur en dépôt,
Tel qui l'auroit mourroit plutôt,
Que de se résoudre à le rendre.



Votre cœur, s'il veut prendre avis
Sur un si délicat mystere,
Pourroit essayer sur le pere
Comment il aimera le fils.

M. de Mimurs.

¶ Sur l'art d'aimer d'Ovide.

Cette lecture est sans égale,
Ce livre est un petit dédale,
Où l'esprit prend plaisir d'errer.
Cloris suivez les pas d'Ovide,
C'est le plus agréable guide
Qu'on peut choisir pour s'égarer.

¶ A une belle Veuve.

De votre époux sur l'imprévu décès,
Ne sçachant pas quel compliment vous faire;
Je fus hier du beau fils de Cithere
A ce propos consulter les décrets.
Ce Dieu fut sourd, mais me montrant son frere,

Voyez l'hymen, contez-lui vos douleurs,
Dit il, sur l'heure, il fera votre affaire.
J'y fus, mais ! las je n'en eus que des pleurs,
Je revins donc au Dieu du tendre Empire;
Mais lui de rire aussi-tôt qu'il me vit;
Bon, m'écriai-je ! allons-nous-en donc dire,
Qu'hymen en pleure, & que l'amour en rit.

¶ Antoine de Rambouillet de la Sabliere a fait des Madrigaux, dont le tour est naturel & délicat tout ensemble; c'est un grand maître dans ce genre d'ouvrages. En voici quelques-uns de sa façon. Madrigaux de M. de Sabliere.

Belise pour l'amour vous êtes sans pitié,
Mais sous le beau nom d'amitié
Vous souffrez près de vous qu'un chacun s'établisse:
Connoissez mieux l'effet de vos attraits charmans,
Et croyez-moi je suis complice;
Tous vos amis sont vos amans.



De cette beauté sans égale,
Qui brille dans votre portrait,
Ma belle Iris je vous ai fait
Une dangereuse rivale;
Je la vois dix fois le jour,
Je l'entretiens de mon amour.

Avec elle souvent, Iris, je vous oublie;
Belle, pardonnez-moi cette legereté,
C'est la seule infidelité
Que je vous ferai de ma vie.



Que m'a-t-il servi de la voir,
Cette aimable & jeune rebelle,
Et d'avoir tant passé d'heureux jours avec elle
Depuis le matin jusqu'au soir?
Loin d'en tirer quelque avantage,
Cet esprit leger & volage,
De mes soins assidus ne fait que se lasser;
Contre la nouveauté son cœur est si peu ferme,
Que je serois en meilleur terme,
Si j'étois à recommencer.



Jeune Iris, quoiqu'avec douleur
Je ressente votre colere,
Pourvu qu'elle ne dure guéres,
Elle me tient lieu de faveur.
Vous m'accusez d'indifference:
Hé quoi, la moindre apparence
Doit-elle ainsi vous allarmer!
Si d'un tel crime; hélas! vous m'avez cru capable,
Iris, il est aisé de n'être plus coupable,
Puisqu'il ne faut que vous aimer.



Vous qui d'un regard favorable
Rendez heureux un misérable,

Vous avez eu pour moi des craintes & des
soins,
Que je me sens touché de cette grace extrême !
Après cela si je vous aime,
Ne m'en accusez pas au moins,
Ne vous en prenez qu'à vous-même.



De vos rigueurs & de ma peine
Je me plains la nuit & le jour,
Je les chante au bord des fontaines,
Et l'écho les dit à son tour.
Ha ! Philis commençons à faire
Quelque chose qu'il faille taire !



Sur le choix des deux sœurs, si ma peine est
extrême,
Ce n'est pas pour sçavoir à laquelle des deux
Mon cœur doit adresser ses vœux.
Elles sont toutes deux très-dignes qu'on les
aime ;
Mais ce qui fait mon embarras,
C'est quand je consulte en moi même,
Qui des deux je n'aimerai pas.



Peut-être je me l'imagine,
Peut-être aussi que je devine,
N'auriez-vous point, Iris, dessein de renouer ?
D'un clin d'œil seulement daignez me l'avouer.

Malgré tous vos projets, si l'amour vous
surmonte
Par pudeur, ou par sotte honte,
Gardez-vous de me le celer,
Il fait bien tous les jours d'autres métamor-
phoses,
Et pour m'en avertir, il ne faut point par-
ler,
J'entens à demi mot les choses.



Belise je differe, & je n'ose me rendre
Tant d'amans soupirent pour vous;
Et vous faites tant de jaloux,
Que je ne sçais quel parti prendre;
Rien ne vous manque pour charmer.
A vos beaux yeux tout est facile;
Mais s'engager à vous aimer,
C'est s'attirer toute la Ville.



La crainte suit toujours les désirs amou-
reux;
Plus ce qu'on aime a de mérite;
Plus la défiance s'irrite,
On ne se croit jamais heureux.
Vous m'aimez, dites-vous, quel bonheur,
quelle gloire!
Iris, pour me le faire croire,
Dites-le moi toujours, & jamais ne cessez:
Que vos doux regards m'en assurent,
Que vos doux baisers me le jurent,
A tous momens recommencez,
Encore n'est-ce pas assez.



Que mon Iris me plaît, lorsqu'elle est négligée,
Et que je la vois dégagée
De tous les ornemens que cachent ses beautés,
La belle les a tous quittés,
Une jupe de simple toile,
Aux plus secrets appas sert à peine de voile,
On lui voit à plaisir & le bras & la main,
Et rien ne cache son beau sein.
Sur un lit de repos cette belle est couchée,
La tête sur sa main négligemment penchée,
Les yeux tournez vers son amant.
Telle étoit jadis la plus belle
De toute la troupe immortelle,
Auprès d'un beau Chasseur qui causoit son tourment.
Mais, belle Iris, ne faisoit-elle
Que le regarder seulement ?



Philis ne m'aimera jamais:
Sur tout ce que je dis, sur tout ce que je fais,
Elle me loue, elle me flate:
C'est le payement d'une ingrate.



Enfin vous êtes revenue,
Belle cause de mes desirs:
Le Ciel enfin vous a rendue
A tant de vœux & de soupirs.
Mais Iris relâchez de votre humeur severe,
Et ne soyez pas si contraire
Au doux espoir de mon amour,

Seroit-il juste en conscience,
Que je mourusse du retour,
Etant réchapé de l'absence ?



Il n'est plus ce mari severe,
Que le Ciel avoit fait arbitre de nos jours,
Et la vertu la plus austere
Vous permet désormais de nouvelles amours.
Bien que les feux constans d'un cœur réduit en cendre,
Me donnent aujourd'hui quelque lieu de prétendre ;
Et d'esperer un sort plus doux :
Je languis dans l'incertitude,
Et peut-être n'en aurez-vous
Qu'un prétexte de moins à votre ingratitude.



Après deux mois d'absence enfin je vous revois,
Et le plaisir que j'en reçois
Efface de mes maux la mémoire importune :
Mais dites-moi, Philis, de votre heureux retour,
Rendrai je grace à la fortune ?
N'en dirai-je rien à l'amour ?



Qu'on puisse oublier ce qu'on aime,
Et qu'un fatal éloignement
Ebranle le cœur d'un amant.
Non, cela ne se peut, j'en juge par moi-même,

Je ſonge à mon Iris & la nuit & le jour.
Je ſoupire après ſon retour,
Et je connois bien que l'abſence
Eſt un prétexte à l'inconſtance,
Plutôt qu'un remede à l'amour.



En vain par un éloignement
Je tâche à calmer mon tourment,
Qui tous les jours empire aux yeux de cette belle,
Ce remede augmente mes ſoins,
Et jamais je ne ſouffre moins,
Que quand je languis auprès d'elle.



Iris de tant d'amans qui vivent ſous vos loix,
A qui donnez-vous votre choix ?
A la perruque blonde ou brune ;
Au plus cheri de la fortune ?
Hélas ! que je ſerois heureux,
Si c'étoit au plus amoureux.



Je ſçais qu'Iris ne m'aime pas ;
Cependant elle fait des pas
Pour m'empêcher d'être infidelle.
Sans doute mon amour ſert à ſa vanité,
Dans l'équipage d'une belle,
Il faut bien par honneur quelqu'amant maltraité.



¶ M. de Fourcroy, célébre Avocat, faisoit un grand cas de la liberté dont l'amour nous dépouille : Voici comme il a exprimé ses sentimens :

Liberté, mon cœur, liberté,
Je ne veux plus languir pour la belle Sylvie,
Elle est par sa beauté tout le bien de ma vie,
Mais elle en est aussi le mal par sa fierté.
Liberté, mon cœur, liberté.

L'Amour est une servitude,
Son plus beau joug est rigoureux.
Il n'est point de captif heureux,
Ni de paisible inquiétude.
Qu'un amant fasse l'esprit fort,
Qu'en tous lieux il vante son sort,
Qu'il baise ses liens, qu'il chante son martyre,
Qu'il dise cent beaux mots pour flater son tourment,
Il se dément
Quand il soupire.
Liberté, mon cœur, liberté.

Les chaînes les plus éclatantes
Sont toujours des chaînes pesantes ;
Elles ne perdent rien du poids par leur beauté.
Liberté, mon cœur, liberté.

Liberté, c'est à toi que tous mes vœux j'adresse,
Si tu voulois un serviteur,
Tu serois la loi de mon cœur,
Je te prendrois pour ma Maitresse;
Mais, douce liberté, chez toi
Il n'est ni serviteur, ni maitresse, ni loi.



Liberté, mon cœur, liberté,
Voilà désormais ma devise,
Voilà le cri de ma franchise,
Echo qu'il soit par vous mille fois répété;
Liberté, liberté, liberté, liberté!



¶ Le Poëme de l'art de prêcher ou du geste fourmille de traits vifs qui le rendent très-piquant. Ces sortes d'ouvrages tiennent depuis le commencent jusqu'à la fin un Lecteur en haleine, & on les relit toujours avec un nouveau plaisir.

Du Geste.

C'est en vain qu'un Docteur qui prêche l'Evangile, Sanleque.
Mêle chrétiennement l'agréable & l'utile,
S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler.
Si dans tout son dehors il ne sçait se régler,

Sa voix ne charme plus, sa phrase n'est plus
belle,
Dès l'Exorde j'aspire à la gloire éternelle.
Et quelquefois dormant sans interruption.
Je reçois en sursaut la bénédiction.
Vous donc qui pour prêcher courez toute la
terre,
Voulez-vous qu'un grand peuple assiége
votre chaire ?
Voulez-vous encherir les chaises & les
bancs ?
Et jusques au portail mettre en presse les
gens ?
Que votre œil avec vous me convainque &
me touche,
On doit parler de l'œil autant que de la
bouche.
Que la crainte & l'espoir, que la haine &
l'amour,
Comme sur un théâtre y parlent tour à
tour.
Il est des Damoiseaux, dont l'œillade amou-
reuse
Accompagne toujours la phrase précieuse.
Qu'un air pareil jamais n'effemine vos
yeux,
J'aimerois mieux encor ces Prêcheurs fu-
rieux,
Qui portant vers le Ciel leurs regards ef-
froyables,
Apostrophent les Saints comme on chasse
les Diables;
Et qui voulant prouver que le Seigneur est
doux,
Gâtent leurs argumens par des yeux en
courroux.

Gardez-vous bien ſur tout, mémoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.
Quelle pitié de voir l'Orateur entrepris,
Relire dans la voute un Sermon mal appris !
Vos yeux vous rendent ſots de plus d'une maniere :
Pourquoi quand vous criez, fermez-vous la paupiere ?
Tel jadis l'Andabate armé de ſon poignard,
Combattoit à l'aveugle, & vainquoit par hazard.
Mais vous qui blâmez tant ma paupiere couſue,
Ne m'ouvrez pas des yeux, où rien ne ſe remue.
Que vous êtes plaiſant lorſque vous me parlez,
Votre goſier s'enflâme, & vos yeux ſont gelez.
C'eſt ainſi qu'autrefois on voyoit des idoles,
Sans animer leurs yeux animer leurs paroles.
Mais ſi votre œil enfin veut toujours ſe glacer,
Au cercle de Benoît il le faudra placer.
Jadis, un Charlatan, Docteur en Médecine,
Devina, car chez eux, vous ſçavez qu'on devine,
Que l'œil pouvoit avoir lui ſeul plus de cent maux :

Mais moi qui de cet œil doit compter les
défauts,
Sans faire le devin, j'en trouve plus de
mille.
Tantôt je ris de voir une paupiere agile
Se mouvoir par article, & joindre à chaque
instant
Le jour avec la nuit dans un œil cligno-
tant.
Tantôt d'un cours reglé la prunelle agi-
tée,
D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse
emportée,
Ainsi du Marché-neuf le Maure ingé-
nieux
Fait jouer par minute un ressort dans ses
yeux.
L'un pousse dans les airs ses regards pleins
de zéle,
Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa pru-
nelle.
L'autre sans y penser nous met dans l'em-
barras,
En voyant du côté qu'il ne regarde pas.
Ici cet œil qui craint la trop grande lumie-
re,
N'ose voir qu'au travers des poils de la pau-
piere.
Là, ce jeune étourdi regarde à tout ha-
zard :
Mais voyons comment l'œil doit jetter son
regard.
Veut-il de la douleur exprimer les alar-
mes,
Qu'une foible prunelle y nage dans les lar-
mes ?

Veut-il paroître gai, que les jeux & les ris
Fassent autour de lui mille agréables plis?
Doit-il être en fureur? que ses vives prunelles
D'une Cométe en feu dardent mille étincelles?
Doit-il être percé des traits de la pitié?
Que la langueur l'abbatte, & le ferme à moitié?
Dans l'amour il est doux, dans la haine severe,
Il est troublé, s'il craint; il est clair, s'il espere.
Dans un étonnement il ne peut se mouvoir,
Dans une rêverie il regarde sans voir.
L'œil sçait toujours du cœur les premieres nouvelles,
C'est lui qui le premier épouse ses querelles,
Qui sent ses passions, qui suit ses intérêts,
Qui n'est point en repos, si le cœur n'est en paix.
L'œil enfin pleure, ou rit, quand le cœur le desire;
Mais que jamais le front n'ose le contredire.
Il faut qu'à sa maniere ils fassent ce qu'ils font,
Ce qu'on voit peint dans l'œil doit être écrit au front.
Il ne faut donc jamais que le front se sillone,

S'il ne reçoit du cœur une loi qui l'ordonne ;
Et si l'œil ne subit la loi tout le premier,
Un Docteur sans cela déclame en écolier,
Ainsi n'ayez point l'air de ce Missionaire,
Qui n'ayant ni le cœur, ni l'œil plein de colere,
Contraint toujours son front à se rider pour rien.
Que votre bouche aussi s'ouvre & se ferme bien.
Souvent d'un seul côté la bouche se renverse,
Et fait prendre à ses mots un chemin de traverse.
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
Chaque lourde syllabe est une heure à passer.
Ici cet Orateur qui pousse une invective,
A chaque mot qu'il dit fait pleuvoir sa salive.
Là je ris de ce fat qu'on voit à tout propos
Caresser sa pensée, & rire à tous ses mots.
L'un quand son front se ride, ayant un œil farouche,
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche ;
Et craignant que sa voix n'avorte entre ses dents,
Lance de ses poulmons des mots toujours tonnans.

L'autre pour éviter ces manieres outrées,
Ne parle qu'au travers de ses lévres serrées;
Et comme un instrument qui ne rend que des sons,
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.
Enfin, on peut compter plus de mines burlesques,
Que n'en grava jamais Callot dans ses grotesques;
Et souvent tel qui croit les autres grimaciers,
Est au haut de ma liste écrit tous des premiers.
Vous donc de qui la bouche est digne de censure,
Croyez qu'il est honteux d'en outrer la figure.
Ne remuez jamais vos lévres qu'en parlant,
Et ne les ouvrez pas pour atraper du vent,
N'allez pas publier la loi de l'Evangile,
De l'air impétueux dont parloit la Sibyle,
On soutient un mensonge avec emportement,
Mais une vérité se doit dire aisément.
Toutefois il est vrai qu'un ton plein d'énergie,
Doit des cœurs assoupis guérir la léthargie.
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer;

La bouche n'a jamais le droit de grimacer.
Il ne suffit donc pas à l'Acteur qui se forme,
Que son œil & son front reçoivent la réforme ;
Sa bouche doit encore en se réglant sur eux,
Joindre son action à ce qu'ils font tous deux ;
Afin qu'après cela tous trois d'intelligence,
Forment sur le visage une triple alliance.
Ne croyons pas pourtant un visage parfait,
Si-tôt que dans l'Acteur ce bel accord s'en fait,
Le moindre mouvement d'une tête volage,
Pourroit d'un Ange même enlaidir le visage.
En effet, quand vos yeux remplis de majesté,
Des célestes esprits voleroient la clarté ;
Quand Dieu sur votre front graveroit la figure
De ce front glorieux, dont parle l'Ecriture ;
Quand votre bouche enfin faisant sortir sa voix,
D'un ton de précurseur feroit trembler les Rois,
Ne prenez point ceci sur le pied d'hyperbole,
Si l'on voyoit toujours de parole en parole,

Sur le pivot du Ciel votre tête tourner;
Ces talens que dans vous je viens d'imaginer,
Cette voix si terrible au plus fier auditoire,
Ces yeux où Dieu feroit un essai de sa gloire,
Ce front scellé du sceau de la divinité,
Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.
Il ne faut pas aussi, gravités Espagnoles,
Qu'une tête immobile énerve vos paroles.
On a de l'air d'un fat quand on est trop Caton;
Que ceux qui dans leur sein enfoncent leur menton,
Ne mettent plus ainsi leur col à la torture.
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la tête affecte un air penché,
Tartuffe eût fait comme eux, s'il eût jamais prêché.
Mais vous de qui les mains & la tête branlante,
Forcent chaque syllabe à devenir tremblante,
Vous deviez autrefois avoir été choisis
Pour faire les Trembleurs à l'Opéra d'Isis.
Nous voyons des Prêcheurs coëffés à la moutonne,
Se faire les yeux grands, & la bouche mignone,

Se radoucir la voix, & pour tout geste
enfin,
Aux Dames d'alentour faire la belle main.
Est-ce-là nous tracer le chemin de la
gloire ?
Non, c'est faire l'amour à tout un audi-
toire.
Mais ce n'est pas ici qu'il faut moraliser,
Un Maître n'a le droit que de dogmati-
ser.
Songeons à ce Docteur, dont la voix pedan-
tesque
Donne un nouveau relief à son air solda-
tesque
Vous le voyez toujours campé comme un
lutteur,
Les poings toujours fermés morguer son
auditeur.
On diroit quand il veut pousser un syllo-
gisme,
Qu'il appelle en duel tout le Christianis-
me,
Ou que de sa fureur nous prenant pour
témoins,
Il veuille défier le diable à coups de
poings.
Mais l'ame des Chrétiens devient un champ
stérile,
Quand de tels insensés y sément l'Evan-
gile.
Car il n'est point de fou qui prêche utile-
ment,
Et la sagesse en nous doit parler sage-
ment.
On raconte qu'un jour certain Missio-
naire,

Après mille raisons ne sçachant plus que faire,
Pour convertir un Suisse instruit par Melancton,
Le convainquit enfin à grands coups de bâton.
Or, si pour une fois le zele Apostolique
A rendu par miracle un bâton pathetique,
Conclura-t-on d'abord qu'un Docteur furibond
Ait droit de s'escrimer de son bras vagabond ?
Non, non, un Orateur n'est point une furie ;
Prêchez donc sans fureur & sans effronterie,
Ne soyez ni trop lent, ni trop précipité,
Distinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté,
Soyez grave sans faste, aisé sans nonchalance,
Modeste sans froideur, hardi sans insolence.
Joignez vos agrémens aux régles de notre art ;
Quiconque plaît sans lui ne plaît que par hazard.
Sans lui craignez toujours quelques traits de satyre,
Et si cet Orateur * que tout Paris admire,
Néglige avec succès l'art qu'il sçait mieux que moi,
C'est qu'il est comme un Prince au-dessus de la loi.

* Le Pere Bourdaloue.

Je connois parmi nous certains sots immodestes,
Qui pour un mot tout seul vont nous faire cent gestes.
J'en sçais d'autres aussi pour le moins aussi sots,
Qui pour un geste seul vont nous dire cent mots.
Mais du geste & du sens la mesure pareille
Doit autant charmer l'œil qu'elle enchante l'oreille.
Si le geste & le sens sont toujours de complot,
Un seul geste jamais ne dément un seul mot.
Surtout n'imitez pas cet homme ridicule,
Dont le bras nonchalant fait toujours la pendule.
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on cause au parloir.
Chez les nouveaux Acteurs, c'est un geste à la mode,
Que de nager au bout de chaque periode;
Chez d'autres apprentifs l'on passe pour galant,
Lorsqu'on écrit en l'air, & qu'on peint en parlant.
L'un semble d'une main encenser l'assemblée,
L'autre à ses doigts crochus paroît avoir l'onglée,
Celui-ci prend plaisir à montrer ses bras nuds,

Celui-là fait semblant de conter ses écus.
Ici ce bras manchot jamais ne se déploye ;
Là ces doigts écartés font une patte d'oye ,
Souvent charmé du sens dont mes discours sont pleins ,
Je m'applaudis moi-même , & fais claquer mes mains.
Souvent je ne veux point que ma phrase finisse ,
A moins que pour signal je ne frappe ma cuisse.
Tantôt quand mon esprit n'imagine plus rien ,
J'enfonce mon bonnet qui tenoit déja bien ,
Quelquefois en poussant une voix de tonnerre ,
Je fais le Tymbalier sur le bord de ma chaire.

L'ouvrage n'est pas achevé.

¶ Le Pere Bouhours avoit une prédilection pour le songe de M. Patry , il l'a rapporté deux fois dans ses ouvrages ; dans ses Remarques sur la langue , & dans son Recueil de Poësies. Patry.

Je songeois cette nuit que de mal consumé ,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé ;

Et que n'en pouvant pas souffrir le voisi-
nage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi :
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance ex-
trême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin
toi-même,
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

¶ Voici un rondeau à la louange de Louis XIV. aussi propre à immortaliser ce Prince, qu'aucun ouvrage que les Muses ayent fait à sa gloire.

Sur la défaite de l'Hérésie.

Le Pere Commire, célébre Poëte Latin.

Que de l'Histoire ou du plus grand des Rois
L'on tracera les glorieux exploits.
La vérité sera peu vrai-semblable !
L'âge à venir trouvera t-il faisable
Ce que sous lui l'on voit faire aux François ?
Sans résistance en moins de quatre mois
Avoir réduit l'Hérésie aux abois ;
Cela pourroit tenir plus de la Fable
Que de l'Histoire.

¶ Quelque prévenu que je fusse contre les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux, j'en ai trouvé plusieurs

ſieurs que je voudrois avoir faits. Les voici.

Nictimene en Hibou.

Des coups de becs de la troupe volante, Rondeaux choiſis de Benſerade.
Sur le Hibou l'atteinte eſt violente,
Ce triſte oiſeau qui ne va que la nuit,
Nymphe autrefois, ſi l'on en croit le bruit,
Ayant été de ſon pere l'amante.

Elle gémit encore & ſe lamente,
D'un ton funebre & pleine d'épouvante,
A travers l'ombre elle échape & s'enfuit
Des coups de bec.

Non ſeulement le remors nous tourmente
D'avoir mal fait, mais ſans ceſſe il augmente.
A frais communs le monde nous pourſuit,
Sans s'épargner l'un à l'autre on ſe nuit,
Bon ou mauvais qu'eſt-ce qui s'en exemte
Des coups de bec?

Jupiter en Taureau.

Quand on eſt belle, on fait bien du fracas;
La jeune Europe avoit beaucoup d'appas,
Et Jupiter de qui l'ame étoit tendre,
Se voit contraint pour elle de deſcendre
En Taureau blanc qui la ſuit pas à pas.

Elle s'y joue, elle y prend ſes ébats,
Et met ſur lui ſes membres délicats:

Tout sied fort bien, quoi qu'on veuille entreprendre,
Quand on est belle.

Avec sa charge, & sans qu'il en soit las,
De la mer vaste il passe à nage un bras,
Il ne faut pas songer à se défendre,
Il n'est plus tems de penser qu'à se rendre;
Quelle fortune aussi ne court-on pas
Quand on est belle.

Amphion.

Le beau secret pour élever le corps
D'un grand logis! Tels ouvriers sont morts,
Il n'en est plus, à leur douce harmonie,
Les gros moëlons venoient de compagnie,
Et s'arrangeoient comme par des ressorts.

A peu de frais & sans aucuns efforts,
Pareilles gens édifioient alors,
La seule voix au luth étant unie.
Le beau secret.

Ah! pour bâtir, si les charmans accords,
Si les bons Vers tenoient lieu de Trésors,
Que de Palais de splendeur infinie!
Nos Amphions sont en chambre garnie,
S'ils n'y sont pas, c'est qu'ils couchent dehors,
Le beau secret.

Orithie.

Tout est perdu, ç'en est fait, & j'expire;

Disoit Borée, en qui l'amour inspire
Pour Orithie un feu grand & discret,
Il soupira quelque tems en secret,
Quoiqu'en secret rarement il soupire.

Mais il l'enleve, & finit son martyre,
De son côté ne pouvant s'en dédire,
La Belle aussi s'écrie : Ah ! ç'en est fait,
Tout est perdu.

Il la mena jusques dans son empire,
Où le voyant d'un tel éclat reluire,
Sa vanité fit cesser son regret,
Et se rendit à ce frivole attrait,
Lorsque le vent nous emporte à vrai dire,
Tout est perdu.

Les trois Parques.

Bien tristement les Parques vont toujours
Le même train sans prendre de détours,
Sur nos destins leur conduite secrette,
Jusques au bout nous mene d'une traite,
Et dans leurs mains est le fil de nos jours.

Comme il leur plaît tantôt longs, tantôt courts,
Ces trois objets austeres, durs & sourds,
A nos dépens filent leur quenouillette
Bien tristement.

L'une au fuseau fait faire tous ses tours,
L'autre devide, & n'a pas les doigts lourds ;
Mais la derniere est une maladroite,

Qui coupe avant que la trame soit faite,
Malgré les jeux, les ris & les amours,
Bien tristement.

Cette description des trois Parques a beaucoup d'agrémens, je défie les Censeurs de Benserade de me citer un Rondeau plus naturel & plus gracieux; le Rondeau suivant est dans le même goût.

Nourrices de Bacchus rajeunies.

De tout leur cœur ces vieilles de bon sens
Prioient Bacchus, en des termes pressans,
De leur donner pour prix de leurs services
Les yeux brillans, le teint frais des Novices,
Et les remettre en leurs jours florissans.

Par-là ce Dieu des plus reconnoissans,
Ayant payé leur lait & leur encens
Sur nouveaux frais, elles furent nourrices
De tout leur cœur.

Que l'on en voit par des remors puissans,
Plaindre l'abus de leurs charmes absens,
Et renoncer, quoique tard aux délices,
Pour embrasser la haire & les cilices,
Qui voudroient bien revenir à quinze ans
De tout leur cœur!

La Chimere.

Au tems qui court il ne s'en voit plus guéres;

De ces Héros, de ces gens peu vulgaires,
Tels que celui par qui fut mise à bas
La bête énorme, & qui fit cent dégats,
Source de tant d'écrits imaginaires.

Monstre fameux chez les visionnaires,
Bellerophon auroit quelques affaires,
Et trouveroit matiere à des combats
Au tems qui court.

Mais on n'a plus les armes nécessaires,
Et pour voler sur les deux hemispheres,
Chevaux ailés ne se rencontrent pas
A point nommé comme chevaux de pas,
En récompense il est bien des chimeres
Au tems qui court.

Voilà des Rondeaux qui n'ont pas mérité d'être confondus avec ceux que Benserade a faits par habitude, & qui n'ont qu'un faux air de Poësie naturelle.

¶ Benserade vint à la Cour jeune, & y apporta un esprit agréable, fin & délicat. Il s'attacha au Cardinal de Mazarin qui l'aimoit d'une amitié stérile. Il faisoit tous les jours des Vers galans qui le rendoient célébre. Un soir le Cardinal parlant de sa jeunesse, dit qu'il avoit cultivé la Poësie & les Belles-Lettres, qu'il étoit à la Cour de Rome ce que Benserade étoit

à la Cour de France. Benserade ayant sçu cette comparaison, alla à l'appartement du Cardinal qui venoit de se coucher. Il y heurta de toute sa force, on fut obligé de le laisser entrer. Tout transporté de joie, il se mit à genoux au chevet du lit de Son Eminence, & lui dit : Qu'il étoit si sensible à l'honneur du parallele qu'elle avoit fait, & si pressé de sa reconnoissance, qu'il n'avoit pu differer un moment de le venir remercier; qu'il seroit mort à sa porte, si on n'avoit pas voulu le laisser entrer. Il charma tellement le Cardinal, qu'il l'assura de sa bienveillance. En effet, six jours après il lui fit une pension de 2000 liv. il lui donna au bout de quelque tems des pensions considerables sur des Abbayes. Il faut sçavoir flater délicatement l'amour propre d'un homme puissant, quand on veut faire sa fortune.

Bons mots de M. de Voltaire.

¶ Dans le célébre differend qui a éclaté entre Madame Dacier Avocate des Anciens, & le Sieur Houdart de la Mothe Défenseur des Modernes, M. de Voltaire qui étoit neutre, dit que Madame Dacier avoit écrit comme un sçavant homme, & la Mothe comme une femme d'esprit.

¶ L'Oedipe de M. de Voltaire fut joué dans le tems du differend qui étoit entre les Ducs & Pairs & la Nobleſſe. Les Ducs la vouloient faire marcher à leur ſuite, exigeoient d'elle la qualité de Monſeigneur dans les Lettres, lui refuſoient la main chez eux. On dit à M. de Voltaire que les Ducs avoient frondé ſa piéce. Hé bien, dit-il, ſi les Ducs ſont contre moi, j'aurai pour moi la Nobleſſe.

M. de la Mothe, dans l'approbation qu'il a donné à Oedipe, a dit que cette piéce nous promettoit dans M. de Voltaire un ſucceſſeur de Corneille.

¶ Les hommes diſent des femmes tout ce qui leur plaît, les femmes ſont des hommes tout ce qu'elles veulent. Sur les femmes.

L'amour reſſemble à la lune, quand il ne croît pas, il faut qu'il diminue.

Les femmes ſont les plus amoureuſes créatures du monde; quand on ne s'attache qu'à la ſuperficie, elles ſçavent accorder le mouvement perpetuel avec l'oiſiveté. Cent défauts embellis ſont tout leur brillant. Tout y ſurprend de loin, de près tout y

détrompe. On y démêle l'esprit de bagatelle, l'amour des plaisirs, la passion du luxe. Elles parlent toujours sans rien dire. Pour paroître jeunes, elles deviennent enfans par leurs manieres. Elles attaquent les cœurs par des regards étudiés, des langueurs affectées, des sourires hors d'œuvre, leur bouche est mise au miroir, le son de leur voix est contrefait, & tous leurs mouvemens sont comptés. Plus parfaites dans leur imagination qu'aux yeux des autres, elles passent leur vie à servir leur beauté. Rien n'est solide en elles, tout est dans les grimaces & dans les airs, tout est art au dehors, au dedans tout est artifice, & la plus jolie femme du monde n'a rien de plus naturel que le desir de plaire.

Les femmes sont un *salmigondis* de sourires imposteurs, de minauderies enfantines, de riens éblouissans, de voix radoucies où le cœur & le gosier n'ont point de part. Le ton de coquetterie s'est fait naturaliser chez elles; c'est sur ce ton-là que leurs airs, leur coëffure, leur bouche & leurs yeux sont montés. Les femmes ne sont enfin qu'un amas de brillans étran-

gers, formés de blanc, de rouge, de mouches, de points, de rubans, &c. qui accompagnent toujours un visage masqué sans masque, enterré dans des ornemens, qui pendant le jour forment de belles tailles qu'on ne revoit plus le soir, & qui déchargées du fardeau de la tête, & dégagées de la prison des pieds, se trouvent en se mettant au lit raccourcies de près des trois quarts.

Ces portraits chargés sont faits par les grands ennemis des femmes; ainsi il ne les faut pas regarder comme de fidéles tableaux.

¶ Voici un portrait plus vrai. Le sexe fait la plus belle moitié du monde, il est l'admiration de l'autre moitié, le charme des cœurs, les délices des yeux. Les hommes consument leur jeunesse à se faire un esprit que les femmes ont en naissant, leur goût sert de régle aux hommes, la vraie politesse se trouve chez elles, on apprend le chemin de la gloire, quand pour mériter leur amour on marche sur les traces des Héros.

A quinze ans une fille est faite, & souvent à trente ans un homme n'est qu'un sot; l'esprit à une fille vient

avant la raison, & quand son frere cadet d'une année seulement est encore à l'alphabet, elle régente déja dans les ruelles.

¶ Devisé, dont la Bruyere a mis le Mercure immédiatement au-dessous du rien, a pourtant des partisans qui le regrétent. Le Noble fit la satyre du Mercure de Devisé dans ce Sonnet.

Sonnet de le Noble, sur le Mercure Galant de Devisé.

Du plus grand des humains une louange fade,
D'un stile dur & plat d'abord y saute aux yeux,
Puis des morts on essuye un registre ennuyeux,
Après qu'un petit air a fourni son aubade.



L'Auteur y sert envain une maigre salade
D'un tas de méchans Vers ramassés en tous lieux,
Et d'un ton de Roman présente aux curieux,
D'un conte mal tissu la frivole boutade.



L'Enigme enfin paroît ce chef-d'œuvre d'esprit,
Où cinq cens noms bourrus dont le lecteur frémit,

Rempliſſent ſans raiſons quinze mortelles pages.



La Gazette finit l'endormeur entretien,
Echo divine, écho par ſes galans ouvrages;
Di nous que nous apprend ce maigre Hiſtorien:

L'Echo répond : Rien.

Ceux qui ont lu les Mercures Galants de Deviſé, en verront toute l'économie décrite dans ce Sonnet.

¶ Un portrait fort délicat eſt celui qu'on a fait d'une Belle, qui voudroit cacher un amour qui la trahit.

Portrait d'une femme qui cache une violente paſſion.

Ses yeux à demi-baiſſés & languiſſans, & ſa voix mal aſſurée, m'ont fait remarquer un trouble qu'une douce fierté vouloit me dérober. Je voyois l'embarras d'un cœur engagé, qui craignant de ſe commettre, avoue en niant, cede en ſe défendant, & ſe découvre dans le tems qu'il cherche à ſe déguiſer. Plus cette Belle affectoit d'indifference, plus un feu timide & diſcret ſe faiſoit remarquer. Ses diſcours prenoient le parti de ſa raiſon, & ſes yeux celui de ſon cœur, & ſon trouble avoit un charme capable de tout enflammer, & qui m'a fait goû-

ter le plaisir de sçavoir que l'amour me doit la conquête d'un cœur qui n'avoit pas dessein de le reconnoître.

Ouvrage d'esprit où il est impossible de réussir.

¶. Mascarille dans les Précieuses Ridicules, dit qu'il a mis toute l'Histoire Romaine en Madrigaux. Moliere a voulu par-là ridiculiser Benserade, qui a mis les Métamorphoses d'Ovide en Rondeaux. Quelle entreprise! quel esprit y pourroit suffire? N'est-ce pas manquer de jugement que de s'engager dans un pareil labyrinthe? Quand on auroit la ceinture de Venus, pourroit-on sauver un pareil ouvrage de l'ennui: De ces Rondeaux le plus juste peut-être est celui-ci qu'il a fait sur sa traduction.

Dans ce Volume où sont toutes les Fables,
S'il s'est glissé des fautes peu notables,
Ou qui ne soient que de l'impression,
Manque de soin & d'application,
Un mot pour l'autre, elles sont excusables.

D'autres peut-être, & bien moins supportables,
Comme au bon sens plus préjudiciables,
Mériteroient une correction
Dans ce Volume.

Pour moi parmi des fautes innombrables,

Je n'en connois que deux considerables,
Et dont je fais ma déclaration,
C'est l'entreprise & l'exécution,
A mon avis, fautes irréparables
Dans ce Volume.

Un Misanthrope diroit : Hé bien ! puisque tu sentois tout le ridicule de ton dessein, pourquoi l'as-tu executé ? ce n'est pas qu'on ne trouve plusieurs Rondeaux qui ne feroient pas honte à un bon Poëte : mais combien d'autres Rondeaux indignes ? témoin celui du Déluge, où Despréaux releve cette pensée froide sur le naufrage des hommes.

Dieu lava bien la tête à son image.

Critique de Theophile & de Corneille.

¶ Ce critique judicieux fait sentir tout le ridicule de deux Vers de Theophile dans sa Tragédie de Pyrame & de Thisbé. Cette malheureuse amante ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pyrame s'étoit tué, dit :

Ah ! voici le poignard qui du sang de son Maître
S'est souillé lâchement, il en rougit le traître.

¶ Rodrigue dans le Cid, après

avoir tué le pere de sa Maitresse, veut la persuader de lui plonger son épée dans le sein, il la lui montre, & elle lui dit :

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime, & ma vie à tes yeux.

RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colere, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

Cette épée rougie de sang, qu'on propose de rougir d'un autre sang, & de lui faire changer ainsi de teinture, nous offre une pensée un peu trop recherchée, mais qui peut se présenter à un homme d'esprit, qui aime, & qui se trouveroit dans une pareille conjoncture. L'expression de *teinture* est un peu basse drns un tel sujet.

Mais revenons aux entreprises extravagantes des Auteurs. Un Espagnol avoit mis tout Aristote en Sonnets, il demanda au Roi d'Espagne la permission de faire imprimer son Livre. Le Roi au lieu de mettre sur le Placet que l'Auteur lui présenta : *Permis d'imprimer*, mit : *Permis de renfermer l'Auteur de cet Ouvrage.*

¶ Corneille ne répondit à la critique que le Cardinal de Richelieu fit faire du Cid par l'Académie Françoise, qu'en mettant au jour la belle piéce d'Horace, qui eut un grand succès.

M. Brossete, dans son Commentaire sur Boileau, dit que ce grand Ministre voulut bien honorer Corneille de sa jalousie. C'est là-dessus que Boileau a fait ces beaux Vers.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue,
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

La Bruyere dit que le Cid qui a plus de quarante ans sur la tête, est encore plus jeune que beaucoup de piéces nouvelles. On n'a jamais donné

au Théatre de piéces qui ait tant de pensées vives & frapantes. Le Cid ne peut jamais s'user. M. Pellisson dit que pour relever le mérite d'une chose qu'on estimoit, il étoit passé en proverbe de dire : Cela est beau comme le Cid.

Dans le tems que le Pere Bourdaloue prêchoit avec tant de succès, son nom étoit dans la bouche de tout le monde. On entendoit dire à des gens de Cour : Cet homme-là joue comme le Pere Bourdaloue prêche, voulant dire cet homme-là joue admirablement bien. C'est une imitation du proverbe que rapporte Pellisson. Cette comparaison extravagante prouve la force de l'impression qu'avoit fait le grand nom de ce célébre Prédicateur.

Bon mot d'un Musicien.

¶ Un habile Musicien fit sa fortune en se mariant, on le prioit de chanter dans une compagnie : Permettez-moi, dit-il, d'imiter le Rossignol qui ne chante plus quand il a fait son nid.

Gascon réparant heureusement une faute.

¶ Un Officier Gascon disoit fort haut à l'armée d'un ton important : Je vais diner chez Villars. Le Maréchal de Villars se trouva derriere lui, qui

lui dit avec bonté ; A cause de mon rang de Général, & non à cause de mon mérite, dites, Monsieur de Villars. Le Gascon qui ne sçavoit pas là ce Général ne fut point étonné, il lui repartit : Cadedis on ne dit point Monsieur de César, j'ai cru qu'on ne devoit pas dire de même Monsieur de Villars. Une faute n'est plus faute dès qu'elle est réparée de la sorte.

¶ Le petit Pere André prêchoit devant Louis XIII. sur la verité, & sur la maniere dont il la falloit dire aux Princes. Il feignit de s'endormir. On le laissa quelque tems sans le faire sortir de cet état. A la fin on le tira par sa robe, il feignit de s'éveiller, & de revenir d'un profond sommeil. Sire, dit-il, je viens de faire un songe qui convient au Sermon que je prêche devant votre Majesté. J'ai vu la verité sous la forme d'une belle Dame, sans aucun voile ; craignant la tentation, je lui ai dit de se retirer, elle m'a dit qu'elle s'appelloit la Vérité. Retirez-vous, lui ai-je dit encore avec plus de force, on ne représente point la Vérité toute nue aux Rois.

Traits du petit Pere André.

Ce même Religieux prêchant devant M. de Perefixe, Archevêque de

Paris, s'apperçut que ce Prélat dormoit ; il s'avisa pour l'éveiller de dire au Suisse de l'Eglise : Bedeau, fermez les portes, le Pasteur dort, les Brebis s'en iront, à qui annoncerai-je la parole de Dieu ? Ce trait-là causa dans l'auditoire un grand brouhaha qui éveilla l'Archevêque.

Sentiment de M. de Turenne sur les femmes.

¶ Monsieur de Turenne disoit que la plus aimable femme du monde ne méritoit pas qu'on lui rendît des soins plus d'un mois.

L'effet que fit la prison sur le grand Prince de Condé.

¶ Selon le témoignage que rend M. Bossuet Evêque de Meaux, dans l'Oraison funebre du grand Prince de Condé, ce Prince disoit en parlant de sa prison : J'y suis entré l'homme du monde le plus innocent, & j'en suis sorti le plus coupable.

Pourquoi on fait de petits présens aux Dieux.

¶ Licurgue étant interrogé pourquoi il avoit ordonné qu'on ne fît que de petits présens aux Dieux : C'est afin, dit-il, que nous ne cessions jamais de les honorer.

¶ Un Gentilhomme presenta au Roi ce Placet pour être soulagé de sa Capitation.

AU ROI.

Placet sur la Capitation.

Au milieu de tous les hazards
Qu'on trouve dans les champs de Mars,
Grand Prince sous tes loix j'ai passé vingt années :
J'esperois y finir mes jours,
Quand le Maître des destinées,
De ce noble dessein vint arrêter le cours,
Par le plus doux des hymenées.
Deux grands fils sont le fruit de mes tendres amours,
Qui suivant les leçons que je leur ai données,
A l'âge de vingt ans Officiers déja vieux,
Font leur devoir à qui mieux mieux.
J'ai fait jusques ici par delà ma puissance,
Pour fournir à leur subsistance.
Mais hélas aujourd'hui la Capitation
Me force à retrancher leur foible pension.
Que deviendra donc, grand Monarque,
L'ardeur qu'ils ont de te servir ?
Quel témoignage, & quelle marque
T'en rendront-ils à l'avenir ?
Si dans le désespoir où l'impuissance jette,
Ils sont contraints de faire une retraite
Honteuse pour eux & pour moi ;
Tu peus seul empêcher cette chute cruelle,
Commande à Pontchartrain, ce Ministre fidéle
De me dispenser de ta loi,
Ou souffre que je prenne en faveur de leur zéle
Des Lettres d'Etat contre toi.

Le combat d'homme à homme n'est pas fait pour un Général.

¶ Scipion l'Africain & Metellus, deux grands Capitaines, ont refusé le combat d'homme à homme, parce que, dit Theophraste, un Général doit mourir en Capitaine, & non en Soldat. Antoine ayant défié Auguste, & lui ayant présenté le combat d'homme à homme, Auguste le refusa, en disant, qu'il avoit bien d'autres moyens de mourir sans celui-là. Plutarque en la vie de Neron.

La force de l'éloquence.

¶ Ciceron fit publiquement l'éloge de Crassus; peu de jours après dans le même lieu il fit de lui une satyre très-offensante. Crassus lui reprocha son inconstance: Je ne t'ai loué, dit Ciceron, que pour faire voir la force de l'éloquence qui a l'art de faire paroître bon ce qui est mauvais.

Grand courage d'une Venitienne.

¶ Marulla Venitienne, se signala dans la défense de Coccino affiégé par les Turcs, elle se tint à la bréche, & empêcha les affiégeans de s'emparer de la Place; elle vit, sans s'ébranler, son pere tomber mort à ses pieds; elle donna le tems à Loredano de secourir la Ville. Ce Général la pria de faire choix d'un mari parmi les Officiers de son armée, & lui promit une dot considerable: Donnez-moi le tems d'y

penser, lui dit-elle, quand on veut se marier on ne doit pas choisir le plus brave, mais le plus honnête-homme.

¶ Bien des filles se sont plaintes d'avoir été violées qui n'ont fait qu'une molle defense : elles vouloient & ne vouloient pas ; c'est dans cette incertitude qu'elles ont été vaincues. Charles Duc de Calabre, condamna un Gentilhomme à donner cent florins d'or à une fille qui l'accusoit de l'avoir abusée : il la paya en présence du Duc, qui lui dit lorsqu'elle s'en alloit : Poursuivez-la, & ôtez-lui l'or que vous lui avez donné. Le Gentilhomme voulut exécuter ce que le Prince lui disoit : mais il n'en put venir à bout ; la fille revint auprès du Prince, en lui portant ses plaintes sur la nouvelle entreprise du Gentilhomme. Si vous aviez, lui dit le Duc, défendu votre honneur, comme vous défendez votre or, vous seriez encore vierge, n'y retournez plus : il voulut qu'elle rendît les florins.

Les accusations de viol ne sont pas toujours sinceres.

¶ Siccius Dentanus Romain, s'étoit trouvé en six vingt batailles ou combats, il étoit sorti huit fois victorieux du combat seul à seul, il avoit qua-

Extrême bravoure d'un soldat Romain.

rante-cinq plaies sur son corps pardevant, il avoit rapporté de ces combats 24 dépouilles, il avoit reçu de ses Capitaines pour récompense de son courage dix-huit lances, vingt bardes de chevaux, quarante-trois brasselets & vingt-cinq couronnes, il a été cause que plusieurs Consuls ont triomphé à Rome. Valere le Grand, liv. 3. ch. 2. Il avoit eu 14. couronnes civiques, 3. murales, huit d'or, 83. colliers de ce même métal. Ne diroit-on pas qu'on raconte les exploits de plusieurs vaillans hommes, & qu'on les met sur la tête d'un seul homme? Il avoit l'avantage d'une physionomie riche, & d'un port majestueux.

Port majestueux de Bussy d'Amboise.

¶ Bussy d'Amboise apprenant que tous les Seigneurs de la Cour, qui étoient d'un même tournois que lui, faisoient des dépenses extraordinaires pour leurs équipages & pour leurs habits, fit vêtir ses gens comme des Seigneurs, & lui marcha vêtu le plus simplement du monde. Au milieu de ce train si magnifique, la nature fit valoir tellement ses avantages en la personne de Bussy, que Bussy fut pris seul pour un grand Seigneur, & tous les Seigneurs qui s'étoient fiés à leur

magnificence ne passerent que pour des valets.

¶ Les Religieux de la Mercy présentans au Roi de Fez 10000. piastres pour la rançon de quelques esclaves François ; ce Prince leur dit : Quoi! votre Roi que vous dites si puissant vous envoie de si loin avec une si petite somme : Ce n'est pas notre Roi qui nous envoie, repartirent les Religieux, l'argent que nous t'offrons ne provient que d'aumônes ; Louis le Grand ne traite de la rançon de ses sujets que par la bouche de ses canons.

Belle repartie des Religieux de la Mercy.

¶ Un Joueur de flute écouté d'un peuple qui aimoit la Musique, tira de son instrument des sons si doux & si ravissans, qu'il s'asservit leurs oreilles, & leurs ames, ils étoient enchantés & ne se possedoient pas, ils le choisirent pour leur Roi. Saint Augustin en son livre *de quantitate animæ*, *c.* 19. Voilà un exemple qui flatera bien l'amour propre des Musiciens.

Un Joueur de flute élu Roi.

¶ Seneque ayant été condamné à mort par Neron, qui lui accorda le choix du genre de mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain. Pauline

Grand amour de Pauline pour Seneque son mari.

sa femme se mit dans le même bain, où elle se fit ouvrir aussi les veines, afin de mêler son sang avec celui de son époux. Je ne sçais si on trouveroit une Pauline dans notre siécle. Neron étant averti du parti qu'avoit pris Pauline, ordonna qu'on lui refermât les veines, afin qu'elle mourût plus cruellement, après avoir langui quelque tems dans la tristesse. *Continuateur de Plutarque dans la vie de Seneque.*

Bon mot de Metellus.

¶ Marius demandant à Metellus pourquoi il ne vouloit pas épouser sa fille qui étoit belle, riche, éloquente & vertueuse, il répondit : J'aime mieux être à moi qu'à elle.

Femme, la terreur des maris. Mari, la terreur des femmes.

¶ S. Jerôme dit qu'il a vu à Rome une femme qui après avoir eu 22. maris, épousa un homme qui avoit eu vingt femmes, & qui lui survécut ; les Romains le couronnerent de lauriers, & lui firent porter une palme à la main aux funerailles de sa femme.

¶ Un Ministre Huguenot, interdit de ses fonctions par la cabale de ses ennemis, dit tout haut qu'il en couteroit la vie à plus de cent hommes. Il fut cité devant le Juge pour avoir tenu

tenu ce discours ; il s'expliqua, en disant : J'ai voulu dire, que si l'on m'empêchoit d'être Ministre, je me ferois Médecin. C'est ce que dit le Grondeur Médecin dans sa colere, lorsque le mariage de Mondor & de sa fille est conclu malgré lui ; il en coutera la vie, dit-il, à plus de quatre.

Dans ce déluge de raillerie qui inonde les Médecins, il y en a qui cedent au torrent, & qui prennent le parti de se railler eux-mêmes ; d'autres s'enrichissent & laissent railler. Un Médecin étoit dans une Hôtellerie où un Grenadier juroit, renioit, & faisoit un fracas horrible. Le Médecin lui dit : Sçavez-vous bien que si je vous entreprens, je vous exterminerai. La fureur du Grenadier redoubla, il s'alloit élancer sur le Médecin comme un lion, en jurant de toute sa force, lorsqu'on le retint, en lui disant : Prenez garde à ce que vous faites, sçavez-vous bien que vous avez affaire à un Médecin ; il se sentit désarmé, il entra dans la plaisanterie, & il s'appaisa.

¶ Dom Lopès de Acuna s'armant à la hâte pour aller combattre, dit à deux de ses valets qui l'habilloient, Grande moderation d'un Espagnol.

de lui mieux mettre sa bourguignote, qui lui causoit de la douleur à l'oreille ; & comme ils lui répondirent plusieurs fois qu'elle étoit bien mise, & qu'il étoit pressé de partir, il s'en alla prendre part à la gloire du combat qui fut sanglant. A son retour il ôta son casque & son oreille que la bourguignote avoit coupée ; il leur parla avec douceur en ces termes : Ne vous avois-je pas bien dit que vous me l'aviez mal mise ? On rapporta ce trait à Dom Jean d'Autriche fils naturel de Charles-Quint ; un Espagnol qui étoit présent, dit : Si j'avois été Dom Lopès, j'aurois fait bon marché des oreilles de ces deux coquins. S'il en avoit usé de la sorte, dit Dom Juan, il auroit vendu bien cher son oreille, au lieu qu'il en a acheté toutes les langues de la renommée qui publient sa douceur & sa moderation.

Grande moderation de Louis XII.

¶ On rapporta à Louis XII. qu'on avoit eu l'insolence de le jouer à Paris en plein Théâtre, comme un avare buvant dans un vase plein de piéces d'or sans pouvoir se désalterer. Bien loin de s'en fâcher, il dit : Les bouffons ont permission de tout dire, & de tout jouer, je ne suis pas plus par-

fait que les autres, le trait est d'une plaisante invention, je leur pardonne. En verité, le peuple ne mérite pas d'avoir de bons Princes, il applaudit souvent aux mauvais, & il se plaint des bons.

¶ Un homme étoit si intéressé, qu'il convertissoit tout en argent, il n'avoit jamais fait aucun don pendant sa vie; il rencontra un de ses amis à qui il dit, Je vous donne le bon jour: Vous me le donnez, répondit son ami, parce que vous ne le pouvez pas vendre. L'Avare de Moliere ne dit pas, Je vous donne, mais, Je vous prête le bon jour. Avare.

¶ Un Procureur ne passoit jamais devant la boutique d'un Cordonnier, que celui-ci ne se prît à rire. Le Procureur piqué lui demanda un jour brusquement, pourquoi il rioit toutes les fois qu'il passoit devant lui; le Cordonnier répondit sur le même ton: Pourquoi passez-vous devant moi toutes les fois que je ris? Heureuse repartie.

¶ Le Pere Bouhours dit que le Journal de Siam de l'Abbé de Choisy, est délicieux à un peu de marine près. J'ai vu dans ce voyage un portrait

qui est touché fort agréablement : Le voici.

Portrait parlant.

Vous ne connoissez pas Monsieur Vachet, & pour le connoître, il faut l'entendre parler d'affaires, personne n'en parle mieux que lui ; il trouve des expédiens à tout, & Messieurs les Ministres en ont été fort contens. Il est vrai que tout est perdu quand il veut faire le plaisant, c'est son foible, & ce n'est pas son talent : Je l'écoute quand il parle sérieusement : & quand il veut rire, j'ai des affaires.

Le stile gai & leger qui anime ce Journal plaît infiniment.

¶ Clélie pressée de dire son sentiment sur un homme qu'elle avoit vu deux ou trois fois, s'expliqua ainsi dans une lettre.

Portrait d'un petit Maître de Ville.

Que voulez-vous que je vous dise de Monsieur L*** ? Il est de ces hommes dont le monde est rempli, qui ne sont ni gens d'esprit ni bêtes, & qui ont gâté leur naturel par l'art, ils auroient pu être soufferts, s'ils n'avoient pas voulu trop plaire. Il a je ne sçais quel air du monde qui dérobe d'abord la médiocrité de son esprit ; une hardiesse à se produire, à décider de tout ; un ton important ; bien des gens

prennent cela pour la ſcience du monde, ce n'en eſt ſeulement pas l'écorce. J'ai toujours diſtingué deux ſortes de politeſſes, une politeſſe ſuperficielle, & une politeſſe enracinée dans l'ame, un exterieur honnête & gracieux; briller, mais briller à propos, avoir des mœurs, voilà ce que je demande. Combien de perſonnes qui n'ont que la teinture de toutes ces qualités paſſent pour des héros dans la ſcience du monde.

Je ne trouve dans Monſieur L*** que cette politeſſe ſuperficielle, c'eſt un petit Maître de Ville qui s'éclipſeroit devant un petit Maître de Cour. Il a eu des emplois qui ont paſſé un vernis ſur la baſſeſſe de ſa naiſſance; mais franchement ce vernis s'écaille de tout côté, on diſcerne parfaitement ce qu'il eſt. Comme je ſuis naturellement indiſpoſée contre les petits Maîtres de cette eſpece, je m'emporterois contre lui; afin de ne point faire une ſi mauvaiſe figure, je vous quitte, je ſuis votre très-humble ſervante.

VIE DE LA COUR.

Sonnet irregulier.

M. de S. Martin.

Servir le ſouverain, ou ſe donner un Maître,
Dépendre abſolument des volontés d'autrui,
Demeurer dans des lieux où l'on ne voudroit être,
Pour un peu de plaiſir ſouffrir beaucoup d'ennui;



Ne témoigner jamais ce qu'en ſon cœur on penſe;
Suivre les favoris ſans pourtant les aimer,
S'appauvrir en effet, s'enrichir d'eſperance,
Louer tout ce qu'on voit, mais ne rien eſtimer;



Entretenir un Grand d'un diſcours qui le flate,
Rire de voir un chien careſſer une chate,
Manger toujours fort tard, changer la nuit au jour;



N'avoir pas un ami, bien que chacun on baiſe,
Etre toujours debout, & jamais à ſon aiſe,
Fait voir en abregé comme on vit à la Cour.

Sentiment généreux de Mademoiselle de Scuderi. Mademoiselle deScuderi.

Quand l'aveugle destin auroit fait une loi ;
Pour me faire vivre sans cesse,
J'y renoncerois par tendresse,
Si mes amis n'étoient immortels comme moi.

¶ Voici des Vers de la même Muse sur M. le Duc de Bourgogne, faisant l'exercice avec les Mousquetaires.

Quel est ce petit Mousquetaire
Si sçavant en l'art militaire,
Et plus encore en l'art de plaire ?
L'Enigme n'est pas mal aisé,
C'est l'amour sans autre mystere,
Qui pour divertir Mars s'est ainsi déguisé.

Ce Prince ne trouva pas bon qu'on l'eût comparé à l'amour, Mademoiselle Scuderi fit ces deux Vers.

Prince, consolez-vous d'être un petit amour,
Imitez bien Louis, vous serez Mars un jour.

¶ On fit ces Vers pour être mis au bas du portrait de Mademoiselle de Scuderi.

Sous le nom de Sapho,
Sous cet air noble & doux,
L'aimable politesse habita parmi nous,
La modestie en elle au sçavoir fut unie,
Et son cœur fut encore plus grand que son génie.



M. le Laboureur.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois à quoi sers-tu,
Pauvre & stérile vertu ?
Ta droiture & tout ton zéle
Ne valent pas un fêtu ;
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussi-tôt je me suis tu,
A quelque chose elle est bonne.

Vers de M. Mautour.

¶ Un jeune & habile Peintre, éleve du fameux M. Mignard, travailloit à faire le portrait de M. Santeul & d'après lui. Dans le tems qu'il l'achevoit, M. de Mautour connu de l'un & de l'autre, vint chez lui, & après avoir consideré & admiré ce portrait, il fit cet in-promptu qu'il adressa au Peintre.

Toi qui marches déja sur les traces d'Apelle,
Connois-tu bien le prix d'un ouvrage si beau?
Pour rendre de Santeul, la mémoire immortelle,

Deux choses suffiront, sa plume & ton pinceau.

En l'année 1717. Messieurs Roëttiers habiles Graveurs de la Monnoie, graverent & firent fraper pour Son A. R. Madame une grande Médaille, qui d'un côté représentoit son portrait, & au revers la Déesse Cybele avec ses attributs, & cette Légende imitée de Virgile. *Dis genita & genitrix Deûm*, & ils eurent l'honneur de la lui présenter. M. de Mautour qui avoit donné le dessein de cette Médaille, eut aussi l'honneur de donner à Madame le Madrigal suivant.

Pourquoi vanter l'antiquité ?
Fut-il chez les Romains Héroïne ou Déesse,
Qui jamais ait mieux mérité,
Les hommages qu'on rend à l'auguste Princesse,
Dont l'on voit sous ces traits le nom si respecté ?
C'étoit fable pour eux, pour nous c'est vérité.

A Madame..... en lui envoyant pour bouquet un Lys & une Rose.

MADRIGAL.

Semblable au lys naiſſant, ſymbole de candeur,
A la reine des fleurs, ſymbole de pudeur,
Vous jouiſſez, Iris, de ce double avantage;
Quand vous joignez les traits, la douceur du viſage,
Avec les qualités de l'eſprit & du cœur.

Par le même Auteur.

Un des amis du même Poëte lui dit : Quoi le jour de ma fête, qui eſt S. Michel, ne verrai-je point des fruits de votre veine ? & c'étoit le jour même de ce Saint qu'il lui fit ce reproche. Le Poëte à qui ſon ami tenoit l'épée dans les reins, ne pouvoit pas reculer. Il fit cet in-promptu pour ſe venger de ſon importunité.

Quoi, cher ami, c'eſt tout de bon,
Que tu voudrois des Vers pour le jour de ta fête.
Si c'eſt pour te louer, ma Muſe eſt toute prête.
Je te compare au Saint que tu prens pour Patron,
Et je ne trouve en toi rien à dire, ſinon
Qu'il a le Diable aux pieds, & tu l'as à la tête.

¶ Voici l'origine de ce proverbe : *C'est un plaisant Célestin.* On accorda aux Célestins de Rouen leur boisson franche, à condition que la charrette qui porteroit la provision passeroit devant l'Hôtel du Gouverneur, & qu'un Célestin la précéderoit, qui plein de jubilation feroit des gambades devant le Gouverneur. Ce tribut d'alégresse se payoit tous les ans. Un Célestin plus gai, plus dispos qu'un autre, s'en acquitta une année avec tant d'agilité & de gaieté, que le Gouverneur frapé de ces démonstrations de joie, s'écria : Voilà *un plaisant Célestin.* Depuis, cela a passé en proverbe.

Cruautés de Mahomet II.

¶ Mahomet II. conquit le Royaume de Negrepont, qui fut défendu avec beaucoup de valeur par le Proveditеur Erizzo. Ce Général Vénitien ne rendit la Citadelle, qu'à condition qu'il auroit la tête sauve. Mais le Sultan interpretant cette promesse, prétendit que les flancs n'y étoient pas compris, & il le fit scier par le milieu du corps. Anne Erizzo, fille du Proveditеur, étoit jeune & d'une beauté extraordinaire ; sa vertu ré-

pondoit à sa naissance & à son éducation. Elle fut prise par les Janissaires, qui malgré la licence que donne la victoire, se sentirent saisis d'un profond respect en s'approchant d'elle. Leur vue ne laissa pas de l'étonner jusqu'à lui causer un évanouissement, & elle ne recouvra sa raison que pour supplier ses vainqueurs de lui ôter la vie. Les Janissaires lui répondirent avec soumission que c'étoit à elle à disposer de la leur; que le Sultan rendroit sans doute justice à sa beauté, & qu'elle alloit occuper la premiere place dans le Serrail de sa Hautesse, parmi les plus grandes Princesses de la terre. Ce discours affligea cette jeune fille, qui craignoit moins la mort que les grandeurs qu'on lui destinoit; parce qu'elle prévoyoit le prix auquel elle les acheteroit. On la mena au Sultan, qui accoutumé à voir des objets remplis de charmes, fut néanmoins frapé de l'éclat d'Anne Erizzo. Elle n'affecta point un orgueil peu convenable à sa fortune; mais la présence de ce redoutable vainqueur ne l'abaissa point : son visage parut tranquille, & une noble fierté s'y laissa voir jointe à une extrême mo-

destie. Le Sultan s'approche d'elle, la flate, l'admire, & lui laisse connoître qu'il est touché. Elle rejette son amour, lui répond que leurs mœurs & leurs Religions sont contraires, & qu'étant Vierge & Chrétienne, rien ne peut l'obliger de consentir à ses desirs. Le Sultan se flate de la vaincre, il lui donne un train magnifique, elle n'a auprès d'elle que des Eunuques qui lui relevent sans cesse la puissance & le mérite de leur Prince; elle ne les écoute qu'avec mépris, & la mort de son pere lui donne de l'horreur pour Mahomet. Enfin le Sultan plein d'impatience & d'amour la fait venir une seconde fois devant lui, & met en usage les prieres les plus touchantes & les promesses les plus magnifiques. Anne Erizzo fut inébranlable, & toutes ses réponses se réduisirent à dire qu'elle étoit Vierge & Chrétienne. Le Sultan se lasse de faire un personnage si soumis, il s'emporte avec fureur, il la presse de choisir ou de le satisfaire, ou de mourir; elle accepte la mort avec empressement, & elle ne se fut pas plutôt déterminée, qu'on l'entraîne hors de

la présence du Sultan, & qu'on lui tranche la tête.

L'Agriculture étoit une des occupations de Mahomet ; il l'avoit choisie, pour s'y employer lui-même, & remplir le precepte de sa Religion, qui ne dispense pas les Souverains du travail manuel. Il avoit cultivé une plante de Concombres que le Soleil sembloit avoir distingués, en les meurissant long-tems avant les autres. Le Sultan les fit remarquer au Bostangi-Bachi * en les lui recommandant ; le Bostangi y avoit l'œil chaque jour ; ce qui n'empêcha pas un Icoglan ** qui aimoit passionnément ce fruit, d'en cueillir quatre & de les manger avec avidité ; le Bostangi s'apperçut de ce larcin, & conjectura que personne ne pouvoit l'avoir fait que les Icoglans qui avoient seuls l'entrée du Jardin libre : il courut aussi-tôt en instruire le Sultan, & il l'avertit qu'il n'y avoit pas long-tems que ce vol avoit été fait. Mahomet fut également surpris & irrité de cette audace : il manda sur le champ tous les Icoglans,

* Grand Jardinier.

** Page.

& il commanda au coupable de se nommer, d'un ton qui les fit trembler tous. Celui-ci ne put se résoudre à s'accuser lui-même. Leur silence acheva de faire perdre patience au Sultan ; il fit venir les Haltagis *, & leur ordonna d'ouvrir le ventre successivement à tous ces Icoglans jusqu'à ce qu'on eut découvert celui qui étoit criminel. L'Haltagis obéit, & ce fut dans le ventre du premier, selon quelques-uns, du quatriéme ou du quatorziéme, selon d'autres, que les Concombres furent trouvés à demi digerés ; c'est depuis ce tems-là qu'il est défendu aux Icoglans sur peine de la vie, d'entrer dans les Jardins du Grand-Seigneur.

¶ On a dit que dans notre langue il n'y avoit point de synonyme, parce que dans les termes qui paroissent avoir le même sens il y a toujours une difference délicate qui les distingue, par exemple les mots *choisir* & *trier*, qui semblent synonymes, n'ont pourtant point tout-à-fait le même sens. Le mot *choisir* paroît plus noble ; cette noblesse suppose quelque difference

* Fendeurs de bois.

dans le sens ; *choisir* s'emploiera dans les ouvrages d'esprit, *trier* se dira plutôt des choses sensibles & materielles, donc il y a quelque difference dans le sens de ces deux expressions ; je croirois même que *trier* dit plus que *choisir*, qu'il signifie qu'on examine, qu'on épluche ce qu'on veut prendre. L'examen précede toujours le choix, le mot de *choisir* ne parle, ce semble, que de l'action du choix, & ne parle pas de celle de l'examen, mais le mot de *trier* semble comprendre les deux actions.

¶ Il m'est tombé entre les mains un gros volume d'Epigrammes de M. de Senecé : voici ce que j'en ai trié. Il y en a plusieurs qui sont imitées de Martial.

L'Incertain.

Pendant que Luc délibere
Sur ce qu'il doit devenir,
Et s'il est bon de se faire
Homme d'Eglise ou d'affaire,



Avocat ou Mousquetaire ;
Plus vîte qu'un souvenir,
Le tems a l'aile legere,
Part pour ne plus revenir.



Ses beaux jours vont s'embrunir,
Et la vieilleſſe s'avance,
Auparavant qu'il commence,
Il ſeroit tems de finir.



Flottant dans l'incertitude,
Luc reſte inſenſiblement,
Inutile également,
Pour la Guerre, pour l'Etude.



Quant à moi je prévois bien
Que cherchant trop à connoître,
Ce qu'il peut, ce qu'il veut être;
Enfin Luc ne ſera rien.

Livre dur à la vente.

Vous connoiſſez cet Hilaire
Dont les Ecrits cultivés,
En feuille chez ſon Libraire
Etoient d'abord enlevés
Marquis ſon dernier ouvrage
L'a ſi fort décredité,
Qu'à l'Imprimeur rebuté,
Il a fait perdre courage.
En vain pour le débiter
La Marchande bien coëffée,
S'égoſille à le vanter,
On n'en veut non plus tâter,
Que d'un vieux Conte de Fée.
Hilaire eſt-il épuiſé?
Eſt-ce que ſon ſtile uſé
Trahit l'eſtime publique?

Non, c'eſt qu'il s'eſt aviſé
De faire un panégyrique.

Les Dents d'Ivoire.

Tu ſoutiens que ton Iſabeau
A les dents d'une plus belle eau
Que jamais ne les eut Lyſette.
Veux-tu ſçavoir d'où vient cela ?
Chriſtofle, l'une les achette,
L'autre ſe ſert de ce qu'elle a.

Le Banquier inviſible.

A mon Banquier pour ma Lettre de change,
Depuis huit jours je n'ai point pu parler,
Et ſon Commis bien duit pour m'emballer,
Toujours m'élude & me donne le change.
Il rend ſon compte, il a fait changement
D'aſſociés, il rend une viſite,
Le Pain benit eſt ce qu'il rend enſuite,
Puis ſes paquets, il rend un lavement.
Ah, ſcélérat, Banqueroutier infâme !
Quand finiront tes frauduleux détours ?
S'il eſt écrit que tu rendes toujours,
A Belzébut puiſſe-tu rendre l'Ame.

Le Tombeau précieux.

Par un hazard ingénieux,
Sous une goute d'Ambre une fourmi ſurpriſe,
Au Cabinet d'un Curieux,
Dans ſon brillant Tombeau mérita d'être miſe.
Guerriers, apprenez de ſon ſort,
Dont la beauté doit faire envie,

Que ſouvent une illuſtre mort,
Orne d'un riche éclat la plus obſcure vie.

Expédient pour ſortir d'affaire.

Ton Avocat aime l'argent,
Ton Procureur vend ſes ſervices,
Le Greffier n'eſt pas moins preſſant,
Et le Juge abboye aux épices.
Quand tu ſerois un Financier,
Quel moyen de les ſatisfaire ?
Le plus court pour ſortir d'affaire,
C'eſt de payer ton créancier.

Le Riche mal aiſé.

Ce Marquis ſi galonné
Que tu vois dans ce Caroſſe,
D'Eſtafiers environné,
Comme un pois l'eſt de ſa coſſe :
Cet homme, dont à la Cour
Tout le monde eſt Camarade,
Et qui vous cite tout court,
La Trimouille & la Feuillade ;
Qui jamais pour ſes deſirs
Ne trouva de champ trop vaſte,
Qui jamais pour ſes plaiſirs
Ne trouva de femme chaſte :
Cet homme ſi plein de faſte,
Qui ne crachant que de grands mots,
Vous plante au nez ſans propos,
Mon Intendant & mon Page ;
Le même pour abreger,
A mis ſa vaiſſelle en gage,
Pour payer ſon Boulanger.

Rareté inouïe.

J'ai vu dans mes lointains voyages,
Disoit Pietro de la Vallé,
D'aussi bizares coquillages,
Qu'aucun qui devant moi par le monde ait roulé.
J'ai vu des Montagnes brulantes,
D'insignes piéces d'Ambre & des nids d'Alcions,
Phœnix, Monstres marins, Syrene, Isles flottantes,
Licornes, Cerfs volans, Pétrifications;
Enfin ce que chaque contrée
Fournit pour contenter la curiosité:
Mais une belle Vieille est une rareté,
Que jamais je n'ai rencontrée.

Avis aux vieilles Amoureuses.

Vieille Iris, un homme à carosse
Vous marque de l'empressement;
Vous croyez qu'il vise à la noce,
Il ne vise qu'au testament,
Il croit que votre derniere heure
Va le nantir de votre bien,
Mais si vous voulez qu'il vous pleure,
En mourant ne lui donnez rien.

Qui se vante s'avilit.

Aminte est sans contredit,
Noble, riche, sage & belle,
Et sa Province applaudit
A tout le bien qu'on dit d'elle:
Mais lorsqu'Aminte le dit,

Elle en perd tout l'avantage,
Et n'eſt plus ſans contredit,
Noble, riche, belle & ſage.

Epitaphe ſur un Avare.

Harpin pour aſſouvir une avarice extrême,
Fit toutes ſortes de métiers.
Ses jours gras furent un Carême,
Et ſes Traiteurs des Gargotiers;
Il vécut pauvre pour lui-même,
Et riche pour ſes héritiers.

Le point d'honneur cede à l'utilité.

D'où vient que Maître Adam jamais ne me ſalue,
Si du premier ſalut je ne l'ai prévenu?
Et que quand avec lui je marche dans la rue,
Le deſſus du pavé par le ruſtre eſt tenu?
Je n'aurois pas cru qu'un Notaire
Eût dû prendre avec moi des airs ſi ſuffiſans;
A-t-il donc oublié que feu Monſieur ſon pere
Fut valet chez le mien pendant cinq ou ſix ans?
Mais allons doucement, ma bile:
Groſſes directions, inſignes fauſſetés,
Vieux titres contrefaits par une main ſubtile,
Ont de cent mille écus groſſi ſes facultés.
Si j'ai beſoin d'argent, c'eſt par lui qu'on m'en prête.
Par lui mon crédit ſe ſoutient;

Pour conserver l'utile, abandonnons l'honnête :
Ah! Maître Adam, passez, l'honneur vous appartient.

Qui s'aime trop n'aime gueres ailleurs.

Aujourd'hui votre teint paroît plus éclatant,
Et vos yeux ont du feu plus qu'à leur ordinaire :
Votre miroir vous en dit autant,
Et vous pouvez avouer sans mystere,
Que votre petit cœur de vous-même est content.
Qu'il seroit doux, Philis, d'aspirer à vous plaire,
Si vous ne vous plaisiez pas tant.

Festin des Morts.

Au repas de Phédon nous sommes affamés,
Comment quatre poulets mal cuits & mal plumés,
Pas un pauvre ragoût, point de vin de Champagne,
Pour convives enfin deux Juges mal famés!
Il nous donna pourtant certain Tabac d'Espagne,
Dont, à ce qu'il disoit, nous étions embaumés :
Ce fut en ce moment que le malin Cléante,
En se penchant sur moi vint me dire tout bas :
Amis, nous sommes morts, n'en doutons plus, hélas!

Nous buvons de l'oubli la liqueur dégoûtante,
Nous voyons devant nous Minos & Rhadamante,
Nous sommes enbaumés & nous ne mangeons pas.

Miroir redoutable.

Armide a perdu la fierté,
Où l'entretenoit sa beauté,
Et reclame en vain la transfuge,
Elle se borne à son devoir,
Elle craint autant son miroir,
Qu'un Criminel craint l'aspect de son Juge.

Sentimens des Enfans pour les Peres.

Le méchant de son pere aspire après la mort,
Trop heureux s'il ne la procure,
Le bon, comme un tribut que lui doit la nature,
Regarde la fin de son sort.
Et le meilleur de tous, si son ame est ouverte
A quelque pieux sentiment,
L'envisage comme une perte,
Dont on se console aisément.





L'emprunt de bonne foi.

DIALOGUE.

ARCAS, CLITANDRE.

ARCAS.

Pour acheter un bien qui se vend par décret,
Il me faut mille écus, prête-les-moi, Clitandre ?

CLITANDRE.

Arcas, à te prêter, je n'aurois pas regret,
Mais n'est-ce point emprunt pour ne le jamais rendre ?

ARCAS.

Qui Diable t'a dit mon secret ?

Flaterie galante.

C'est un don des amours de plaire à tout le monde,
Aujourd'hui peu connu comme aux siécles passés,
L'un brule pour la brune & l'autre pour la blonde ;

Mais

Mais Philis, tous les cœurs sont pour vous
empressés,
Et vous ne déplaisez, beauté sans féconde,
Qu'à celles que vous effacez.

Obstacle invincible.

Tu veux que je brule pour toi,
Et pour m'y forcer malgré moi,
Tu me caresses, tu me donnes:
Je fais ce que je puis pour en venir à bout;
Tes manieres me semblent bonnes,
Mais ton visage gâte tout.

L'Importun.

Isidore est pour moi le plus fâcheux Chrétien,
Qui soit de Calais jusqu'à Rome;
Sans cesse il me demande, aujourd'hui c'est
un chien,
Demain c'est un cheval, ensuite quelque
somme,
Et dit toujours c'est moins que rien,
Enfin par les menus il auroit tout mon
bien:
Mais l'importun qu'il est m'a fourni mon
excuse.
Si tu demandes moins que rien,
C'est moins que rien que je refuse.

¶ Voici une description des plus nouvelles & des plus ingénieuses. Les sectateurs de la Poësie à la mode diront tout ce qu'il leur plaira, je

leur soutiens en face qu'ils sont dans la mauvaise voie ; je préfére à leurs plus beaux ouvrages les Vers qui suivent : qu'ils s'impriment bien dans l'esprit qu'il faut peindre la nature & travailler d'après elle, & non d'après une imagination alambiquée.

La Pluie d'Eté.

Cessons pour un moment de chanter nos amours,
Je veux chanter ma rêverie,
L'Astre brulant qui menaçoit nos jours,
Appaise enfin sa barbare furie :
Tout à coup le Ciel est changé,
J'entens à gauche un éclat de tonerre,
Le Soleil va rendre à la terre
Le tribut de vapeurs qu'il avoit exigé.
Un doux Zéphir annonce à ce bocage
Le secours du nuage
Si long-tems esperé ;
Déja le languissant feuillage
D'un plus beau verd semble paré,
Et déja les oiseaux polissent leur plumage !
Quel murmure délicieux !
Le frais jusqu'à mon cœur pénétre par l'oreille,
Par lui tout renaît, tout s'éveille :
La fleur qui se penchoit s'éleve vers les Cieux,
Les plaines, les troupeaux & les Bergers partagent
L'humide objet de leur desir ;

Ce n'est point dans les eaux que les herbettes nagent,
Elles nagent dans le plaisir.
Moi seul hélas ! je demande, je prie,
Sans pouvoir de mes feux obtenir du secours,
Ah ! peu discrete rêverie,
Pourquoi me rappeller sitôt vers mes amours ?

Exhortation à faire du bien.

Un œconome négligent
Peut par mauvais ménage épuiser ta finance,
Un voleur peut en ton absence
Rompre tes coffres forts & piller ton argent,
L'injure des saisons rendra ton champ stérile,
Le feu consumera tes maisons de la Ville,
Sur tes troupeaux nombreux les loups s'acharneront,
Un Banquier frauduleux te fera banqueroute,
Tes Vaisseaux, par l'orage écartés de leur route,
Sur les écueils se briseront.
Pour te mettre à couvert d'une atteinte importune,
Fais du bien, hâte-toi, Damis,
Tout est sous le pouvoir de l'aveugle fortune,
Hors ce qu'on donne à ses amis.



Le joli Homme.

DIALOGUE.

FROSINE, AMINTE.

FROSINE.

Eraste est donc, Aminte, un joli petit homme !

AMINTE.

Oui Frosine, on le dit, d'après nos beaux esprits,
Ainsi notre sexe le nomme.

FROSINE.

Dites-moi ce que c'est qu'un joli petit homme,
Je ne l'ai jamais bien compris.

AMINTE.

Un joli petit homme est celui, qui se pique
De chanter des premiers les airs de du Bousset,
Qui n'a point d'or dans son gousset,
Mais des points, des rubans autant qu'une Boutique,
Bien peigné, bien chaussé, qui fait pas de Ballets,

A décrasser ses dents met son étude extrême,
Toujours parle à l'oreille, & vous dit qu'il vous aime,
Qui vous fait lire des poulets,
Qu'i' s'écrit souvent à lui-même.
Qui sçait quel petit Maître a diné chez Rousseau,
Quelle femme s'est enivrée,
Qui fait bien un ragoût, connoît un bon morceau,
Et de toute la Cour distingue la livrée,
Mieux fourni de tabac qu'on ne l'est au Bureau,
Donnant le choix du pur, ou de la boëte ambrée,
Qui sçait de tout Paris les secrets rendez-vous,
Qui vous dit un tel est jaloux,
Un tel brule pour une telle.

FROSINE.

Quoi, ce n'est que cela !

AMINTE.

Rien que cela, ma belle.

FROSINE.

Un joli petit homme, Aminte, est entre nous
Une fort grande bagatelle.

Chanson.

Un soir en prenant le frais,
Sous une épine vinette,
L'enjoué Berger Gervais
Disoit cette Chansonnette :
Je suis fou, charmante Annete,
Je suis fou de tes attraits,
Autant qu'un jeune Poëte
Des derniers Vers qu'il a faits.

Le bruit qu'aiment les Filles.

Iris que suit toujours une troupe charmante
D'amours & d'enjoumens,
Et qui sur l'art de plaire en sçait plus à quinze ans,
Que sa mere à cinquante ;
Comme nous disputions d'un ton trop véhément,
Elle se leva de sa chaise,
Et vint nous dire brusquement :
Je n'aime point le bruit, Messieurs, que l'on se taise :
Le bruit pourtant, repris je, est dans vos intérêts,
Il parle incessamment de votre air, de vos traits,
Et soumet tous les cœurs à vos jeunes attraits.
A toutes ces raisons elle étoit insensible,
Et d'un froid outrageant me payoit mes douceurs,
Quand j'ajoutai : Seroit-il bien possible

Qu'on ne pût pour le bruit adoucir vos rigueurs ?
Le bruit parle pourtant de votre mariage.
A ces mots un souris brille sur son visage,
Et de son feint courroux chasse l'obscure nuit :
Changeons, dit-elle, de langage,
Si vous m'en disiez davantage,
Vous me feriez aimer le bruit.

Conseil hors de saison.

Prêtez-moi cent écus, dit Scevole à Terence,
Pour certain créancier dont je suis obsedé,
Avant qu'il soit un mois l'emprunt sera soudé,
Opulent, ami dès l'enfance,
Tu pourrois les donner sans être incommodé :
Ami, tu te fais tort, ton génie est si rare,
Dit Terence, il faudroit t'adonner au Barreau,
Pour toi ce seroit or en barre ;
Et tu ne craindrois plus qu'un créancier avare
Mît tes meubles sur le carreau.
Grand merci de la réprimande,
Dit Scevole, le trait sans doute est obligeant,
Ne m'entendez-vous pas morbleu, c'est de l'argent,
Non un conseil que je demande.

Pour mettre au-dessus du Portrait de Benserade.

Ce bel esprit eut trois talens divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule,
De plaisanter les Grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers.
Il fut vieux & galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des Vers.

Epitaphe de Racine.

L'ame du grand Racine en brisant ses liens,
Pour le prix de ses doctes veilles,
Est allé prendre place aux champs Elysiens,
Entre le vieux Sophocle & l'ainé des Corneilles.
Passant, si, dans vos entretiens,
Vous êtes curieux de conter son histoire,
La voici dans deux Vers extraits d'un bon mémoire:
Au Théatre il acquit plus d'honneur que de biens,
A la Cour il acquit plus de biens que de gloire.

Le Voyageur.

Guillaume a bu dans le Jourdain,
Le Gange, le Nil, & l'Euphrate;
Prêt à vendre son Mithridate,
Comme Tavernier & Chardin.
Il nous dira comme au Bosphore,
Le Pere des saisons palit,

Et comme il a vu dans son lit
Prendre la chemise à l'Aurore.
Qu'il esperoit facilement
Epuiser, par son industrie,
Tout Golconda de Diamans,
Et tout Bantam d'Epiceries ;
Il devoit enfler son Journal
Des mysteres de la cabale,
Et du secret original
De sa pierre philosophale :
Cependant toutes les faveurs
De sa fortune en cette course,
C'est d'avoir corrompu ses mœurs,
Et vuidé le fond de sa bourse.
Vien nous conter, grand voyageur,
Tout le détail de ces merveilles,
Que tu sçais retenir par cœur,
Pour nous étourdir les oreilles.
Tu nous dis ce que tu veux,
Et je ne dis pas que tu mentes ;
Mais à parler entre nous deux,
Il en est que tu nous inventes.
Après avoir long-tems couru,
Vu Beaucaire, Ispaham, & Rome,
Tu ne nous en a pas paru
Plus riche, ni plus honnête-homme ;
Je te trouve moins bon Chrétien,
Moins pieux, moins sobre, moins sage,
Et tu n'as de tout ton voyage
Rapporté ni vertu, ni bien.
Je te plains, mon pauvre Guillaume,
D'avoir en vain fait tant de pas,
Ce n'étoit pas la peine, hélas !
D'aller si loin hors du Royaume.

Trois contre un.

Comment ſe peut-il qu'Iſabelle
Défende ſa pudicité ?
Trois Démons conjurent contre elle ;
L'amour, l'argent, la qualité.

Les deux Sœurs.

J'apprens qu'on vous fait les yeux doux ;
Venez ça, qu'on m'en rende compte,
Parlez & mettez bas la honte ;
Comment vous en démêlez-vous ?
Mon pere, commença Laurence,
Les yeux modeſtement tournés,
Je me munis de défiance,
De peur que mes ſens ſubornés
N'entrent dans quelque intelligence,
Avec ces conteurs obſtinés.
D'abord au premier qui commence,
Sur certain ton paſſionné,
Je fais très-humble révérence,
Et lui ferme la porte au nez,
Sans donner plus longue audience.
Moi, dit Liſe avec un ſouris,
Je les écoute & je m'en ris ;
N'en craignez rien ſur ma parole,
Ma raiſon vient à mon ſecours,
J'en ai tant pris à votre école,
Que mon cœur de tous leurs diſcours
Ne donneroit pas une obole.
Lors dit le bonhomme, Vois-tu,
Prens-garde à toi, ma pauvre Liſe,
Tu me feras quelque ſottiſe,

Fille comptant sur sa vertu,
Est la premiere prise.

Double respect.

Lise à cinquante ans passés,
Fait la jeune & la jolie,
Qui prend ses airs courroucés
Quand on lâche une folie,
Et relevant d'un ton sec
Quelques mots de contrebande;
Vous plante au nez le respect
Qu'à son sexe il faut qu'on rende.
Lise le prend galamment,
Elle est femme de courage,
Et plus qu'un autre on l'outrage,
Quand le respect se dément.
On le lui doit doublement,
Et pour son sexe & pour son âge.

Conseil d'Ami.

Laide & dégoutante Cyrene,
Autant que tu cheris le jour,
Ne te mire jamais dans l'eau d'une fontaine.
Si Narcisse en mourut d'amour,
Peut-être en mourrois-tu de haine.

Offre généreuse.

La jeune Eglé, dont le mérite brille,
Bien qu'il ne soit dans sa perfection,
Meurt du desir de devenir grand-fille,
C'est sa marote & son ambition.



Ah ! vieux Papa, me disoit la friponne;
D'un air d'enfant, mais prête à se sentir,
Cinq ou six ans, à ne vous point mentir,
Referoient bien ma petite personne.



Dix fois autant je puis vous en offrir,
Dis-je en riant, Non, reprit la matoise,
Vous dépouiller n'est pas chose à souffrir,
Et grand merci de l'offre trop courtoise.

Chienne à la mode.

La Chienne qu'aime tant Julie,
A de plaisantes qualités,
Qu'on la gronde elle s'humilie,
Elle mord si vous la flatez,
A qui lui donne débonnaire,
Aux mains vuides montrant les dents.
C'est assez là le caractere
De force Chiennes de ce tems.

Anciens Voleurs.

Guillot, Poëte à la douzaine,
Tel que je suis sans vanité,
Tiroit de sa sterile veine
Quelques gouttes de sang gâté.
Là, survint certain ridicule,
Qui lui dit : Efface, croi-moi,
Jadis, Martial & Catule,
Ont pensé cela devant toi :
Lors rayant six lignes tracées,
S'écria Guillot en courroux :
Le Diable emporte les vieux fous,
Qui m'ont dérobé mes pensées.

L'Or.

Néceſſaire & triſte remede,
Démon de l'Or dont on fait tant de cas;
On tremble lorſqu'on te poſſede,
On languit quand on ne t'a pas.

Les Quêteuſes fardées.

Je m'attendris pour nos jeunes Quêteuſes,
Et leur donne en les regardant,
Je vois leur teint ſi rouge en demandant,
Que je les prens pour de pauvres honteuſes.

Si M. de Senecé n'eût pas négligé quelquefois ſon expreſſion, il mériteroit un des premiers rangs parmi nos Epigrammatiſtes; ſa proviſion de ſel Attique ne cede point à celle de Martial: ſon Vers eſt bien colorié & étincelé du feu Poëtique en pluſieurs endroits; & ce que j'eſtime beaucoup, il ne va point chercher des routes détournées pour s'évaporer en des penſées ſubtiles. Ami de la clarté, il en éclaire toutes ſes expreſſions, & ne met point l'eſprit de ſon Lecteur à la torture pour deviner ce qu'il a voulu dire. On ne ſçauroit trop oppoſer des Poëſies de ce genre aux Poëſies guindées qui font les délices d'un tas de

Poëtes qui inondent Paris. La contagion gagne par tout ; heureusement Madame des Houlieres & Pavillon, seront toujours le véritable contrepoison du mauvais goût.

¶ Lettre de Voiture au Cardinal de la Valette :

Beauté Bohemienne.

Celle dont je vous parle est une Damoiselle de.... blonde, blanche & grasse, plus gaie & plus belle que les plus beaux jours de cette saison, & telle qu'à peine en trouveriez-vous trois dans tout le Pays-Messin si bien faites qu'elle. Elle a des yeux dans lesquels il semble que toute la lumiere du monde soit renfermée, un teint qui obscurcit toutes choses, une bouche que toutes celles du monde ne sçauroient assez louer, pleine de traits & de charmes, & qui ne s'ouvre & ne se ferme jamais qu'avec esprit & jugement. Selon ce que je la viens de dépeindre, vous jugerez bien que c'est une beauté fort differente de celle de la Reine Epicharis ; mais si elle n'est pas si Egyptienne qu'elle, elle ne laisse pas d'être pour le moins aussi voleuse. Dès sa premiere enfance elle vola la blancheur à la neige & à l'ivoire, & aux perles l'éclat & la

netteté ; elle prit la beauté & la lumiere des aſtres, & encore il ne ſe paſſe gueres de jours qu'elle ne dérobe quelque rayon au Soleil, & qu'elle ne s'en pare à la vue de tout le monde. Dernierement en une aſſemblée qui ſe fit au Louvre elle ôta la grace & le luſtre à toutes les Dames, & aux diamans qui les couvroient ; elle n'épargna pas même les pierreries de la Couronne ſur la tête de la Reine, & elle en ſçut enlever ce qui y étoit de plus brillant & de plus beau ; cependant quoique tout le monde connoiſſe ſa violence, perſonne ne s'y oppoſe, & elle fait avec impunité ce qui lui plaît.

¶ Si les Suiſſes ont une paſſion dominante, c'eſt celle de boire. Monſieur le Maréchal de Baſſompierre, Ambaſſadeur en Suiſſe, gagna le cœur de cette Nation, parce qu'il tenoit tête aux treize Cantons quand il falloit boire dans les repas dont ils le régaloient. On dit qu'après un feſtin magnifique qu'ils lui firent, le jour qu'il eut ſon Audience de congé, ils l'accompagnerent & le virent monter à cheval. Le Maréchal de Baſſompierre leur propoſa de boire le vin de

Sur les Suiſſes.

l'étrier, ils envoyerent querir leurs grands verres : Non, dit le Maréchal, le vin de l'étrier doit se boire dans la botte ; il se fit ôter une des siennes qu'on remplit de vin, il y but la valeur d'une grande rasade ; après lui tous les Cantons y burent à même, la botte fut entierement vuidée. On dit qu'on conserve à Bâle cette botte comme un célébre monument.

¶ Un Suisse appelloit son estomac sa bouteille ; il en sçavoit bien la capacité, car il l'éprouvoit souvent. Son Hôte voulut lui faire payer quinze bouteilles qu'il lui soutint qu'il avoit bu. Moi, dit-il, n'en payerai que quatorze, mon bouteille n'en tient pas davantage. Quand il avoit bu une bouteille, il se balançoit d'un côté & d'autre : on lui demandoit pourquoi il faisoit ce mouvement : C'est parce que, disoit-il, je rince mon bouteille.

Valets Suisses obeissent à la lettre.

¶ Les Valets Suisses s'attachent scrupuleusement à la lettre des ordres qu'on leur prescrit sans en chercher le véritable sens. Un Suisse formé du limon le plus grossier avoit été posté à la porte d'une sale où l'on devoit donner un bal ; on lui avoit ordonné

de ne laiſſer entrer que ceux qui auroient des billets. Un homme de qualité ſe préſenta avec une troupe ; le Suiſſe qui ne lui vit point de billets lui dit bruſquement, *Entrer dedans point*. Jamais on ne le put fléchir, que lorſque l'homme de qualité s'aviſa de lui dire : *Moi ne vouloir point entrer dedans, mais vouloir ſortir dedans. Ah, pour ſortir, bon*, dit le Suiſſe, *mais pour entrer point*, & alors il le pouſſa lui-même dans la ſalle.

¶ Le Pape Jules II. diſoit que les belles Lettres étoient de l'argent aux roturiers, de l'or aux Nobles, & des Diamans aux Princes.

Bon mot du Pape Jules II.

¶ Une Bourgeoiſe jolie & ſage avoit inſpiré une paſſion très-forte à un grand Seigneur, qui lui dit : Votre vertu eſt tout ce que j'aime dans vous. Hé bien, lui dit-elle, ne m'expoſez point au danger de perdre tout ce que vous aimez. Que les hommes s'accordent avec eux-mêmes, la beauté ne les pique que lorſqu'elle eſt unie à la vertu, & ils veulent ôter à une femme ce qui les charme davantage, & qui eſt le trait le plus piquant de leur beauté.

Belle réponſe d'une jolie perſonne.

Traits de Santeul.

¶ Santeul disoit du Pere B.... qui faisoit tour à tour des Livres de piété, & des Livres prophanes; qu'il servoit le bon Dieu & le monde par semestre.

¶ Un mauvais Poëte qui avoit fait des Vers Latins sur un Lapin, demanda à Santeul son sentiment sur cet ouvrage : Votre Lapin, dit-il, n'est pas de garenne. Servez-m'en un autre.

¶ Duperier qui étoit de l'Académie Françoise, étoit un célébre Poëte Latin, il a eu de grandes prises avec Santeul. Quand ce dernier Poëte lui envoyoit ses Vers, il marquoit ceux qu'il croyoit les meilleurs, en mettant à la marge : Tantôt que diras-tu, Duperier, de ces beaux Vers ? Tantôt tu te pendras de dépit de n'en pouvoir faire autant ; une autrefois il mettoit : Tien tes fenêtres fermées, afin que dans ton désespoir tu ne te jettes pas dans la rue ; ou bien il écrivoit : Je te forcerai de m'admirer, & ton cœur me donnera des louanges que ta bouche me refuse. On disoit que les Poësies de Duperier étoient plus chatiées que celles de Santeul.

¶ Monsieur Ménage qui avoit beaucoup de mémoire, disoit qu'il ne lisoit point le Dictionnaire de Moreri, parce qu'il craignoit d'en retenir les fautes. Jugement de Menage sur Moreri.

¶ Une Courtisane à Madrid tua son galant qui lui avoit fait une infidelité; elle fut prise & amenée devant Philippes IV. qui la renvoya en lui disant: Je te pardonne, tu as commis ce crime malgré toi, tu as trop d'amour pour avoir de la raison. Meurtriere justifiée.

¶ Henri IV. combloit de caresses un Marchand célébre qui faisoit de grandes entreprises: ce Marchand s'avisa d'acheter des Lettres de Noblesse; le Roi ne le regarda plus; il demanda au Monarque la raison de son mépris: Je vous considerois, dit Henri IV. comme le premier Marchand de mon Royaume, je ne vous regarde plus à présent que comme le dernier des Gentilshommes. Traits d'Henri IV.

Epigramme.

Bassompierre disoit au Roi,
Que dans sa premiere Ambassade
A Madrid il fit cavalcade
Sur un Mule en désaroi.
Oh la chose ridicule!

Répond d'abord Sa Majesté,
Qu'il faisoit beau voir monté
Un Asne sur une Mule !
Tout beau reprit le fin matois;
Sire, je vous représentois.

¶ Henri IV. vit un Provincial fort épais qui consideroit la magnificence de la Galerie de Fontainebleau avec des yeux stupides, l'étonnement le rendoit immobile. Il lui demanda à qui il appartenoit : A moi-même, reprit le Provincial : Vous avez un sot Maître, lui dit Henri IV. Louis XIV. n'auroit pas dit ce bon mot quand il se seroit présenté à lui ; il ne se permettoit pas la moindre raillerie désobligeante. Quand un Roi raille cruellement son sujet, c'est comme s'il lui faisoit lier les pieds & les mains, & qu'il le poignardât ensuite. Un Sujet ne peut que se présenter aux coups que son Prince lui porte. Henri IV. étoit trop vif, pour faire de pareilles réfléxions, quand un bon mot s'offroit à lui, quoique la bonté d'ame formât son caractere.

¶ Le Duc de Bellegarde étoit amoureux de Gabrielle d'Estrées, & ce fut pour lui qu'Henri IV. dit ce bon mot qu'on a déja rapporté : Il faut que

tout le monde vive, lorsqu'il jetta des Confitures sous le lit à ce Seigneur qui y étoit caché dans la Chambre de Gabrielle d'Estrées. Aussi Voiture écrivant à ce Duc, lui dit : Vous avez sçu avoir des Rois pour rivaux sans les avoir pour ennemis, & posseder en même-tems leurs faveurs & celles de leurs Maitresses.

¶ Monsieur de Bassompierre avoit fait mettre sur la Chapelle de son Château, cette Inscription : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? Henri IV. à qui ce Seigneur montroit sa Chapelle, ayant remarqué l'inscription, lui dit : Je m'étonne que vous qui êtes Allemand & qui aimez à boire, soyez demeuré court en si beau chemin, & que vous n'ayez pas ajouté ce qui suit dans le Pseaume : *Calicem salutaris accipiam*, J'avalerai le Calice.

¶ Henri IV. avoit la barbe blanche d'un côté & grise de l'autre. Il disoit que le vent de la prosperité avoit soufflé du premier côté, & le vent de l'adversité de l'autre.

Bon mot fur un Duc de Savoye.

¶ On difoit d'un*Duc de Savoye qui avoit été fort vaillant & fort liberal : Le fer lui fait ferrer la main,& l'or la fait étendre.

Bon mot de Furetiere.

¶ Furetiere a dit que le premier inventeur des Epîtres dédicatoires étoit un mendiant.

Idée finguliere d'une Epître dédicatoire.

¶ Furetiere qui a fait une Epître dédicatoire au Bourreau,a la gloire de l'invention : il lui dit que depuis qu'il a vu louer tant de Faquins, qui ont des équipages de grands Seigneurs, & tant de grands Seigneurs qui ont des ames de Faquins, il lui a pris envie de le louer.

Il lui dit enfuite qu'on peut le louer en confcience, puifqu'il montre à beaucoup de gens le chemin du falut, & qu'il leur ouvre la porte du Ciel. Le proverbe ne dit-il pas ? De cent pendus il n'y en a pas un de perdu.

Quant à la nobleffe de votre emploi, pourfuit-il, n'y a-t-il pas quelque part en Afie, ou en Afrique, un Roi qui tient à gloire de pendre lui-même fes fujets, & qui eft fi perfuadé que c'eft un des plus beaux appanages de fa Couronne, qu'il puniroit comme un attentat le crime de celui qui lui voudroit ravir cet honneur ? Lorf-

que les Saints Peres ont appellé Attila, Saladin, & tant d'autres Rois, les Bourreaux de la Justice divine, ne vous ont-il pas donné d'illustres confreres ? Votre équipage même se sent de votre dignité, & quand vous êtes dans les fonctions de votre Magistrature, vous ne marchez jamais sans Gardes, & sans un cortége fort nombreux.

Il lui dit plus bas : J'ai souvent admiré qu'après avoir placé au rang des demi-Dieux tant de voleurs & de coquins, on ne vous ait pas fait le même honneur : car je sçais que vous êtes leur grand camarade, & je vous ai vu bien des fois leur donner de belles accollades ; il est vrai que vous leur donniez incontinent après un tour de votre métier. Mais combien y a-t-il de Courtisans qui vous imitent, & qui en même-tems qu'ils baisent un homme & l'embrassent, le trahissent & le précipitent ? Si on vous reproche que vous dépouillez les gens, vous attendez du moins qu'ils soient morts. Combien de Partisans, de Procureurs qui ne se contentent pas de dépouiller les gens, mais de les écorcher tout vifs ?

Il lui promet d'écrire amplement sa vie, lorsqu'il fera des Commentaires sur l'Histoire des Larrons, & c'est alors, lui dit-il, qu'il célébrera ses prouesses.

Bon mot sur M. Arnauld, Evêque d'Angers.

¶ M. Arnauld Evêque d'Angers, vivoit comme un Saint; on disoit de lui : Pendant que les autres Evêques retranchent des Fêtes dans leur Diocése, il en ajoutera une dans le sien en se faisant canoniser.

Plaisanteries de Madame de Sévigné.

¶ Madame de Mazarin dit dans ses Mémoires, qu'en passant par Arles avec la Connétable Colonne sa Sœur, Madame de Sévigné eut la charité de leur envoyer une douzaine de chemises en leur mandant agréablement dans un billet : Vous voyagez comme des Héroïnes de Roman, force pierreries & point de linge blanc.

¶ On a prétendu que selon les remarques de Vaugelas, une femme à qui on demanderoit, par exemple, si elle étoit enrhumée, devoit, si elle l'étoit, répondre, Oui, je le suis, & non je la suis. Madame de Sévigné qui parloit bien, disoit : Pour moi, je dirai toujours je la suis. Si je parlois autrement, je croirois avoir de la barbe.

¶ Mon-

¶ Monſieur..... Capitaine des Carabiniers, ayant mal défendu Philiſbourg aſſiégé par les ennemis, fut envoyé à la Baſtille dont il ſortit quelque tems après. Comme on étoit étonné de cette nouvelle, Monſieur le Prince de Guimené dit : Pourquoi n'en ſeroit-il pas ſorti, il eſt bien ſorti d'une meilleure place? Plaiſanterie du Prince de Guimené.

¶ Quand Bautru vouloit ſçavoir ſi un homme donnoit à manger, il demandoit : *Le voit-on à midi ?* Traits de Bautru.

La Reine ayant voulu voir Madame Bautru, il la lui préſenta en avertiſſant cette Princeſſe que ſa femme étoit ſourde ; il avoit prévenu ſa femme en attribuant le même défaut à la Reine. Cette Princeſſe commença la ſcene, en criant à pleine tête, Madame Bautru répondit ſur le même ton. Le Roi averti par Bautru avoit tout le plaiſir de la Comédie, mais ſes éclats de rire découvrirent tout le myſtere.

¶ Le Fils de Malherbe ayant été tué en duel par un Gentilhomme de Provence nommé de Piles, cette perte toucha ſi ſenſiblement Malherbe, qu'il voulut ſe battre pour venger la mort de ſon fils, & comme on lui repré- Bon mot de Malherbe.

sentoit qu'il y avoit trop de disproportion de son âge de soixante-douze ans à celui de son ennemi qui n'en avoit que vingt-cinq ; C'est à cause de cela que je me veux battre, continua-t-il, je ne risque qu'un double contre une pistole. M. de Piles lui fit porter parole de lui donner 10000 écus, qu'il refusa d'abord & qu'il accepta ensuite, dans le dessein, disoit-il, de faire bâtir un mausolée à son fils.

Beau sentiment d'un Roi de Portugal.

¶ Que les Rois seroient heureux, s'ils pouvoient se préserver des flateurs ! Jean II. disoit d'une charge vacante : Je la garde pour quelqu'un qui ne me flatera point.

Bon mot de Corneille.

¶ Le Cardinal de Richelieu n'oublia rien pour ôter à Corneille la réputation que le Cid lui avoit acquise. Ce Poëte fit paroître peu de tems après son Horace que l'on compte parmi ses chefs-d'œuvres ; & comme on disoit que le Cardinal feroit censurer cette Piéce, & qu'il mettroit dans son parti toute la Cour, Corneille dit : Horace fut condamné par les Duumvirs, mais il fut absous par le peuple. Il ne pouvoit pas mettre en œuvre plus heureusement l'Histoire Romaine,

¶ Le mot de *Soldat* exprime un homme brave qui paye de sa personne. Cléon Colonel dans l'Esope à la Cour s'offense parce qu'on l'appelle Soldat. Esope lui dit fort plaisamment : Gens qui s'offensent mal-à-propos.

Monsieur le Colonel qui n'êtes point Soldat.

¶ Un Avare parloit beaucoup & fort mal. Sa bourse étoit toujours fermée, & sa bouche toujours ouverte. On lui dit : Mettez votre langue dans votre bourse, & votre or dans votre bouche. Avare parleur.

¶ Le Chancelier de Bellievre rebutoit la Varenne, Valet-de-Chambre d'Henri IV. qui lui demandoit une grace ; la Varenne vouloit lui persuader qu'elle étoit juste, il parloit en Avocat. Comme il avoit favorisé les plaisirs du Roi, le Chancelier qui le vouloit railler, lui dit : Il faut que chacun fasse son métier. Ne vous en faites point accroire, dit la Varenne qui comprit la raillerie : Si mon Maître avoit vingt-cinq ans de moins, je ne troquerois pas mon emploi contre le vôtre. Aussi dit-on à la Comédie Italienne, Que ce métier galant Plaisante repartie.

Est le plus court chemin pour brusquer la Fortune.

On a vu dans les premiers postes des personnes qui y étoient arrivées sur les ailes de Mercure.

Bon mot sur un Partisan.

¶ Un Partisan fort avare & fort dur montroit son buste de marbre, & demandoit si on le trouvoit ressemblant: Ouï, Monsieur, lui répondit un Plaisant, il vous ressemble en corps & en ame.

¶ Le célébre Fléchier a soutenu une These que Damon a combattue. On fait le Public juge des raisons de l'un & de l'autre. On commence par le Discours du premier.

La Femme doit préferer la vie de son Pere à celle de son Mari.

MESSIEURS,

Le Problême de ce jour me jette d'abord dans des idées funestes: Je me figure cette Femme malheureuse en toutes manieres. Elle voit son Pere & son Mari qui vont mourir si elle n'assiste l'un ou l'autre. Elle entend la voix de l'un qui lui dit: *Rens-moi la vie que je t'ai donnée;* & celle de l'autre qui lui dit pitoyablement: *Garde-moi la foi que tu m'as promise.* Elle veut sauver son Pere; mais elle ne sçauroit

ſe réſoudre à perdre ſon Mari. Son cœur ſe partage inſenſiblement. Je ſuis Fille, dit-elle, & d'abord elle tend les bras à ſon Pere ; mais l'amour lui repréſente qu'elle eſt femme, & au même-tems elle les porte vers ſon Mari. Que fera-t-elle ? elle partage ſes devoirs, elle pleure ſur l'un & ſur l'autre, elle tend les bras à tous les deux inutilement : Nature, dit-elle, puiſque tu m'impoſois deux devoirs, que ne me donnois-tu deux ſecours à rendre ? Que ne fais-tu deux perſonnes de moi ? Que ne ſépares-tu en moi la fille & l'épouſe ? Au moins explique-toi ou pour l'un ou pour l'autre. Mais la nature ne parle point, le danger preſſe, & ce qui eſt plus cruel, on n'en peut ſecourir qu'un : laiſſer mourir ſon pere, c'eſt un parricide ; abandonner ſon mari, c'eſt une infidélité ſans exemple. Secourir l'un, c'eſt détruire l'autre. Quelle rigueur du deſtin ! Elle ne ſçauroit être charitable ſans être cruelle, elle fait en même-tems un acte de piété & un parricide, elle eſt pitoyable & meurtriere ; & dans ſa peine elle peut dire comme cette miſérable perſonne dans le Tragique :

Nil possum pià

Pietate salvâ facere.

Pour résoudre cette malheureuse, il faut sçavoir qu'on doit plus d'amour & d'assistance à un Pere ; car s'il faut payer l'amour à proportion par l'amour même, les peres ont plus témoigné d'amour solide & véritable que les Maris ; leur amour est aussi ancien que nous, & ils n'ont jamais cessé de nous aimer depuis que nous avons commencé d'être ; au lieu que celui d'un Mari a commencé longtems après, & ne s'affermit que par les affections qui surviennent. L'amour des Peres est désintéressé, ils nous aiment comme une partie d'eux-mêmes, comme leur ouvrage & leur production, ils ne regardent en nous que nous-mêmes ; au lieu qu'un Mari aime bien souvent ou par convoitise, ou par intérêt, ou par aveuglement. Enfin l'amour des Peres est nécessaire, la nature leur impose cette douce Loi ; leur premier titre est celui de leur amour, & une certaine loi qui est dans leur cœur, leur a gravé je ne sçais quels caracteres d'amour ineffa-

çables. Mais qu'y a-t-il quelquefois de plus dissimulé, de plus volage & de moins assuré qu'un Mari ? son cœur est souvent ouvert à plusieurs amours. Il sçait donner des paroles à l'un & le cœur à l'autre ; il efface quand il veut son inclination.

Mais je veux qu'une femme ait plus d'amour pour son mari que pour son pere. Je sçais qu'ils ne font qu'une chair aux termes de l'Ecriture, je sçais que leurs flammes sont fortes & violentes, l'honnêteté les allume, la charité les entretient, l'Eglise les bénit, la grace du Sacrement les consacre, mais vous m'avouerez qu'elle doit plus de respect & d'assistance à son pere.

Je vous prie de remarquer, selon Saint Thomas, qu'il y a deux motifs de l'amour, le bien & l'union qu'on a avec la personne qu'on aime ; & qu'ainsi l'amour qu'on doit à un époux est plus grand, parce que l'union est plus étroite ; mais celui qu'on doit au pere est plus juste, parce que ce pere est quelque chose de plus éminent. Son mari est une partie d'elle-même ; mais son pere est son principe : le mari est son amant, le pere est son

bienfacteur : elle reçoit la fidélité de l'un, mais elle a reçu l'être de l'autre. Qu'elle estime plus son mari, mais qu'elle s'estime plus obligée à son pere, & qu'elle l'assiste préférablement, puisqu'elle lui doit beaucoup plus.

Je veux, Messieurs, qu'elle ait des yeux pour pleurer son mari, mais qu'elle tende les mains à son pere; qu'elle ait tout son cœur, si vous voulez pour l'un, mais qu'elle garde son secours pour l'autre; qu'elle plaigne son mari, mais qu'elle sauve son pere, & puisqu'elle a reçu de lui ce qu'elle est, qu'elle lui rende ce qu'elle peut.

Si vous doutez encore de la vérité de ma proposition, je vous prie de considerer que si la femme est dépendante de son mari, son mari dépend aussi d'elle; en quelque maniere, ils se donnent l'un à l'autre par une nouvelle alliance; mais le pere a son droit entier, il ne doit rien à sa fille.

Pour le Texte de l'Ecriture qu'on nous oppose, je n'y trouve point de difficulté, puisque les Peres de l'Eglise l'expliquent en notre faveur. Dieu l'a commandé, dit-on : *Relinquet patrem aut matrem, & adhærebit uxori*

ſtra. Mais il faut entendre le ſens de ces paroles. Penſez-vous que ce Dieu qui veut s'appeller Pere, lorſqu'il veut s'attirer nos amours, que ce Dieu qui eſt le Dieu de l'union & de la charité; penſez-vous que ce Dieu prétende ordonner une ſéparation de corps & d'eſprit, qu'il nous diſpenſe des droits les plus juſtes & les plus naturels, & qu'il briſe tous les liens ſacrés qui nous uniſſent à nos peres. Non, Meſſieurs, il commande aux mariés de quitter la maiſon de leurs peres, mais non pas de quitter les ſentimens d'amour & de tendreſſe pour eux. Il fait une ſéparation de famille ſans faire une ſéparation de cœurs. Les nouvelles alliances ne détruiſent pas les anciennes, & Dieu qui les oblige aux ſoins domeſtiques & aux devoirs des mariés, ne les diſpenſe pas du devoir des enfans envers leurs peres. Il me ſemble, Meſſieurs, que cette perſonne affligée ſe rend à ma raiſon, qu'elle court au ſecours de ſon pere; & que puiſque ſon malheur l'oblige à commettre un crime, elle veut commettre le moindre, & ſauver plutôt ſon pere que ſon mari.

Voici comment Damon a réfuté ce discours.

La Femme doit préférer la vie de son Mari à celle de son Pere.

L'Image qu'on nous met devant les yeux est bien propre à nous déchirer le cœur, en nous mettant à la place d'une fille qui voit son pere & son mari qui périssent. Elle ne peut sauver l'un sans laisser perdre l'autre. Elle est pressée par deux devoirs qui divisent son cœur. Mais quelque effort qu'ait fait un grand Orateur pour lui persuader de préférer la vie de son pere, il n'est pas difficile de faire voir que ses raisons peu solides n'imposent que par les couleurs d'une éloquence qui éblouit.

Le premier amour, n'est-ce pas celui de nous-mêmes ? ne devons-nous pas nous préférer à tout ? & quand nous préférons notre Religion à notre vie, c'est parce que nous nous préférons à notre vie, c'est-à-dire, une vie éternelle à une vie temporelle. A l'égard de ceux qui préférent leur honneur à leur vie, c'est toujours par un amour d'eux-mêmes qu'ils font ce

sacrifice : le mépris où ils tomberoient s'ils imitoient les gens lâches, seroit pour eux un souverain malheur qu'ils ne peuvent pas se résoudre à supporter, ils s'aiment trop pour se condamner à une souffrance si douloureuse. Ne parlons que de l'amour de soi même bien reglé ; disons que cet amour-là doit être le premier de tous les amours, & que tout lui doit ceder. Or l'amour qu'une femme a pour son mari est l'amour d'elle-même : *Qui suam uxorem diligit, se ipsum diligit*, S. Paul. ad Eph. c. v. ℣. 28. un autre amour quelque violent qu'il soit, est toujours l'amour d'autrui.

On dit que l'amour conjugal est l'amour de soi-même, parce qu'une femme & un mari sont deux moitiés d'un même tout ; c'est, afin de parler le langage de l'Ecriture-Sainte, deux chairs qui n'en font qu'une. C'est un même cœur, une même ame. L'Amour les confond. A-t-on jamais comparé les feux de l'amour avec l'ardeur de la piété paternelle ? le cœur qui est embrasé du premier amour est seulement échauffé du second. La raison qui obéit au premier amour, commande au second. En effet, qu'est-ce que l'a-

mour ? c'eſt un déſir violent de recouvrer cette moitié de nous-mêmes qui nous manque, de l'unir à nous par un nœud qui ne puiſſe ſe rompre. Voilà ce que fait le mariage. Voilà la cauſe des feux & de la violence de l'amour.

On voit donc clairement que tout doit céder à l'amour conjugal. Les raiſonnemens de l'Auteur qui ſoutient l'opinion contraire tombent d'eux-mêmes. *L'amour des peres eſt*, dit-il, *auſſi ancien que les enfans, ils nous ont aimé depuis que nous avons commencé d'être ; au lieu que celui d'un mari a commencé long-tems après.* Il dit encore, que l'amour des peres eſt déſintereſſé, & qu'il eſt néceſſaire.

L'ancienneté de l'amour eſt une foible raiſon. Dans l'amitié, la plus ancienne n'eſt pas celle qui doit être préférée, ſi elle n'eſt pas la plus juſte & la plus ſolide. Dès que l'homme ſe ſent, il s'apperçoit que la moitié de lui-même lui manque ; il aime violemment cette moitié qu'il ne connoît pas, & il l'aime de même dès qu'il la connoît ; cet amour l'emporte ſur tous les autres amours qu'il a eus auparavant. C'eſt un paradoxe de dire que l'amour d'un pere eſt déſinterſſé,puiſ-

qu'il eſt certain que nous n'aimons rien que par rapport à nous-mêmes. Le déſintereſſement de l'amour eſt une chimere. Diſons au contraire, que ce qui fait la force de l'amour conjugal, c'eſt parce que nous en avons en vue le plus preſſant de nos intérêts, de nous unir & de nous attacher inſéparablement à cette moitié de nous-mêmes, ſans laquelle nous ne pouvons vivre. Un homme entraîné par ſa paſſion ne ſe détache de ſa femme, que parce qu'il s'imagine trouver ailleurs une autre moitié de lui-même qui s'uniſſe mieux à lui; il eſt toujours vrai de dire que ce deſir de trouver cette moitié & de s'unir à elle eſt l'ame de l'amour, ſoit que notre amour ſoit raiſonnable, ou qu'il ſoit déréglé. De-là il s'enſuit que l'amour qu'on a pour ſa femme eſt plus néceſſaire que l'amour filial.

En adoptant le raiſonnement de notre Adverſaire, nous allons le battre par ſes propres armes. *Je veux*, dit-il, *qu'une femme ait plus d'amour pour ſon mari que pour ſon pere; Je ſçais*, pourſuit-il, *qu'ils ne ſont qu'une chair aux termes de l'Ecriture. Je ſçais que leurs flammes ſont fortes & violen-*

tes, l'honnêteté les allume, la charité les entretient, l'Eglise les bénit, la grace du Sacrement les consacre. Il dit ensuite que l'amour qu'on doit à un époux est plus grand. S'il est plus grand, il l'est parce qu'il doit l'être, donc il a la préférence sur l'amour filial. Une fille qui aime deux personnes, & qui en aime plus l'une que l'autre, parce qu'elle le doit : comment veut-on exiger qu'elle sacrifie celle qu'elle aime le plus ? c'est lui dire : N'écoutez ni la nature, ni la Religion, ni votre cœur, ni la raison ; mais écoutez une éloquence qui veut vous imposer.

Notre Antagoniste, après avoir dit que l'amour qu'on doit à un époux est plus grand, dit que l'amour qu'on doit à un pere est plus juste. Mais en parlant de l'amour conjugal, il parle d'un amour reglé ; la grandeur de cet amour se mesure au devoir. J'aime ma femme avec plus de violence que mon pere, parce que je suis plus porté à aimer ma femme que mon pere : qu'est-ce qui fait cette violence ? encore une fois c'est la nature, c'est la Religion, donc cet amour est plus juste que l'autre. Car on ne peut pas

dire qu'un amour qui doit être plus vif est moins juste qu'un autre qui doit lui ceder en vivacité, en force. *Son mari*, dit le Partisan de l'amour paternel, *est une partie d'elle-même, mais son pere est son principe; le mari est son amant, le pere est son bienfaicteur; elle reçoit la fidélité de l'un, mais elle a reçu l'être de l'autre. Qu'elle aime donc*, poursuit-il, *plus son mari, mais qu'elle secoure son pere préférablement, puisqu'elle lui est plus obligée.* Quelle conséquence! il faut secourir celui qu'on aime le moins, & qu'on doit le moins aimer. Ne faut-il pas tirer une conséquence toute contraire? Si je dois aimer davantage mon mari, je le dois secourir par préférence. Quel est le devoir de l'amour? C'est une obligation de secourir celui qu'on aime? Un amour plus vif, plus violent lorsqu'il nous est inspiré par la Religion, par la nature qui s'accordent ensemble, c'est une plus grande obligation de donner du secours; ce raisonnement est invincible. Mon pere est mon principe, à qui suis-je plus obligée, à celui qui m'a donné l'être, & qui ne m'a donné que la moitié de moi-même, ou à cette moitié qui s'est

unie à moi, ou à celui qui m'a donné une vie inquiéte, malheureuſe, ou à cette moitié qui me donne une vie douce, heureuſe, à cette moitié que je cherchois & qui me cherchoit pour me rendre la félicité que je lui devois donner ? Pour tout dire en un mot, de quel amour dois-je ſuivre ſes loix par préférence, ou de l'amour de moi-même, ou de l'amour d'autrui ? au fond quelle eſt la cauſe du bienfait que j'ai reçu de mon pere ? c'eſt une nature aveugle qui a agi dans lui, la raiſon n'a eu aucune part à cet être qu'il m'a donné, penſoit-il à moi dans le tems qu'il m'a procuré ce grand bienfait ? L'amour & la raiſon ont concouru dans un époux & dans une épouſe pour ſe chercher, ſe trouver, s'unir & ſe rendre heureux.

Mais comment peut-on mettre en doute une vérité décidée par l'Ecriture-Sainte : *Relinquet homo patrem, matrem, & adhærebit uxori ſuæ, & erunt duo in carne una.* Voilà la queſtion décidée, & Dieu apporte lui-même la raiſon de ſon principe. L'homme quittera ſon pere & ſa mere, & s'attachera à ſa femme, ils ſeront deux

dans une même chair. Dieu ne veut pas que le fils brise les liens qui l'attachent à son pere & à sa mere ; mais il veut que dans le concours de ces deux obligations, le devoir du mari envers la femme soit préféré : or voici la raison, parce qu'ils ne sont qu'une même chair, *duo in carne unâ*, c'est-à-dire, parce que l'amour que nous avons pour nous-mêmes est le premier de tous les amours.

¶ Un Empyrique imagina un étrange remede pour guerir de la goutte un homme opulent : il fit avec lui son marché, il s'engagea pour deux mille écus de le guérir radicalement, il l'attira dans une maison de campagne de ce malade. Là après avoir écarté tous ses domestiques, il le fit étendre en chemise sur une croix qu'il avoit posée sur le plancher, il lui attacha les mains & les pieds, en sorte qu'il faisoit le Crucifix ; ensuite il lui cloua avec un clou très-pointu & très-fort les pieds & les mains. Comme il sçavoit l'Anatomie, il prit ses mésures pour n'offenser dans cette opération aucun nerf, ni aucun tendon : il s'embarrassa peu des cris aigus que le malade poussoit ; quand cela fut fini, il

Remede extraordinaire contre la goutte.

s'échapa & alla chercher les domestiques qu'il avoit éloignés; il dit au premier qu'il rencontra : Allez secourir votre Maître. Le crucifié fut décloué, on le pansa, il guérit; ce supplice fit dans lui une si grande révolution, que l'humeur tenace de sa goutte se dissipa entierement. Une année après l'Empyrique se présenta & demanda son salaire; il fut accueilli comme le Bourreau l'auroit été; il se vit contraint de plaider, il gagna son procès. Je ne pense pas qu'aucun goutteux voulût guérir à ce prix-là.

Coquetterie des femmes.

¶ La loi qui met sur le compte du mari tous les enfans qui viennent durant le mariage est une loi fort sage & fort dure : les hommes qui l'ont inventée ne se sont point épargnés; ils se sont immolés au bien public; ils ont donné un champ bien libre à la coquetterie des femmes. Une Princesse disoit au Prince son époux, qu'elle n'aimoit point : Nulle comparaison entre nous, je puis faire des Princes sans vous, & vous n'en pouvez pas faire sans moi.

Changement que produit l'amour.

¶ L'amour nous fait supporter dans la personne que nous aimons, les défauts que nous haïssons le plus. Une

Dame disoit à un Cavalier qui étoit d'une grande taille, qu'elle ne pouvoit souffrir les gens d'une si grande stature, qu'ils avoient toujours été l'objet de son aversion. Le Cavalier piqué, résolut de faire changer de sentiment à la Dame en lui inspirant de l'amour : elle étoit très-aimable, l'ouvrage qu'il entreprenoit flatoit agréablement ses désirs. Il travailla avec tant de succès, qu'un jour ayant trouvé la Dame fort rêveuse, il lui demanda quel objet l'occupoit : Je pense, répondit-elle, que vous devenez petit tous les jours.

¶ Voici une vérité qui est dans la bouche de tout le monde. Puissance de l'or.

L'argent chez les mortels est le souverain bien,
C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose,
Avec un peu d'argent un homme est quelque chose,
Un homme sans argent est un peu moins que rien.

¶ Boileau a rendu cette vérité avec plus de force & d'énergie.

Quiconque est riche est tout, sans sagesse il est sage,

Il a sans rien sçavoir la science en partage;
Il a l'esprit, le cœur, le mérite & le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang;
Il est aimé des Grands, il est cheri des Belles.

Il dit ailleurs:

J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.



Liniere.

¶ J'ai perdu dans ce jour fatal,
Mon Cocher, mon Cheval, ma Belle;
Mon Cocher me servoit fort mal,
Ma Maitresse étoit infidelle,
J'ai grand regret à mon cheval.

¶ Voici un Ouvrage plein d'une morale vraie & naturelle, on ne verra pas ailleurs des Vers plus aisés.

Vers fort naturels.

Comme des Pélérins nous sommes ici-bas;
Le monde n'est qu'un gîte, un vrai lieu de passage;
Quelque bien qu'on y soit, on n'y demeure pas,
Des meubles qu'on y trouve à peine a-t-on l'usage;
Ceux qui viennent après, faisant même voyage,
Les laisseront à ceux qui marchent sur leurs pas.
On n'a quand on en sort que le seul équipage,

Qu'on avoit en entrant dans ce lieu plein
d'appas.
Chacun pour notre argent nous y fait bonne mine,
On y mange, on y boit, souvent on y badine,
On y dort en repos attendant le matin,
Enfin il faut quitter la Ville, ou le Village,
Il faut compter, il faut plier bagage,
Et payer cherement le lit & le bon vin.

Chanson.

Le cœur d'une femme,
Change à tout moment,
Son désir l'enflamme,
Et non son Amant:
Ne comptez sur elle,
Ni sur ses soupirs,
Quand elle est fidelle,
C'est à ses plaisirs.

La Satyre est outrée.

Peinture de l'amour.

§ *Dulcis amor, sed virus inest sub amore dolosum,*
Sic vestit dulcem spina cruenta rosam.
Quod dulce est amore perit, quod restat amarum est,
Sic pereunte rosâ spina cruenta manet.

L'amour doux, séduisant est un poison funeste,
C'est ainsi que l'épine environne une fleur;

La douceur ſe diſſipe, & l'amertume reſte ;
L'épine ne meurt point, l'aimable roſe meurt.

Ruſe ingenieuſe.

¶ Louis XIV. étant encore enfant ne pouvoit point ſe réſoudre à porter le Cordon bleu ; le Maréchal de Villeroi ſon Gouverneur, ſe ſervit de cet artifice pour l'obliger à porter le ruban de cet Ordre illuſtre. Il rendit ſes reſpects à Monſieur, qui avoit le Cordon bleu, & lui parla comme s'il eût parlé au Roi. Louis XIV. piqué de cette mépriſe lui dit fierement : C'eſt moi qui ſuis le Roi. Bon, dit le Maréchal, voilà ce que vous ne me perſuaderez point, ſi vous étiez Roi n'auriez-vous pas le Cordon bleu ? Louis XIV. l'alla prendre au plus vîte, il parut enſuite. Alors le Maréchal lui dit : Sire, je reconnois à préſent votre Majeſté, & le ſalua comme ſon Roi ; on a remarqué que depuis ce tems-là Louis XIV. ne quitta plus le Cordon bleu.

Un joueur qui joue ſa femme.

¶ Un Etranger qui a joué un grand rolle, & qui s'eſt enfin éclipſé fort à propos, avoit une femme dont le ſort du jeu lui avoit fait préſent. C'étoit

un grand joueur. Il gagna à un autre joueur de profeſſion tout ſon bien, il ne lui laiſſa que ſa femme. L'infortuné Joueur lui propoſa qu'il la lui joueroit contre quinze mille livres. La propoſition eſt acceptée, la fortune continua de favoriſer le Joueur heureux, il gagna la femme qui n'étoit pas belle, mais qui avoit, dit-on, de rares qualités. Elle vécut avec ce nouveau mari dans une parfaite union. Le premier mari regreta ſa femme, dès qu'il ne l'eut plus : telle eſt la trempe du cœur de l'homme, il eſt peu touché du bien qu'il poſſede ; il n'en connoît le mérite que lorſqu'il en eſt dépouillé. Le premier mari revint ſur l'eau, & trouva le ſecret de ſe réconcilier avec la fortune. Dans cette nouvelle ſituation, il ſongea à regagner ſa femme ; il hazarde pour la ravoir quinze mille livres, il la gagne, & il lui trouve des appas qu'elle n'avoit point lorſqu'il la poſſedoit. Peu de tems après il ſe noya dans le jeu, & fut dépouillé de tout ſon bien par la même perſonne qui l'avoit déja ruiné. Il rejoua ſa femme qu'il perdit une ſeconde fois, & qui reſta au Joueur

heureux, qui alla jouer un grand jeu dans le plus beau Royaume de l'Univers. Il y brilla, non pas comme une Etoile, mais comme une Cométe qui annonce quelque grand désastre. Enfin il est sorti du tourbillon où il paroissoit, & est rentré dans une autre où il ne brille point. Sa fortune a été le plus beau songe du monde.

Maxime d'un Duc de Savoye.

¶ Philibert-Emmanuel, Duc de Savoye, disoit : Ce qu'un homme tient renfermé dans son cœur ne peut être découvert, ce qu'il confie à un autre ne peut demeurer caché.

Traits & pensées sur le secret.

¶ Le valet que Terence met sur la Scéne, voulant exprimer qu'il ne peut garder un secret, dit fort plaisamment : *Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo.* Je suis un vase percé en mille endroits, je me répans de tous côtés.

¶ Une Athenienne après avoir enduré les gênes & les tortures avec une fermeté incroyable, sans qu'on pût jamais rien tirer de sa bouche, coupa sa langue avec les dents, & la cracha au visage du Tyran, qui vouloit sçavoir ce qu'elle ne vouloit pas dire. Les Athéniens lui dresserent une Statue,

tue,

tue, qui représentoit une Lionne sans langue, selon Pline, ou avec une langue d'or, selon quelques Auteurs ; ils mirent sur la base de la Statue : *La vertu a triomphé du sexe.*

Le Pere Bouhours, au lieu d'admirer cette action héroïque, plaisante là-dessus hors d'œuvre. Cette femme, dit-il, avoit raison de craindre que sa langue ne lui jouât un mauvais tour, & elle fit sagement de s'en défaire. Toutes les autres femmes, continue-t-il, ne feroient pas mal de se couper la langue pour être secrettes, encore ne sçais-je après cela s'il ne faudroit point s'en défier ; car je ne voudrois pas jurer qu'elles ne parlassent sans langue. Cléanthe ne pardonne pas au Pere Bouhours cette Satyre générale du sexe qui convient à un grand nombre d'hommes. La Fontaine dit sur ce sujet,

Je sçais même sur ce fait,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

¶ Le Cardinal de Richelieu disoit souvent que le secret étoit l'ame des grandes affaires : *Taciturnitas*, dit Va-

lere-Maxime, *est optimum ac tutissimum administrandarum rerum vinculum.* L'art de garder un secret est le sceau le meilleur & le plus sûr pour l'administration d'un Etat.

¶ Il n'appartient qu'à un génie sublime, dit Gratien, & fait pour commander, de pénétrer les desseins des autres, & de sçavoir cacher les siens.

¶ Dieu gouverne le monde par des voies inconnues, aussi le Sage s'écrie: *Vias illius quis intelligit ?* Qui a jamais pénétré ses voies? Eccles. c.16. ℣.21.

¶ Une belle expression de Valere-Maxime, en parlant du Sénat de Rome: *Fidum erat & altum Reipublicæ pectus curiâ silentiique salubritate munitum & vallatum undique.* Le Sénat de Rome étoit le cœur sûr de l'Empire, cœur impénétrable sur qui on pouvoit se fier, muni & fortifié de tout côté du silence salutaire.

Conversion de l'Abbé de la Trappe.

¶ Un spectacle bien triste & bien frapant, fut celui qui se présenta au célébre Abbé de la Trappe avant sa conversion. Il aimoit éperduement Madame de Montbason, dont la beauté éclatante avoit réuni les suffrages des deux sexes. Au retour d'un petit voyage il alla chez elle sans être aver-

ti, il se rendit à sa chambre, il vit son corps étendu dans un cercueil de plomb, & parce que la tête n'y avoit pu entrer, on l'avoit séparée du corps; elle étoit toute sanglante sur une table, & si défigurée qu'on avoit peine à la reconnoître : quel objet pour cet Abbé, de voir dans un tel état cette tête qu'il avoit idolâtrée ! Cela me rappelle ces beaux Vers de Racine dans Phédre, lorsqu'Aricie qui cherchoit son Amant le rencontra étendu mort, ensanglanté, déchiré.

Elle approche, elle voit l'herbe rouge & fumante,
Elle voit, quel objet pour les yeux d'une Amante !
Hypolite étendu sans forme & sans couleur;
Elle veut quelque-tems douter de son malheur,
Et ne connoissant plus ce Héros qu'elle adore,
Elle voit Hypolite & le demande encore.

L'Abbé à cet aspect perdit la parole, & frapé comme d'un coup de tonnerre, sur le champ il se convertit : avant que la grace eut mis à son cœur le dernier sceau, il fit encore cette Chanson.

Non, je ne verrai plus Sylvie,
Un sort barbare l'a ravie,
Au milieu de ses plus beaux jours :
Mais je ne sens pas moins le pouvoir de ses charmes,
Et lorsque ses beaux yeux se ferment pour toujours,
Les miens ne sont ouverts que pour verser des larmes.

Impréca-tion d'un Joueur.

¶ Il y a des Joueurs qui ont le cœur si corrompu, que dans les pertes qu'ils font ils se soulagent en faisant de grandes imprécations. On devroit faire un exemple de ces Jureurs-là, & renouveller la sage Ordonnance de Saint Louis.

Un Joueur fut ruiné au jeu par son ami; il lui dit : Je voudrois qu'avant que nous eussions été tous deux au monde ma mere se fût étranglée en avalant la tienne.

Bon mot sur une femme commode.

¶ On a dit que le Théatre est à une Actrice ce que la bordure est à un Tableau, qu'il lui donne un grand relief. Une femme âgée accompagnoit une jeune fille fort jolie; elle consideroit un Tableau en vente, qui avoit un quadre magnifique qui en relevoit la beauté. Elle dit : Cette bordure est une Marchande habile qui propose la

marché du Tableau & le fait bien acheter. Un Cavalier qui prit la vieille pour une femme commode, lui dit alors en lui montrant la jeune personne : Madame, ne feriez-vous point la bordure de Mademoiselle ?

¶ Une belle Provençale d'une bonne famille, mais d'une fortune très-médiocre, épioit les occasions de faire un riche mariage. Un homme opulent tomba dans ses filets, après avoir soupiré quelque tems, il lui dit que son amour lui inspiroit de la demander en mariage. Si vous vous divertissez, lui dit la Belle qui étoit à l'affut de cette déclaration, je vous répondrai, si vous parlez sérieusement, mon pere vous répondra.

Bon mot d'une fille, qui vouloit se marier.

¶ Un Sultan d'Egypte fut fait prisonnier par un autre Sultan ; de tout son équipage on ne lui laissa que son Cuisinier. Comme il se sentit pressé de la faim, il lui commanda de lui préparer à manger. Le Cuisinier mit un morceau de viande dans une marmite ; pendant qu'il cherchoit du feu, un chien affamé mit avidement son museau dans la marmite, & ne pouvant l'en retirer, il emporta la marmite en courant de toute sa force. Le

Un Sultan qui plaisante sur sa mauvaise fortune.

Sultan se prit à rire, en disant : Quel changement dans ma fortune ! avant que je fusse prisonnier il falloit trois cens Chameaux pour porter ma Cuisine, & à présent un Chien tout seul l'emporte en courant.

Application d'un Vers de Virgile.

¶ *Claudite jam rivos, pueri, sat prata bibêre.*

Arrêtez les ruisseaux, les prez sont abreuvez.

Un de mes amis fit de ce Vers une application heureuse : il étoit dans un repas avec un Officier de la famille du Chancelier du Prat. On pressoit l'Officier de boire, il s'en défendoit, & pour montrer qu'il ne vouloit plus boire, il renversa son verre dont il appuya la *bouche* sur la table ; alors mon ami dit : *Sat prata bibêre.*

Vers galans de M. Moreau de Mautour.

¶ M. Moreau de Mautour a répandu dans le monde plusieurs petits Ouvrages, où il a mis en œuvre les graces de la Poësie les plus naturelles. Il fit ce Madrigal sur les belles dents d'une Dame.

Que votre air est doux & riant !
On voit briller en vous toujours graces nouvelles ;
Vos dents seules, Iris, plus blanches & belles

Qu'yvoire, ou perles d'Orient,
Causeroient dans mon cœur des blessures mortelles.
De vouloir les baiser, ce seroit tems perdu;
Je sçais que ce plaisir est pour moi défendu,
Et je n'ose y penser même sans vous déplaire,
Oui, pour punir mon désir téméraire,
Je voudrois en être mordu.

Il envoya ces Vers à une autre Dame en lui prêtant un Livre.

A vous prêter un Livre où l'amour vous plaira,
Par tous ses petits soins & sa délicatesse,
Sçavez-vous bien comment cela s'appellera?
Semer chez vous de la tendresse,
Qu'un autre un jour moissonnera.

Voici un petit Conte de la façon du même Auteur.

Certain Prélat de Cour gros ventre & large face,
En traînant à l'Autel la masse de son corps,
Sent que son Aube par les bords,
A son pied lourd s'accroche & s'embarrasse;
On employe aussi-tôt Aumôniers & Valets,
Pour dégager son épaisse figure:
Mais un Seigneur présent riant de l'aventure,
Holà, s'écria-t-il, vîte coupez les traits.

Plusieurs traits sur des Jumeaux qui se ressemblent.

¶ On a vu des Jumeaux qui se ressembloient si parfaitement qu'on ne pouvoit pas les distinguer ; c'est d'une telle ressemblance que Virgile a dit dans l'Eneïde, Livre 10.

Simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error.

Le Ciel a fait ce frere à l'autre si semblable,
Que leur pere s'y trompe, ah ! méprise agréable.

Lope de Vegue a dit fort ingénieusement sur cette ressemblance : La nature qui se plaît à peindre, n'invente pas toujours, elle se lasse quelquefois & ne fait que copier.

Cette parfaite ressemblance que l'on a trouvée plusieurs fois entre deux personnes a donné lieu à Plaute de faire la Comédie des Menecmes. Renard a fait aussi une Comédie, dont une pareille ressemblance fait tout le jeu ; il lui a donné le nom des Menecmes, quoiqu'il n'ait ni imité, ni copié Plaute. Boursaut a fait une Comédie qui a pour titre les Nicandres, ou les Menteurs qui ne mentent point. Le Noble a fait pour le Théatre Italien les deux Arlequins ; deux freres qui se

ressemblent parfaitement, sont le fondement de tous les incidens de ces Piéces. La ressemblance de Mercure & de Sosie dans l'Amphitrion de Plaute, & dans celui de Moliere, qui en a fait une copie qui est un vrai original, forme un jeu très-agréable.

¶ Deux Jumeaux parfaitement semblables étoient extrêmement unis, ils avoient les mêmes inclinations, ils ne pouvoient vivre l'un sans l'autre; l'un dans une querelle fut blessé d'un coup d'épée, l'autre qui étoit à une lieue de-là, & qui l'alloit joindre tomba évanoui dans le moment de la blessure. Quand on leva l'appareil vingt-quatre heures après, tous deux s'évanouirent également, quoiqu'ils ne fussent pas en présence l'un de l'autre. Comment expliquer physiquement les étranges effets de cette sympathie? quand je dis physiquement, je veux dire comment démontrer par les rapports du corps & de l'ame de ces deux freres, que dès que les ressorts se dérangent dans l'un ils se dérangent dans l'autre? On a observé que quand l'un étoit malade, l'autre l'étoit de même, ils moururent en

même-tems & d'un même genre de maladie. Il faut mettre les corpuscules en campagne ; mais quelque systême qu'on invente, on ne satisfera jamais l'esprit là-dessus.

Ces deux Jumeaux voulurent un jour se divertir d'un Barbier qui ne les connoissoit point ; l'un d'eux envoya querir le Barbier pour se faire raser. L'autre se cacha dans une chambre à côté. Celui à qui on fit l'operation étant rasé à demi, se leva sous prétexte qu'il avoit une petite affaire, il alla dans la chambre de son frere qu'il savonna, & à qui il mit au cou son même linge à barbe & il l'envoya à sa place. Le Barbier voyant que celui qu'il croyoit avoir barbifié à demi avoit encore toute sa barbe à faire fut étrangement surpris. Comment, dit-il, voilà une barbe qui est crue dans un moment, voilà qui me passe ? le Jumeau affectant un grand sérieux, lui dit : Quel conte me faites-vous-là ? le Barbier prenant la parole lui explique naturellement ce qu'il a fait, qu'il l'a rasé à demi, & qu'il ne comprend pas comment cette barbe rasée est revenue si promptement. Le Jumeau lui dit brusquement : Vous rê-

vez, faites votre besogne. Monsieur, dit le Barbier, je m'y ferois hacher; il faut que je sois fou, ou ivre, ou qu'il y ait ici de la magie; il fit son opération en faisant de tems en tems de grandes exclamations sur cet évenement. La Barbe étant faite, celui qui étoit barbifié entierement va prendre le barbifié à demi, & pendant qu'il se tient caché, il le substitue à sa place. Celui-ci avec son linge autour du cou; Allons, dit-il, au Barbier, achevez votre besogne. Pour le coup le Barbier tomba de son haut, il ne douta plus qu'il n'y eût de la magie, il n'avoit pas la force de parler. Cependant le Sorcier prétendu lui imposa tellement qu'il fallut qu'il achevât l'ouvrage; mais il alla publier partout qu'il venoit de raser un Sorcier, qui faisoit croître sa barbe un moment après qu'on la lui avoit faite.

Irlandois rasé pour l'amour de Dieu.

¶ Un pauvre Ecclésiastique Irlandois demanda en entrant dans une boutique de Barbier, si on le vouloit raser pour l'amour de Dieu : Ouida, dit le Maître, allons, mettez-vous là : il le frota avec de l'eau toute froide, sans lui donner ni savonnette,

ni linge, ni bonnet, & choisissant même un rasoir qui n'avoit plus le fil ; pendant qu'on martyrisoit ce pauvre homme qui souffroit sans rien dire, un Chat qu'on châtioit dans l'arriere-boutique faisoit un sabbat épouvantable. Le Barbier chagrin de travailler gratis & d'entendre un si grand bruit ; Que diable, dit-il, en élevant la voix, fait-on à ce Chat pour le faire tant crier ? l'Ecclésiastique alors prit la parole : C'est peut-être, Monsieur, lui dit-il, quelque pauvre Chat à qui on fait la barbe pour l'amour de Dieu ; cette plaisanterie dérida le front du Barbier, & l'humanisa tellement, qu'après en avoir ri de tout son cœur, il prit un bon rasoir, savonna d'une maniere congrue l'Ecclésiastique, & acheva de lui faire la barbe, comme il l'auroit fait à l'homme le plus opulent.

¶ Un Auteur célébre promettoit une piéce de Théâtre qu'on attendoit avec empressement, & dont on prônoit par avance le mérite ; elle parut : on paya le double au Parterre, sur le Théâtre, aux Loges & à l'Amphithéâtre ; elle échoua à la premiere représentation, soit par la bizarrerie, soit

par l'équité du Parterre. On fit cette Epigramme, où l'on fait parler l'Héroïne de la Piéce.

J'étois brillante avant que de paroître,
Je cessai de briller, quand je commençai d'être.
Un seul jour éclaira ma vie & mon trépas,
Et l'on me vit partir sans chagrin & sans trouble.
Tu ne perds rien si tu ne me vis pas,
Si tu me vis, tu perds le double.

Epigramme sur une nouvelle Tragédie.

¶ Une fort jolie Fable, c'est celle de M. Gautier sur un Fleuriste.

LE FLEURISTE.

Guerre entre les critiques.

Un jour de son Parterre un Fleuriste enchanté,
(Qui ne l'est pas de son ouvrage?)
A venir en voir la beauté,
Invita tout son voisinage.
On y vient, on y court, le Fleuriste ravi
D'y voir tous ses voisins accourir à l'envi,
En homme qui déja croit sa gloire certaine,
Au milieu de son monde il jase, il se promene,
Leur raconte que le terrain
N'étoit que pierre & tuf, avant qu'il fût jardin;
Qu'il a d'abord fallu pour en faire un parterre,
En ôter les cailloux, y porter de la terre;

En un mot, le changer presque totalement.
Après quoi sans façon se faisant compliment,
C'à mes fleurs, leur dit-il, comment vous semblent elles ?
Le Roi dans son jardin en a-t-il de plus belles ?
N'êtes-vous pas charmé de leur vivacité ?
Que dites-vous sur tout de cette bigarrure ?
Pour moi, je vous l'avoue, ami de la nature,
J'ai toujours été fou de la variété ;
Selon moi, d'un Parterre elle fait la beauté.
C'est à peu près ainsi que notre homme babille,
Quand certain Quidam déja vieux,
Grand ennemi de la Jonquille :
Compere, lui dit il, je n'ai rien vu de mieux :
Mais parmi les beautés dont votre jardin brille,
Je ne sçaurois souffrir cette vilaine fleur :
Croyez-moi, si vous êtes sage,
Proscrivez cette couleur,
Elle n'est pas d'un bo présage.
A peine celui-ci finissoit de parler,
Qu'un autre lui vient conseiller,
D'en retrancher aussi la Rose,
Disant pour soutenir sa cause,
Qu'il est vrai qu'autrefois au sortir d'un jardin,
Des beautés de la cour elle paroit le sein :
Mais que telle est son infortune,
Sur-tout depuis un certain tems,

Que pour être enfin trop commune,
On la laisse aux petites gens
Ce lieu, vient dire un autre, est charmant je vous jure,
Mais à parler de bonne foi,
Je vous conseille d'en exclure
Une fleur qu'à regret j'y voi.
Excusez, je ne puis souffrir la Renoncule,
Je ne vous dirai pas pourquoi,
Mais je la trouve ridicule.
Enfin sur le recit que la chronique en fait,
En butte à la troupe mordante,
Chaque fleur a son quolibet,
L'un médit du Jasmin, l'autre de l'Amarante,
Celui-ci du Pavot, celui là de l'Oeillet;
Si bien que si notre homme immoloit sans murmure,
Ce qui blessoit chaque censeur,
Il ne sauveroit pas des traits de la censure
Une pauvre petite fleur.
Je vous laisse à penser si le Fleuriste enrage,
De voir par le détail fronder tout son ouvrage.
Aussi ne pouvant plus contenir sa fureur:
Hé bien, Messieurs, dit-il, d'un ton plein de colere,
Vous avez tous raison; il faut vous satisfaire
Là-dessus annonçant un tragique dessein,
Aux fleurs qu'avec plaisir tous les jours il contemple,
Il saute, & d'une faux courant armer sa main,
Il se met en devoir de faucher son jardin.
Des caprices du goût admirez cet exemple.

Ah ! Monsieur, arrêtez, s'écrie un des censeurs,
Faites grace du moins à la Reine des fleurs.
Ah ! pouvez vous bien sans scrupule,
S'écrie un autre en ce moment,
N'excepter pas la Renoncule
D'un si barbare traitement ?
De la Jonquille que j'adore,
Ajoute à l'instant un blondin,
Si notre amitié dure encore,
Epargnez plutôt le destin.
Enfin pour abreger cette histoire plaisante,
Tel a frondé l'Oeillet qui défend l'Amarante.
Tel contre celle-ci parloit avec chaleur,
Qui de l'Oeillet proscrit devient le défenseur.
Si bien qu'en un moment cette nouvelle guerre
Du Fleuriste charmé rétablit le Parterre.

L'application que l'Auteur fait de sa Fable, c'est à sa Tragicomédie de Bazile & Quiterie : Si, dit-il, j'en retranchois tout ce qu'on a critiqué, je n'en sauverois pas dix Vers, elle sauteroit toute entiere. Si au contraire tout ce qu'on y a loué se trouve bon, elle est excellente. Il n'y a pas dix Vers à retrancher.

C'est la pensée de la Bruyere ; C'est, dit cet Auteur, une expérience faite, que de dix personnes qui effacent d'un

livre une expreſſion, ou un ſentiment, l'on en fournit aiſément un pareil nombre qui les réclame. Ceux-ci s'écrient pourquoi ſupprimer cette penſée ? elle eſt neuve, elle eſt belle, le tour en eſt admirable ; & ceux là affirment au contraire, ou qu'ils auroient négligé cette penſée, ou qu'ils auroient donné un autre tour. Il y a un terme, diſent les uns, dans votre ouvrage qui eſt rencontré, & qui peint la choſe au naturel ; il y a un mot, diſent les autres, qui eſt hazardé, & qui d'ailleurs ne ſignifie pas aſſez ce que vous voulez faire entendre, & c'eſt du même trait & du même mot que tous ces gens s'expliquent, cependant tous ſont connoiſſeurs, & paſſent pour tels. Quel autre parti pour un Auteur que d'être pour lors de l'avis de ceux qui l'approuvent ?

Voilà ce qu'a rendu M. Gautier ; il a dit en Vers & ſous le voile d'une Fable, ce qu'avoit dit la Bruyere.

Jugement de M. de la Rochefaucault, ſur les femmes.

¶ M. de la Rochefaucault dit qu'on peut trouver des femmes qui n'ont point eu de galanterie, mais qu'on n'en trouve point qui n'en ont eu qu'une ; parce que dès qu'elles y ont

pris goût, leur penchant les y entraîne, malgré l'honneur & la vertu.

Pensée morale. ¶ *Est natura mori, cunctorum sicut oriri,*
Falce retro juvenes mors ferit ante senes.

Nature nous fait naître, elle nous fait mourir,
Au jeune avant le vieux la tombe peut s'ouvrir.

¶ Voici d'anciennes Epitaphes que j'ai choisies parmi une infinité d'autres.

Sur un Ivrogne.

Epitaphes. *Hic jacet Amphora vini.*

Ci gît un tonneau de vin.



Bonnes gens qui par cy passés,
Priez Dieu pour les Trépassés,
Bonnes gens qui passez par cy,
Priez pour ce pauvre homme cy;
Qui par cy passez bonnes gens,
A prier soyez diligens,
Pour ce pauvre frere Gregoire,
Qui ne mourut que de trop boire.



Cy gît un brave personnage,
Des plus fortunés de son âge.
Il ne sçavoit ni A, ni B,
Et toutefois il fut Abbé,

Et aussi pour le faire court,
Il fut Conseiller en la Cour,
Encor eût-il été Prêtre,
Mais jamais ne le voulut être.
On dit qu'il avoit un Trésor,
Qui n'est pas découvert encor,
S'il en eût fait de bons amis,
Son corps ne fût pas ici mis :
Mais il n'aima jamais personne,
Priez Dieu que Dieu lui pardonne.



Ci gît mon frere Jean,
Nous le verrons au Jugement,
Et ma sœur Elisabeth,
Si bene fecit habet.



Ci gît un vrai gaule bon tems,
Qui prenoit tous les passe-tems
De l'amour & de la bombance,
De la musique & de la danse ;
Or il est mort tout justement :
Car s'il eût vécu seulement,
Jusqu'au soir, ou au lendemain ;
Aussi bien fût-il mort de faim.
Si les pauvres vont droit aux Cieux,
Je pense qu'il est bienheureux :
Car il étoit leger d'argent,
Priez Dieu pour son sauvement.

Sur un Chicaneur.

Du plus grand Chicaneur qu'on pourra jamais voir,

En ce tombeau glacé gît la dépouille morte;
Pluton, Hôte commun ne le veut recevoir,
De peur qu'en son pays la chicane il ne porte.

Sur un Athée.

J'ai vécu sans ennui, je suis mort sans regret,
Je ne suis plaint d'aucun n'ayant pleuré personne;
De sçavoir où je vais c'est un autre secret,
J'en laisse le discours aux Docteurs de Sorbonne.



Ici gît le Sieur de Cabonne,
Qui tracassoit plus que personne;
Il s'en venoit, il s'en alloit,
Il ne sçavoit ce qu'il vouloit;
On doute même qu'il repose,
Au reposoir de toute chose.

Belle pensée d'un Orateur.

¶ Un Orateur moderne, en parlant d'un Prélat d'un mérite rare, dit: Dieu nous l'a donné dans son amour, il ne peut nous l'ôter que dans sa colere.

¶ Ovide dit:

Eximit ipsa dies omnes è corpore mendas,
Quodque fuit vitium desinit esse mora.

Chaque jour adoucit tous les défauts du corps,
Le tems nous les soustrait par de secrets efforts.

¶ Catulle dit :

Injuria talis cogit amare magis, sed bene velle minus. Maxime.

Quand l'objet de mes feux me méprise & m'offense,
Mon amour qui s'augmente éteint la bienveillance.

¶ Un homme disoit : J'aime mieux être un innocent condamné, qu'un coupable justifié, à quel Tribunal veut-il passer pour innocent ? C'est à celui de Dieu & à celui de sa conscience. Il faut avoir beaucoup de fermeté pour se consoler dans ce monde à ces deux Tribunaux de l'injustice du Tribunal des hommes. Beau sentiment.

Ovide a dit :

Vulnus in antiquum rediit male firma cicatrix. Maxime.

Un amour mal éteint se rallume aisément.

¶ Martial a dit ;

Epigramme.

Mentiris juvenem tinctis leontine capillis,
Tam subito corvus qui modo cycnus eras.
Non omnes fallit, scit te Proserpina canum,
Personam capiti detrahet illa tuo.

Noirciſſant tes cheveux, ta vieilleſſe eſt aimable ;
Chacun te voyoit Cigne & l'on te voit Corbeau,
Tu ne tromperas pas la mort impitoyable,
Qui te démaſquera ſur le bord du tombeau.

Fauſſes Reliques condamnées.

¶ Vainement nos freres égarés nous reprochent le Culte que nous rendons à de fauſſes Reliques : nous croyons qu'il faut honorer les Reliques des Saints, mais nous ne ſommes pas obligés de croire que le bras qu'on nous dit être d'un tel Saint ſoit véritablement de lui. Si dans le doute nous honorons ce bras, ce Culte peut-il être un crime ? Le ſçavant M. Ducange, en baiſant une tête de S. Jean-Baptiſte à Amiens, s'écria : Dieu ſoit loué, voilà la quatriéme tête de S. Jean-Baptiſte que je baiſe. On punit ſévérement ceux qui tendent des piéges à la piété des fidéles. Un Curé de Village eut l'invention de faire pleurer un Chriſt en Croix. Il y avoit une Vigne

attachée à un mur qui étoit derriere l'Autel où étoit le Christ, il perça le mur & fit passer un petit rameau de la Vigne qui répondoit à l'œil de la figure, de sorte que lorsque la Vigne pleuroit le Christ sembloit verser des larmes; la tromperie fut découverte, & comme il avoit abusé long-tems de la piété des fidéles, qui sur le fondement de ce miracle prétendu avoient fait bien des offrandes, il fut traduit en Justice. Enfin par Arrêt du Parlement de Dijon, il fut pendu.

¶ Santeul a fait ces Vers qui sont au bas du Portrait du célébre M. le Camus, Cardinal de Grenoble.

Non alios vellet pietas sibi sumere vultus,
Ipsaque Religio non alio ore loqui.

La vertu choisiroit ton front & ta prestance,
Et la Religion ta sublime éloquence.

¶ Théophile, dont l'imagination étoit fort déréglée, étoit quelquefois inspiré heureusement pour faire de beaux Vers; en voici qui sont marqués au véritable coin de la Poësie.

Sur le faux brillant des grandeurs de la Cour.

Beaux Vers de Théophile.

Sous un calme trompeur le monde a mille écueils,
Ses doux embrassemens, ses faciles accueils,
Sont les liens dorés de notre servitude.
Bienheureux est celui qui dans la solitude,
Admire la grandeur des Cédres seulement,
Ne voit que des saisons l'aimable arrangement,
Et couché sur le sein des innocentes herbes,
N'adore point le seuil de ces portes superbes,
D'un cabinet gratté d'un tas de mécontens,
Qui perdent à la fin leurs ongles & leur tems.

¶ Le grand Corneille a fait ces Vers sur la jonction des deux Mers.

Vers du grand Corneille.

La Garonne & le Tarne en leurs Grottes profondes,
Soupiroient dès long-tems pour marier leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux panchant,
Les Trésors de l'aurore aux rives du couchant.

Mais

Mais à des vœux si doux, à des flammes si
belles,
La Nature attachée à des loix éternelles,
Pour obstacle invincible opposoit fierement
Des Monts & des Rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand Roi parle, & ces Rochers
se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts Monts
descendent,
Tout cede, & l'eau qui suit les passages ouverts,
Le fait voir tout-puissant sur la terre & les
mers.

¶ Monsieur Helvétius a eu l'art de s'enrichir & d'acquérir une grande réputation. Son Cocher qui admiroit les richesses que la Médecine comme une pierre d'Aimant attiroit chez son Maître, voulut aussi s'aimanter de cette science. Il lui dit sa pensée. Le Médecin étonné de cette idée, lui demanda quelles dispositions il avoit. Je serois bon Maréchal, répondit le Cocher, je connois parfaitement le temperament de vos chevaux, & je leur donne de bons remedes quand ils sont malades. Voilà qui va bien, dit le Médecin, mais les hommes ne sont pas comme les chevaux. Je soutiens,

Cocher Médecin, qui se dégoûte de la Médecine.

dit le Cocher, qu'un Médecin de chevaux est plus habile qu'un Médecin d hommes ; je ne puis pas interroger mon cheval, il faut que je devine son mal, & vos malades vous disent ce qu'ils sentent. D'ailleurs, il ne s'agira à l'égard des hommes que de diminuer la dose des remedes que je donnois à vos chevaux. N'ai-je pas ouï-dire qu'un habile Maréchal devint en Suisse un habile Médecin ? Après tout, je sçais connoître le pouls : Si vous avez, poursuivit-il, un peu de charité pour moi, vous ferez ma fortune en prônant mes talens, mon mérite ; au lieu de m'annoncer comme un Médecin ordinaire, vous n'aurez qu'à dire que je suis un Médecin Indien ; menez-moi seulement deux ou trois fois avec vous, j'observerai ce que vous faites, & je serai après cela votre Singe. Le Médecin feignit de se rendre ; il forma le dessein de se divertir de son Cocher. Voici la piéce qu'il lui joua. Il le fit habiller en Médecin, & le mena chez une Dame de ses amies qu'il avoit prévenue. Ils trouverent la Dame au lit : d'abord le Médecin lui tâta le pouls, l'interrogea, lui fit tirer la langue, & lui de-

manda comment étoient ſes déjections, il les viſita, & les goûta même; c'étoient des confitures liquides & noires qu'on avoit miſes dans le baſſin. Après tout ce cérémonial, il jugea que la Dame étoit bien malade, il ordonna des remedes. Je vous enverrai, lui dit-il, Monſieur, qui eſt un habile homme, qui a exercé la profeſſion dans les Indes Orientales, & qui a des remedes ſinguliers. La Dame ouvroit de grands yeux ſur le perſonnage, & feignoit de l'admirer. Notre Cocher Indien étoit tranſporté de joie, comme le loup d'Eſope à qui le chien avoit promis un ſort heureux; il ſe figuroit une félicité, qui, ainſi que le dit la Fontaine, le faiſoit pleurer de tendreſſe. Le lendemain il alla voir la malade, il copia mot à mot le rolle qu'il avoit vu faire; quand il fut à l'article des déjections, il n'oublia pas de les goûter; ce n'étoient plus des confitures, mais de la matiere à qui le Sganarelle de Moliere à l'exemple des Médecins donne l'épithete de *louable*, & qu'Arlequin ne trouve guere digne de louange. On n'a jamais fait dans les Indes Orientales ni Occidentales une plus horri-

ble grimace que celle que fit alors le Cocher travesti en Médecin ; il se récria furieusement sur le goût affreux des déjections, & il jugea que la maladie étoit mortelle ; il se retira plein de colere sans ordonner aucun remede ; Monsieur, dit-il, dès qu'il vit son Maître : j'aime encore mieux être un pauvre Cocher, que d'être un Médecin bien riche, obligé à tâter des déjections, me voilà saoul de la profession de Médecin pour le reste de mes jours.

Trait du Duc de la Ferté.

¶ Le Duc de la Ferté avoit un esprit fécond en heureuses saillies ; il étoit en débauche avec des Petits-Maîtres de la Cour ; un homme inconnu fort âgé s'étant présenté, on le fit mettre à table, on l'engagea à boire. Non-seulement il tint tête à la compagnie, mais il la régala de mille pensées vives & judicieuses, elles sortoient en foule. Comme son visage livide & plombé ne sembloit pas promettre un esprit qui eut tant de feu, le Duc dit aux autres : Hé ne voyez-vous pas que c'est un Philosophe Grec, que l'on a conservé dans de l'eau-de-vie.

Maximes.

¶ L'ignorance de l'excellent est la source de l'admiration du médiocre.

¶ Le médiocre nouveau frape plus que l'excellent usité.

¶ Un mauvais Auteur avoit critiqué une histoire assez bien écrite, & il avoit envoyé le livre au Pont-neuf, & le Libraire à l'Hôpital. L'Historien adressa ces Vers au Censeur. Epigrammes.

Sur le Pont-neuf on lira mon Journal,
Mon Libraire, dis-tu, se loge à l'Hôpital.
Si tu dis vrai dans ta fade Satyre,
Il marque ton logis, ta Philis me va lire.

¶ Damon fit cette Epigramme sur un Poëte Parasite.

Cléon le rimailleur, l'objet de ma satyre,
Sans les tables qu'il pique, hélas ! mourroit
de faim,
Sa bouche parasite acharnée à médire,
Ne veut jamais s'ouvrir qu'aux dépens du
prochain.

¶ Un sot railloit un homme d'esprit sur la grandeur de ses oreilles : Il est vrai, répondit l'homme d'esprit, que je les ai trop grandes pour un homme ; mais convenez que vous les avez trop petites pour un âne. Sot payé comptant.

¶ Voici quatre Madrigaux de la célébre Mademoiselle Desjardins, qui mariée à Monsieur de Villedieu, a Madrigaux de Mademoiselle Desjardins.

rendu encore ſon ſecond nom très-fameux.

L'on a banni la complaiſance,
On n'a plus de reſpect, on n'a plus de conſ-
tance :
Amour dont le pouvoir autrefois fut ex-
trême,
N'entreprens plus de me charmer,
Ou me fais un Amant qui ſoit digne qu'on
l'aime.



Pour vous rendre plus amoureux,
Je voulus un moment vous rendre malheu-
reux,
J'obtins de mes regards mille rudes at-
teintes,
Ma bouche obéit même à ma fauſſe ri-
gueur,
Vous en crûtes ma voix, mes regards & mes
feintes :
Mais pour bannir toutes vos craintes,
Il falloit, Clidamas, n'en croire que mon
cœur.



Vous que rien ne peut attendrir,
Et dont la fierté ſans ſeconde
Laiſſe cruellement mourir
Le plus fidéle Amant du monde ;
Ah ! pour punir votre rigueur,
Et pour venger le malheureux Philene,
Que n'ai-je vos appas, adorable Climene ?
Ou bien que n'avez vous mon cœur ?



Amour, ton pouvoir est extrême,
Tu triomphes de ma rigueur,
Et je m'apperçois que mon cœur
Est bien plus à toi qu'à moi-même.
Aujourd'hui j'ai vu mon Amant,
Mon cœur l'a retrouvé charmant,
Mes yeux ont trahi mon courage,
Et par leurs regards adoucis
Ils ont dit d'un muet langage :
Ah ! je t'aime encore, Tircis.

¶ La Monarchie est le plus parfait de tous les Gouvernemens des hommes, puisqu'il est l'image de la Théocratie ou du Gouvernement de Dieu : mais pour être parfait, & pour retracer encore davantage la Théocratie, il faut que le Monarque ne rende compte de ses actions qu'à Dieu même, & qu'il n'en puisse appeller qu'à son épée des injures qu'on lui fait. *Juste idée de la Monarchie.*

¶ On pria Despréaux sur la fin d'un repas, où étoient Chapelle-Loullier, Segrais, & Puimorin frere de Despreaux, de lire un chant de son Lutrin auquel il travailloit. Quand il vint à ces Vers : *Despréaux mal critiqué.*

Les Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Appelloient à grand bruit les Chantres à Matines,

Chapelle, que le vin avoit rendu gai, dit à Despréaux : Je ne te passerai point *Argentine*, ce mot n'est pas François. Despréaux continuant de lire sans lui répondre, il repartit : Je ne te passerai pas *Argentine*, cela ne vaut rien. Despréaux repartit : Tai-toi, tu es ivre. Chapelle répliqua : Je ne suis pas si ivre de vin que tu es ivre de tes Vers. Le Censeur avoit tort, car l'expression de Despréaux est fort juste.

Méprises plaisantes.

¶ Monsieur de Beaufort confondoit souvent les mots; il disoit de l'eau-de-vie ratifiée pour dire rectifiée; il disoit que le Cardinal de Richelieu avoit des Hemispheres pour dire Emissaires. On pardonne aux Etrangers ces sortes de méprises. Un Suisse, pour dire qu'il avoit de petits agrémens sur son habit, disoit qu'il avoit de petits Sacremens.

Trait de M. de Harlay.

¶ Un Huissier dans un Placet qu'il présenta à Monsieur de Harlay, osa dire qu'il étoit membre du Parlement : C'est, dit Monsieur de Harlay, comme si on appelloit les ongles & les cheveux les parties de l'homme, quoiqu'ils ne soient que des excrémens.

¶ Mettez un avare dans l'abondance, il sera toujours avare ; mettez un liberal dans la pauvreté, il paroîtra toujours liberal. Les avares ne sont pas capables de faire une grande fortune, parce qu'ils n'osent pas hazarder de grands coups. Sur les Avares.

¶ Il y a des Paysans qui ont l'imagination vive, & qui emploient des expressions qui sont de grands coups de pinceau. Le Duc de Savoye exigeoit dans ses Etats des impositions extraordinaires. La Savoye qui est le séjour de la misere, gémissoit sous le faix. Ce Prince s'etant égaré à la chasse, rencontra un Paysan avec qui il lia conversation, il la fit venir sur lui-même ; le Paysan qui le reconnut, lui dit : Je vois la Passion *revirée*, c'est-à-dire, renversée. Comment l'entens-tu, lui demanda ce Souverain ? C'est que dans la Passion, répondit le Paysan, un seul meurt pour tous, & nous mourons tous pour un seul. Trait ingénieux d'un Paysan.

¶ Une comparaison vive est celle-ci qui est tirée de l'Ecriture-Sainte. *Praecisa est velut à texente, vita mea : dum adhuc ordirer, succidit me : de mane usque ad vesperam finies me.* Is. c. 38. ℣. 12. Ma vie, lorsqu'elle a commencé, a Passages de l'Ecriture-Sainte.

été coupée comme une trame entre les mains de celui qui l'ourdit. Ainsi elle m'est échapée, le matin jusqu'au soir a renfermé tout l'espace qu'elle a eu. Voilà où la Fable a pris l'idée des Parques, dont l'une tient la quenouille, l'autre file & une troisiéme coupe le fil.

¶ Ce moyen ingénieux, ou plutôt ce moyen divin, dont le Sauveur du monde se servit pour dérober la femme adultere à la fureur des Scribes qui la traduisirent devant lui, ne peut trop être admiré. *Qui sine peccato est vestrûm, primus in illam lapidem mittat*, Joan. c. 8. ℣. 7. Celui qui de vous est sans peché, lui jette la pierre le premier, ainsi Jesus-Christ désarma les Scribes.

Bon mot d'une Reine sur un Sçavant.

¶ Alain Chartier Secretaire de Charles VII. joignoit la laideur du corps à la beauté de l'esprit; cependant Marguerite, Reine d'Ecosse, le baisa pendant qu'il dormoit: Je ne baise pas l'homme, dit-elle; mais la bouche d'où sont sorties tant de belles paroles. Ce que la Bruyere dit d'une laide femme, s'applique encore mieux à un homme laid. Quand elle se fait aimer, dit-il, c'est par des charmes plus in-

vincibles que ceux de la beauté.

¶ Avant que de donner la Bataille de Rocroy, M. le Prince tint conseil, & représenta tous les avantages qu'elle produiroit, car il vouloit absolument la donner. Mais si nous la perdons, dit le Maréchal de Gassion, que deviendrons-nous ? Je ne m'en mets point en peine, reprit M. le Prince, parce que je serai mort auparavant. — Belle résolution de M. le Prince.

¶ Des Courtisans s'entretenoient devant Louis XIV. qui n'avoit que quinze ans, du pouvoir absolu des Sultans Turcs, & disoient qu'ils disposoient au gré de leurs caprices, du bien & de la vie de leurs Sujets. Voilà, dit le Roi, ce qui s'appelle régner. Le Maréchal d'Estrées qui étoit présent, ne pouvant souffrir que le Roi approuvât cette conduite à cause de la conséquence, repartit : Mais Sire, deux ou trois de ces Empereurs ont été étranglés de mon tems. Le Maréchal de Villeroy qui étoit un peu éloigné, mais qui n'avoit pas laissé d'entendre le Maréchal d'Estrées, fendit la presse & vint à lui pour le remercier de la généreuse liberté avec laquelle il avoit parlé au Roi, & il blâma la lâche condescendance des Courtisans. — Le Maréchal d'Estrees dit hardiment la verité à Louis XIV.

Expression singuliere de Scarron.

¶ Quand Scarron lisoit les Ouvrages qu'il venoit de faire, il appelloit cela essayer son ouvrage, comme on dit essayer un habit : Mettez-vous-là, disoit-il à ses amis, en les priant de s'asseoir, je veux essayer mon Roman comique.

Trait de M. le Prince.

¶ Monsieur le Prince ayant eu la curiosité de voir un prétendu possedé, qui fit mine de vouloir se jetter sur lui, lui présenta sa canne, en lui disant : Monsieur le Diable, si tu me touches, je t'avertis que je rosserai bien ton étui.

Frayeur de M. Patris.

¶ Monsieur Patris ayant vu au Chateau d'Egmont plusieurs gentillesses d'un esprit, lui dit : Monsieur le Diable, les intérêts de Dieu à part, je suis bien votre serviteur, & je vous prie de ne pas me faire peur davantage, car je ne puis la soutenir.

¶ Voici un jugement dicté par l'estime & l'admiration. C'est l'éloge de Madame Deshoulieres, mêlé pourtant de quelques traits de critique. Semblable à Madame la Comtesse de la Suse, elle a uni les graces de la poësie à celles de la beauté : son mérite n'a pas été accueilli des faveurs de la fortune ; car elle s'en plaint dans plu-

ſieurs endroits de ſes ouvrages. Tout le monde convient que ſes Idylles ſont des Chefs-d'œuvres. Deſpréaux dans ſon art Poëtique auroit dû citer avec éloge Madame Deshoulieres, lorſqu'il parle de l'Idylle, qui eſt une Poëſie Paſtorale, puiſque le caractere qu'il en donne eſt celui des Idyiles de cette Dame.

Telle aimable en ſon air, mais humble en ſon ſtile
Doit éclater ſans pompe une élégante Idille :
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un Vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flate, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

¶ Cimon ayant été condamné pour un crime de rébellion à mourir de faim dans une priſon affreuſe, ſa fille ayant la liberté de le venir voir, lui donnoit à teter ; ainſi elle conſervoit à ſon pere la vie, en reconnoiſſance de ce qu'il l'avoit miſe au monde. Elle s'eſt immortaliſée par cette charité paternelle. Ces mammelles con- Piété paternelle.

sacrées par sa piété, font honneur aux plus habiles pinceaux qui les représentent. Les Juges frapés de l'amour de cette fille, firent grace à son pere.

Bon mot de Neron.

¶ Cesennius Petus Général Romain, ayant fait une paix honteuse avec les Parthes, se présenta devant Neron; cet Empereur lui dit en le raillant: Vous êtes si susceptible de frayeur, que je me hâte de vous pardonner, de peur que vous ne devinssiez malade, si je differois de vous accorder cette grace. Neron si célébre par sa cruauté étoit plein d'esprit.

Epigramme.

¶ Boileau Avocat, frere du Satyrique, & fils d'un Greffier de la Grand'-Chambre du Parlement de Paris, fit cette Epigramme pour être placée au bas du portrait de son pere.

Ce Greffier dont tu vois l'image,
Travailla plus de soixante ans;
Et cependant à ses enfans
Il a laissé pour tout partage
Beaucoup d'honneurs, peu d'héritage,
Dont son fils l'Avocat enrage.

Benserade condamne au jeu le Cardinal Mazarin.

¶ Le Cardinal Mazarin jouant au Piquet, fit un mauvais incident à celui avec qui il jouoit. Comme ils dis-

putoient beaucoup, Benſerade entra, qui entendant crier le Cardinal, & voyant que tout le monde ſe taiſoit autour de lui, dit : Monſeigneur, vous avez tort : Comment peux-tu, Benſerade, lui dit le Cardinal, me condamner ſans ſçavoir le fait ? Ah ! vertubleu, dit Benſerade, le ſilence de ces Meſſieurs m'inſtruit parfaitement ; ils crieroient en faveur de votre Eminence auſſi haut qu'elle, ſi vous aviez raiſon.

¶ Monſeigneur le premier Dauphin ayant pris Philiſbourg, c'eſt ainſi qu'on fit parler cette Ville : Vers ſur la conquête de Philiſbourg.

Victa alia lugete Urbes, ego victa triumpho,
Vos homines belli, me Deus ipſe domat.

Un mortel vous ſoumet, Villes, verſez des larmes ;
Mais un Dieu mon vainqueur, m'honore par ſes armes.

¶ Properce a dit :

Vino forma perit, Vino corrumpitur ætas,
Vino ſæpè ſuum neſcit amica virum. Contre le Vin.

La beauté, la ſanté s'alterent par le Vin,
Et l'honneur d'une femme y trouve un aſſaſſin.

Vers fort naturels.

¶ Les Vers qui repréſentent la Nature ont un air décevant ; on croit voir l'objet qu'ils peignent.

Déja de la Mer profonde
Le ſein eſt couvert de flots,
Et nos plus fiers Matelots
Craignent en regardant l'onde.



Un tourbillon paroiſſant
Sur les Sommets de la Plage,
Semble dire en s'avançant :
Vaiſſeaux, redoutez l'orage.

Vice des Conteurs.

¶ Un Conteur pour être agréable,
A beſoin de tant de talens,
Que l'on en voit peu d'excellens,
Et le meilleur n'eſt que paſſable.
Ceux qui commencent leurs diſcours,
En promettant qu'ils nous vont faire rire,
S'y méprennent preſque toujours ;
D'autres qui ne ſçauroient rien dire,
Qu'ils n'en rient tous les premiers,
En rient auſſi les derniers.

Il faut ſurprendre ſon Auditeur ; dès que vous le preparez à rire, il s'invite lui-même à n'en rien faire ; il glace par ſon ſérieux le Conteur qui veut malgré lui, lui faire épanouir la rate.

¶ Les Grands-Hommes sentent combien ils sont en deçà de la perfection; les petits génies croient facilement qu'ils sont au-delà. Apelles, un des plus grands Peintres de l'Antiquité, mettoit toujours au bas de ses tableaux, quelque achevés qu'ils fussent, *faciebat*. Il le faisoit, pour marquer par ce mot, qu'il ne les croyoit pas assez parfaits; il ne mit le mot *fecit*, il l'a fait, que sous trois de ses Ouvrages; le premier fut le portrait d'Alexandre-le-Grand, tenant en main le foudre de Jupiter. Ce portrait étoit si fini & si ressemblant, qu'on disoit, selon Plutarque, que l'Alexandre de Philippe étoit invincible, celui d'Apelles inimitable. Alexandre lui donna, selon Pline, pour ce tableau six-vingt mille écus. Le second tableau d'Apelles représentoit Venus endormie; le troisiéme la représentoit sortant de la Mer. Un Poëte s'exerça sur ce dernier tableau.

Les Grands Hommes sont modestes.

Egressam nuper Venerem de marmoris undis,
Aspice praeclari nobile Apellis opus.
Hac visâ Pallas sic cum Junone locuta est,
De formâ Veneri cedere jure decet.

Qui ne seroit frappé du sublime pinceau,

Qui retrace Venus ſortant du ſein de l'on-
de ?
Pallas dit à Junon, en voyant ce tableau,
Par ſa beauté Venus eſt la Reine du monde.

Les bons ou les mauvais habits reglent nos jugemens.

¶ Comment les gens ſenſés peuvent-ils meſurer l'eſtime ou le mépris qu'ils ont pour un homme, à ſon habit riche ou pauvre ?

Ce faux plaiſant de la Cour,
Oronte dit avec joie,
Que ſa riche petite oie
Lui fait honneur chaque jour;
Loin de traiter ſes penſées
De vaines ou d'inſenſées,
Je prens part à ſon bonheur :
Je n'ai point l'ame critique,
Mais j'aime peu cet honneur,
Que l'on vend dans une boutique.

Si malè veſtitus, ſpernor, ſi commodè, laudor;
Non ego, ſed veſtis cernitur à populo,
Si modo me ſpernis mutatâ veſte redibo;
Quod mihi non dederis, veſtibus ipſe dabis.

Mon habit déchiré m'attire le mépris;
Mais un habit ſuperbe inſpire de l'eſtime :
Mon habit ſeul arrête, occupe les eſprits,
Et je n'y ſuis pour rien; ſi le mépris t'ani-
me,
Auſſi-tôt je vais prendre un riche habille-
ment,
Et je te fais changer d'abord de ſentiment.

¶ Voici un beau Madrigal sur une figure de marbre, qui représente le Sauveur du monde lié à une colomne. Madrigal pieux.

Dans ce spectacle douloureux,
De tous côtés le marbre est présent à mes yeux,
La colomne en a la nature,
Les Soldats inhumains en ont la dureté,
Jesus par sa constance en a la fermeté:
Et si je ne gémis de voir ce qu'il endure,
On dira que j'en ai l'insensibilité.

Un Poëte exhorte ainsi Judith à tuer Holopherne.

Rassure-toi, Judith, tu vas tuer un mort; Beaux Vers de Judith.
Le sommeil & le vin par un commun effort,
Ont déja commencé son meurtre & ta conquête,
Ton Captif ne doit pas te donner de la peur,
Et ton bras sans danger pourra couper la tête
D'un homme à qui tes yeux ont arraché le cœur.

¶ Dans l'Eglise de l'Abbaye de la Trappe, il y a une figure de la Sainte Vierge, qui porte le Saint Ciboire. Le célébre Abbé de la Trappe a fait ces Vers sur ce sujet. Sur une figure de la Sainte Vierge.

Si quæras, natum cur Matris dextera gestat,
Sola fuit tanto munere digna parens.

Non poterat fungi majori munere Mater ;
Non poterat major dextera ferre Deum.

Oui, Marie en cette maniere
Porte son Fils dans le Saint Lieu,
Car pour un si grand ministere,
Où trouver une main, où trouver une
Mere
Plus digne de porter un Dieu ?

¶ La Science ne conduit point à la fortune ; la Poësie y conduit encore moins. Un Poëte ne put point par les Vers suivans attendrir un Marchand à qui il demandoit un habit.

Marchand qui ne se rend pas à la Poësie.

Toi qui passes sans contredit
Pour un des Marchands le plus riche,
Et qui de tes draps n'es point chiche,
Quand on t'en demande à crédit ;
Si me traitant en Philosophe,
Robin, tu veux pour ton étoffe,
De moi ne prendre jamais rien,
Mon art te fera toujours vivre,
Et je te peindrai dans mon Livre,
Si tu veux m'effacer du tien.

Etymologies.

¶ Voici des Etymologies. Il y en a qui soutiennent que le nom de Fontainebleau vient de la belle eau qu'on trouve dans cette maison Royale ; d'autres disent que cette Maison a été ainsi nommée, parce qu'un chien d'un

de nos Rois s'étant égaré à la chasse, fut trouvé auprès d'une fontaine de ce lieu, qu'on appella depuis *Fons Blaudi*, du nom du chien qui s'appelloit Blaud.

La Cour du Grand Seigneur s'appelle la Porte, parce qu'au lieu que l'on entre dans la cour du Palais des autres Souverains, il faut qu'on demeure à la porte de son Serrail, où il n'entre que huit ou dix des principaux Ministres, & les Ambassadeurs lorsqu'ils arrivent, ou qu'on leur donne audience de congé.

Il y en a qui veulent que la Porte ait une autre étymologie, & que ce nom vienne d'une coutume, qui regnoit dans l'Orient, où les Rois rendoient la Justice, & tenoient leur Cour aux portes des Villes.

Le Sage parlant de l'Epoux de la Femme forte, dit qu'en présence des Sénateurs de son pays, il sera assis sous les portes de la Ville : *Nobilis in portis Vir ejus, quando sederis cum Senatoribus terræ.*

¶ Du tems de Saint Louis, les femmes portoient des ceintures d'or ou dorées ; ce Prince défendit aux femmes débauchées d'en porter. Elles Proverbes.

obéirent ; mais après la mort de ce Monarque elles les reprirent. Cela détermina les honnêtes-femmes à n'en plus porter. Voilà l'origine du Proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Quand l'Archevêque de Bourges prend possession de son Archevêché ; le peuple se jette sur sa Chape & la met en piéces ; chacun s'efforçant d'en avoir un morceau pour le garder précieusement.

Le Pape Gregoire le Grand blâme la coutume superstitieuse du Peuple Romain, qui déchiroit la Dalmatique, dont on avoit couvert le corps du Pape qu'on enterroit ; ils en gardoient des lambeaux comme de véritables Reliques. Voilà l'origine du proverbe, *se débattre de la Chape à l'Evêque.*

Belle louange à Louis XIV.

¶ On n'a peut-être jamais donné de plus belle louange à Louis XIV. que celle que lui donna un Poëte, après la mort de ses grands Ministres.

> Ces demi-Dieux & ces Héros,
> Qui n'eurent jamais de repos,
> Pour le conserver à la France,
> Ont tous subi la loi, dont nul ne se dispense.

Il n'est plus de Colbert, de Tellier, de Louvois;
Cependant nous vivons dans la même assurance,
Car nous avons le même Roi.

¶ Un Poëte loua le Brun avec beaucoup d'art, après que ce Peintre eut peint la Chapelle de Versailles. Eloge de le Brun.

Il découvre le cœur, il rend l'ame visible,
De la Divinité fait un Etre sensible;
Représente la grace, à la gloire il atteint;
Ce que l'œil ne peut voir, son adresse l'exprime:
Comme Paul il s'éleve au Ciel le plus sublime,
Il voit ce qu'il y vit, il fait plus, il le peint.

Un Apothicaire avoit mis cette Inscription sur sa boutique. Inscription.

Otia & ingluvies nostra sunt commoda mercis,
Si sobrius vivas, paucula messis erit.

Le plus clair revenu de notre Art enchanteur,
Dans les plaisirs de table a sa source funeste;
Si la frugalité regnoit dans chaque cœur,
Aux suppôts d'Hippocrate on donneroit leur reste.

Belle docilité de Philippes de Macedoine.

¶ Philippes de Macedoine donna cinq mille mines de blé aux Atheniens, & ayant voulu accompagner son présent d'une harangue ; comme il la prononçoit, un Athenien le reprit d'une faute qu'il commit contre la justesse de la pensée : Je vous donne, leur dit-il, pour cette correction, cinq mille autres mines de blé. Etre Prince, être docile à la censure jusqu'à la récompenser, quelle grandeur d'ame !

Consul Romain, qui craint d'aller sur l'eau.

¶ Le Consul Fabatus ne voulut jamais aller sur l'eau, parce que, disoit-il, la barque est une folle, car elle remüe sans cesse ; le Marinier est un fou, car il change d'opinion à tout vent ; l'eau est folle, car elle n'est jamais en repos ; le vent est un fou, car il court toujours.

Fin du Tome quatriéme.

TABLE

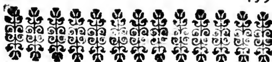


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

D

H

I

L

N

O

Oisiveté.



P

S

V

Fin de la Table des Matieres du quatriéme Volume.

